











HR  
L

329/19

# HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS

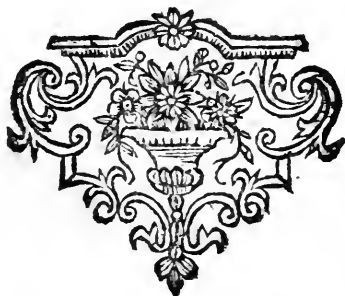
D E

## L'EMPIRE ROMAIN,

Pour servir de suite à celle des  
Révolutions de la République.

*Par S. N. H. LINGUET , Avocat au Parlement.*

T O M E P R E M I E R.



A P A R I S,

Chez DESAINT , Libraire , rue du Foin , la premiere  
porte cochere en entrant par la rue Saint Jacques.

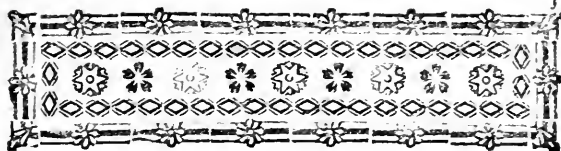
---

M D C C L X V I.

*Avec Approbation , & Privilege du Roi.*

459930  
28.3.47

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa



A MONSIEUR  
MONSIEUR LE MARQUIS  
D E  
S. K. G. B. D. H. &c.

**V**ous le voulez donc , mon  
cher ami : je laisse dans  
l'obscurité votre nom & ma  
reconnoissance. Je supprime  
ici les éloges que j'aurois pû &  
dû vous donner. Ils nous fe-  
roient honneur à tous deux.  
Mais votre modestie les con-  
damne , lorsque l'amour de la  
vérité me les inspire. Il faut  
sacrifier un devoir à l'autre , &  
le plaisir de vous rendre justi-  
ce , à celui de vous obéir.

Je suis vos intentions. Je renferme dans mon cœur les louanges méritées que l'amitié vous préparoit, & mon respect pour les vertus qui les justifient. Etant réduit à garder le silence sur ce qui m'intéresse le plus, ne pouvant ici m'occuper de vous, je vais parler de la chose qui m'intéresse le moins, de mon Livre, de ce qu'il contient, & de ce qui m'engage à le publier.

Vous vous souvenez bien plus que le public de l'imprudence qui m'a fait risquer un volume il y a trois ans, sous le titre d'Histoire du *siècle d'Alexandre*. C'étoit chez moi le fruit de la première effervescence de la jeunesse. Je m'y étois livré à un feu plus raisonnable peut-être que prudent. J'avois voulu essayer de porter

la lumière, autant qu'il est possible, dans le cahos de l'histoire ancienne, ou du moins de ne tirer des ruines où elle est ensevelie, que ce qui en vaut la peine.

L'ouvrage pouvoit paroître intéressant au moins de ce côté. La nouveauté des vues sembloit lui donner une espèce de mérite. Cependant il n'a pas été accueilli. Ceux qui le lisoient avoient la bonté d'en parler avec éloge : mais très-peu de personnes le lisoient. Après un moment d'une vie languissante, il est mort sans bruit, comme il étoit né. Il est resté, ainsi que bien d'autres, étouffé dès son berceau.

La même aventure m'est arrivée depuis plusieurs fois. Aucune de mes tentatives ne m'a réussi. Elles m'ont attiré quel-

quefois des éloges de la part de l'amitié : mais le public n'y a pas fouscrit. J'ai hafardé des effais réitérés en plus d'un genre ; je l'avoue avec franchise, ils ne m'ont pas mené loin. Après bien des travaux, je me fuis retrouvé, comme les voyageurs qui s'égarent dans une forêt, précifément au point d'où j'étois parti.

J'ai d'abord été affez fimple pour m'en étonner. Vous m'avez vû un peu affligé de ce revers. J'en cherchois inutilement la caufe. L'eftime bien fondée, fuivant moi, que je faisois de ces ouvrages, & la nature de plufieurs de ceux que je voyois réuffir, ne me permettoient pas d'attribuer le malheur des miens à leurs défauts. Je m'opiniâtrois à en accufer quelque raifon fecrette

que je ne pouvois découvrir. Une expérience réitérée plusieurs fois , m'a depuis fait faire cette découverte , dont mon amour-propre s'est peut - être trop applaudi.

J'ai vû que dans la Littérature , & en général dans tous les autres Arts , il est bien plus difficile de se faire une réputation que de la mériter. J'ai vû que la patience , l'intrigue & le bonheur y conduisoient plutôt que les talens. Je me suis convaincu que le Temple de la gloire littéraire ne s'ouvroit , comme les Palais des Grands , qu'aux hommes titrés , ou à ceux qui ont l'art de remplacer par des manœuvres secrètes les titres brillans qui leur manquent.

Ces réflexions , mon cher ami , m'ont consolé de mon

obscurité : mais aussi elles m'ont décidé à travailler pour me mettre en état de n'avoir plus besoin de consolation. Elles m'ont engagé à quitter la littérature , à lui préférer une profession plus noble par le préjugé public , moins agréable , il est vrai , par les objets qu'elle embrasse , mais certainement plus utile par ses fonctions. L'Ouvrage que je laisse imprimer aujourd'hui , n'est pas un retour vers une maîtresse avec qui j'ai rompu : c'est plutôt le gage de la rupture , & la preuve que je ne veux plus rien conserver qui me la rappelle.

Vous y trouverez quelques-uns des matériaux qui devoient entrer dans l'histoire *du siècle d'Auguste*. Je m'étois engagé à la publier après celle du siècle d'Alexandre. Vous sçavez les



raisons qui m'en dispensent. Elle se trouvoit exécutée en partie : mais c'étoit sur un plan trop vaste & trop hasardeux. Il menoit à toucher à des matieres délicates. En ne réussissant point, cet ouvrage m'auroit fait trop de chagrin, &, en réussissant, trop d'ennemis.

Je l'ai traité comme les viperes dont on mange le corps sans inquiétude, après en avoir coupé la tête. J'ai sacrifié les parties dangereuses qui en auroient fait la force & le poison. Au lieu d'une histoire particulière, mais très-étendue dans les détails & les réflexions, j'ai écrit une Histoire générale bornée au simple récit des faits.

J'ai même poussé plus loin la précaution. Pour affermir ma marche dans ce passage dange-

reux, je me suis mis à la suite de l'Abbé de Vertot, de même qu'un enfant se cache derrière son pere, à la vue d'un objet qui l'effraye. L'histoire des révolutions de la République Romaine est incontestablement un chef-d'œuvre. C'est une des productions de notre langue qui en a le plus répandu la gloire. On regrette seulement que son auteur se soit arrêté en quelque sorte au milieu de sa carrière. On est fâché de lui voir finir son Livre à l'anéantissement de la République, & le terminer par l'éloge d'un usurpateur.

Il a sçu renfermer en trois volumes la grandeur de Rome. On voudroit qu'il n'en eut pas employé sept à développer la petitesse de Malthe. On aimeroit mieux avoir de sa main

l'histoire des Empereurs que celle des Grands-Maîtres. On désireroit qu'après avoir suivi dans la Capitale du monde l'établissement & la destruction de la liberté, il y eut aussi fait voir les gradations de la servitude, & qu'au spectacle magnifique, mais peu utile, d'un peuple fier, jaloux de son indépendance, & toujours porté à en abuser, il eut fait succéder le spectacle plus instructif & plus attendrissant de ce même peuple accablé par le despotisme, & flétri par l'esclavage.

Cette partie de l'histoire Romaine dédaignée ou négligée par l'Abbé de Vertot, est celle que j'entreprends de traiter. Mon ouvrage va commencer à compléter le sien. On ne se méprendra pas, je le sçais, au mérite des deux morceaux, que

je voudrois en quelque sorte incorporer. On regardera cette Histoire, ainsi achevée, comme une statue finie par un élève, mais dont Phidias ou Pigalle auroient fait la tête. Je ne me plaindrai point de ce jugement, mon cher ami; j'y applaudirai moi-même parce qu'il sera équitable, & qu'en me donnant pour le continuateur de l'Abbé de Vertot, je ne me flatte pas d'être son émule.

Le sujet auquel je m'attache, est un des plus beaux que puisse traiter l'histoire. C'est d'abord le spectacle de la première République de l'univers, changée par un usurpateur en une monarchie immense. Celle-ci dégénère bientôt en une tyrannie cruelle. On voit les Romains, après avoir été si long-tems le plus superbe de tous les peu-

ples , devenir les plus bas de tous les esclaves ; l'orgueil de ces fiers tyrans des Rois aboutit à une servitude telle qu'il ne s'en retrouvera peut-être jamais d'exemple.

Cette espèce de prodige se consume dans l'intervalle qui sépare Auguste & Domitien. Rome alors trop occupée de ses maux , laisse en paix les parties du monde qu'elle n'a point envahies. Ses armées ne se répandent presque plus au delà de ses limites. Elle se couvre de barrières. Elle cache, pour ainsi dire, à la faveur de cet abri des troupes , qui ne sont plus destinées qu'à la défendre. C'est un lion dangereusement blessé, qui retire ses griffes affoiblies. S'il les laisse encore quelquefois reparoître , c'est plus pour écarter ses ennemis , que dans

l'espérance d'en faire sa proie.

Elle recouvre de tems en tems quelque espèce de vigueur ; mais elle l'emploie à déchirer ses entrailles. Elle la fait servir à rendre plus pésant le joug qui l'écrase & la déshonore. Ses citoyens ne se distinguent presque plus que dans les guerres civiles. Leur ambition se réduit désormais à entrer pour quelque chose dans le choix d'un tyran.

Elle se ranime un peu sous les regnes des Trajans , des Antonins , des Marc-Aureles. Ces génies bienfaisans ramènent par leurs vertus quelque ombre de calme sur la terre. Ils effacent un peu la honte du trône , long-tems souillé par des infamies sanguinaires. La Providence place cette suite d'hommes vertueux entre la

tyrannie de Domitien , & celle de Commode , pour donner à l'Etat épuisé le tems de respirer , comme un Médecin habile ménage les forces de son malade , & prend soin de séparer par quelque intervalle de repos le commencement & la fin d'une opération douloureuse.

Ce moment de la félicité de l'Empire n'est pas le plus favorable pour l'histoire. Mais ses larmes essuyées un instant , recommencent bientôt à couler. La couronne la plus brillante qu'il y ait eu dans le monde , n'est presque plus portée que par des scélérats dignes des plus honteux supplices. Les crimes sont punis par des crimes. Le trône toujours souillé est toujours sanglant. Les honneurs , les dignités , tous les

prix de la vertu sont prodigués aux excès les plus abominables en tout genre.

Vient ensuite le siècle de Constantin , qui finit le troisieme & commence le quatrieme de notre ére. Ce siècle à jamais mémorable , donne au gouvernement une forme nouvelle. Rome cesse alors d'être la Capitale du monde. Un caprice politique lui oppose tout-à-coup une rivale qui parvient bientôt à l'éclipser. Les Dieux qu'elle a cru les auteurs de sa fortune , tombent humiliés devant un Dieu qu'elle a méconnu. Avec un nouveau culte elle voit s'établir de tous côtés dans son sein d'autres magistratures , d'autres maximes , une administration toute différente.

Cependant malgré les grandes qualités de plusieurs de ses



Princes, malgré l'éclat de leurs regnes , l'Etat miné depuis long-tems , n'en penche pas moins évidemment vers sa chute. Les indignes héritiers de Constantin , de Julien , de Théodose succèdent à leurs places , & non pas à leurs talens. Leurs divisions & leur mollesse , ouvrent un chemin à des peuples sauvages , que la nature semble produire alors exprès pour le malheur de l'Empire Romain. Des Nations féroces & inconnues jusques là viennent l'assaillir avec acharnement , comme une proie digne de leurs efforts. Sa foiblesse leur tient lieu de forces. Après une vaine résistance , il succombe enfin , & de cette masse énorme divisée par sa chute en une infinité de parties , se forment tous ces petits Etats qui

occupent & désolent aujourd'hui le monde , comme faisoit autrefois celui dont ils sont les débris.

Tel est , mon cher ami , le tableau qu'il s'agit de peindre à la postérité. Tels sont les événemens dont il faut développer avec rapidité la suite & la liaison. Ce n'est pas ici comme dans beaucoup d'histoires , une chaîne uniforme d'actions ou obscures ou indifférentes. Chaque siècle fournit , pour ainsi dire , un changement de scène où l'on croit voir paroître un autre peuple. On y distingue sur-tout deux époques principales , qui se subdivisent chacune en plusieurs branches. C'est le despotisme des Empereurs plus ou moins modifié par leurs inclinations & leurs qualités personnelles , & ensuite

celui des soldats , poussé par eux aux plus déplorables excès.

J'aurois voulu que mes occupations actuelles m'eussent laissé plus de tems. J'aurois essayé de réunir sous un même point de vue ces deux époques intéressantes. Mais je suis obligé d'en laisser une à traiter par des mains plus habiles. Je ne parlerai ici que du despotisme des Empereurs. Je l'ai pris depuis sa naissance , jusqu'à son entier développement , ce qui donne près de deux siècles & demi. Je l'ai conduit depuis l'usurpation d'Auguste, jusqu'à l'assassinat d'Alexandre Sévère par les soldats , qui ayant une fois massacré un Empereur vertueux , ne purent plus souffrir même les méchans qu'ils se donnoient.

Alors commença cette suite

de révolutions terribles , qui ne cessèrent presque plus d'agiter l'Empire jusqu'à sa ruine , & dont le récit appartient à un autre ouvrage. Le gouvernement Romain devint exactement pareil à celui d'Alger , où suivant les relations , la puissance suprême est possédée & exercée par la milice , où le Souverain qui regne est presque toujours l'assassin de son prédécesseur. Pour s'emparer du trône , il suffisoit d'en précipiter celui qui l'occupoit. Pendant long-temps la pourpre Impériale ne fut autre chose que l'habit d'un meurtrier taché du sang d'un Empereur.

Je me suis épargné bien des travaux en m'abstenant d'entrer dans cette partie orageuse de l'histoire Romaine. Mais celle même à laquelle je me

borne n'est pourtant pas exempte d'écueils. On pourroit, il est vrai, s'en garantir en suivant la route ordinaire. On n'a ni fatigues à essuyer, ni dangers à craindre, si l'on se contente de répéter ce qu'ont dit les autres. En copiant avec exactitude, en citant avec fidélité, on peut transcrire hardiment tout ce qui se trouve dans les anciens. On sera justifié aux yeux de ceux qui prennent des citations pour des autorités, & qui croient qu'il en est des ouvrages d'esprit, comme de certains vins, dont les plus vieux sont toujours les meilleurs.

Mais si l'on veut suivre la raison plus que la routine, si l'on ne veut rien adopter que le bon sens n'approuve, si l'on prétend consacrer sa plume à

la vérité , & retrancher dans l'hiftoire toutes les abfurdités qui l'outragent , c'eft alors que les rifques & les difficultés deviennent extrêmes. L'embarras n'eft point de la dire avec force quand elle eft connue. Ce qu'il y a de plus pénible , c'eft de la trouver. Dans tout ce qui nous eft refte d'anciens ouvrages fur les Empereurs , il faut à chaque instant fe tenir en garde contre la crédulité aveugle ou maligne des Ecrivains.

Plus ces tyrans s'étoient fait redouter pendant leur vie , plus on les décrioit après leur mort. Les hommes dont on a le plus lâchement flatté la perfonne , font en général ceux dont on flétrit le plus indignement la mémoire. Dès qu'ils ne font plus , la haine que la

crainte cesse d'étouffer , se relève avec fureur. Elle fuit ces malheureux jusques dans l'obscurité du tombeau , où ils se cachent. Elle se dédommage des bassesses que lui a arrachées leur puissance , par les insultes qu'elle prodigue à leurs cadavres.

C'est une chose assez connue. Jugeons-en par ce qui s'est passé de nos jours. N'a-t-on pas vu des Princes plus foibles que vicieux , loués avec indécence , & ensuite déchirés avec emportement ? Ne doit-on pas penser de même que les Historiens postérieurs aux Tiberes, aux Caligula, aux Nérons, &c. ont été aussi excessifs dans la satyre , que leurs prédécesseurs l'avoient été dans l'adulation , envers ces hommes qu'une grandeur funeste expo-

soit à l'une comme à l'autre ?

Ce soupçon tombe indistinctement sur tous les anciens , sans en excepter même Tacite. Son nom semble fait pour épouvanter la critique. Son Histoire est sans contredit le plus parfait morceau qui nous reste en ce genre dans l'antiquité. Elle étincelle de traits sublimes. On y reconnoît partout un génie profond , capable de donner des leçons à la postérité , mais capable aussi peut-être de lui faire illusion.

Il se livre trop à la facilité de sa plume. Il ne se défie point assez d'une certaine aigreur pardonnable , en quelque sorte à ceux qui ayant long-tems vécu dans le monde , en viennent enfin à se persuader qu'ils n'y ont vu que des vertus feintes , ou des vices déguisés. Cette disposition



disposition lui étoit habituelle. Elle perce à chaque instant dans son Histoire. Elle n'en diminue pas l'agrément : mais elle est propre à faire naître les soupçons de ceux qui s'en apperçoivent.

Peut-être même étoit-elle chez lui le fruit du caractère, autant que de la réflexion. On apperçoit sans peine que son style étoit naturellement amer. Il avoit dans l'esprit plus de force que de légèreté. Son tempéramment le rendoit plus propre à donner un coloris vigoureux à la satire, qu'à se perdre dans les fadeurs du panégyrique. Or la constitution physique d'un homme entre pour beaucoup dans sa façon de voir & de présenter les choses.

Qui sçait d'ailleurs si, en suivant son inclination naturelle,

Tacite ne cherchoit pas à faire sa cour aux seuls Princes dont il ait dit du bien , & sous le regne de qui il a écrit ? Les satyriques les plus outrés sont souvent les flatteurs les plus adroits. Qui peut assurer que le censeur implacable de Tibère , n'ait pas voulu faire servir à sa fortune auprès des successeurs de Domitien, le mal qu'il disoit des successeurs d'Auguste ?

Nerva étoit parvenu au trône par une voie violente. Il en avoit profité , quoiqu'il ne l'eut pas ouverte. Trajan n'avoit d'autre droit à l'Empire que l'adoption d'un homme qui pouvoit passer pour un usurpateur. Il étoit d'une naissance peu capable d'en imposer à l'orgueil des Romains. Il est vrai qu'à force de vertus il se montroit digne d'une autre

origine , & du rang où la bassesse de la sienne ne l'avoit pas empêché de monter. Mais enfin il devoit être flatté qu'on travaillât à ouvrir les yeux des peuples sur le bonheur dont il les faisoit jouir.

Les horreurs de l'ancien gouvernement comparées avec la modération du nouveau , ne pouvoient que faire aimer celui-ci. C'étoit rendre service au Prince régnant , que de s'attacher à développer ces horreurs qu'il s'attachoit à réparer. C'étoit entrer dans ses vues , que de diffamer ses prédécesseurs.

Que Tacite ait été conduit par ce motif , ou non , il est sûr qu'on a droit de l'en soupçonner sans injustice. Il dit trop de mal des premiers Césars , pour qu'on puisse le croire en

tout. Nous aurons plus d'une fois occasion de le remarquer. Il fait de leurs débauches une peinture effrayante, il donne de longues listes des meurtres juridiques ordonnés par eux, avec un sang froid, un raffinement de tyrannie, qui deshonnorent encore plus en quelque sorte la nature humaine, que ceux à qui on les attribue.

Je ne suis assurément pas le panégyriste de ces tyrans. J'espère qu'on me croira, si j'affure que je n'ai aucune raison pour les aimer. Mais je n'en ai pas davantage pour les haïr, au moins jusqu'à ce que je sache précisément ce qu'ils ont fait. Je ne veux & ne puis les juger que sur leurs actions. Or je voudrois voir aux livres anciens qui en ont conservé la mémoire, une espèce d'authen-

ticité qui leur manque à tous.

Je viens de dire ce que je pensois du plus célèbre. Dion & Suetone ont encore poussé bien plus loin l'inadvertance & la malignité. L'un est Rhetteur babillard , plutôt qu'un Ecrivain raisonnable. Il ne manque aucune occasion de placer dans son Histoire des discours qui sans donner une idée bien favorable de son éloquence , en font naître une très-défavorable de son jugement. Loin de mériter la confiance de ses Lecteurs , il ne peut leur inspirer que du dégoût.

Suetone n'est pas capable de les rassurer davantage. Il s'occupe à ramasser des anecdotes , bien plus qu'à les choisir. Il les raconte avec un style aussi lâche qu'indécent. Il les entasse sans examen , & sans distinction. Il

ne fait pas plus usage de la chronologie que de la critique.

C'est encore pis dans les tems postérieurs. On n'y trouve plus que des mémoires mutilés , des annales aussi confuses que grossières. Plusieurs même de ces monumens peu estimables ne nous sont connus que par des extraits , & ce qui s'en est sauvé par cette voie , ne fait pas regretter ce qui s'en est perdu.

Il faut pourtant bien se servir de ces fragmens informes , jusqu'au siècle fameux où une religion nouvelle , comme je l'ai dit , donne une autre face à la politique , & aux maximes du gouvernement. Le Christianisme opprimé pendant trois siècles , sort de l'obscurité. Il est placé par Constantin sur le trône. Alors les événemens sont

plus distincts , & les mémoires plus nombreux : mais l'Histoire n'en devient pas plus facile à faire.

Les Ecrivains se divisent entre les deux partis qui agitent l'Empire. Les sectateurs de l'ancien culte s'attachent à deshonorer les Princes qui autorisent le nouveau , & les défenseurs de la vérité ne sont pas plus modérés que ceux de l'erreur.

Pour écrire d'après eux il faut se frayer un chemin qu'ils n'ont pas connu. Il faut s'ouvrir un passage à travers les préjugés de l'esprit de parti. Il faut tâcher de distinguer & de suivre la raison , malgré les ténèbres qu'ont répandues sur le chemin la haine & l'adulation , les panégyriques , & les satyres.

Tels sont , mon cher ami ,

B iv

les monumens historiques qui nous restent de cet Empire , dont notre patrie n'a fait autrefois qu'une très-petite portion. C'est d'après eux qu'on flétrit , ou qu'on honore la mémoire de tant de Princes , sans examiner si la louange est plus fondée que la censure.

Ce n'est pas de nos jours , je le sçais , qu'on peut entreprendre d'apprécier au juste leurs actions. La postérité décidée sur leur compte, ne verroit pas volontiers combattre le jugement qu'elle en a porté. Dans la disette où nous sommes de témoignages contraires à ceux que la raison recuse , on accumuleroit en vain les probabilités. On ne feroit que s'attirer des critiques , & des ennemis , sans peut-être persuader personne.



Je traiterai donc avec ménagement les matériaux que je ferai obligé d'employer dans cet ouvrage. Je me permettrai quelquefois de leur donner une autre forme , ou de les placer dans un autre sens , ou même de les rejeter tout-à-fait. Mais afin de rendre ma hardiesse supportable , je ne la hazarderai que quand je croirai pouvoir en démontrer la nécessité.

Je ne me suis point opiniâtré à choquer l'usage & les idées reçues , dans tous les endroits où j'aurois pu le faire. Par exemple en parlant de la grandeur de Rome , je me suis presque toujours servi des expressions ordinaires. Je l'ai représentée comme la maîtresse du monde. Je lui en ai même souvent donné le titre. Il est évident pourtant qu'à cet égard

les Historiens ont poussé l'hiperbole jusqu'à l'indécence. Mais nous ne songeons pas même à réfléchir sur l'erreur où ils nous ont fait tomber.

Ils nomment cette ville la reine de l'univers. Ils mettent le globe entier sous son pouvoir. De là vient la coutume qu'ont les Empereurs Allemands qui se disent Héritiers des Césars, de porter une petite boule à la main le jour de leur sacre. C'est une espèce de prise de possession du domaine, qu'ils supposent avoir appartenu à leurs ancêtres. Ce globule doré qu'on leur présente, désigne, suivant eux, toute la terre sur laquelle ils croient avoir des droits à titre de succession.

Cette absurdité n'est pas un mal. On peut dire même qu'el-

le est à sa place dans un cérémonial sans conséquence : mais il est étonnant que les Historiens modernes l'adoptent. On a lieu d'être surpris qu'aucun d'eux n'ait la bonne foi de réformer son langage d'après la vérité.

L'Empire Romain ne possédoit réellement que la moitié de l'Europe , un quart de l'Asie , & même moins , avec les seules lisières de l'Afrique. Ce n'est pas un dixième de l'ancien continent. Sa prétendue immensité se trouve encore prodigieusement rétrécie, quand on songe à la découverte de l'Amérique , à ce nouvel hémisphère dont la possession a multiplié nos besoins, bien plus que nos richesses.

On dit que les Géographes Chinois représentent la Chine

en grand , au milieu de leurs cartes. Les autres nations il les rejettent en petit dans les coins. Nous rions de ce délire de l'amour - propre national. Nous sommes fort éloignés de nous en croire atteints. Dans toutes nos Histoires nous ne faisons cependant pas autre chose que d'imiter les dessinateurs de Pekin.

Tout ce qui n'est pas nous , ou ce qui ne nous touche pas immédiatement, disparoît à nos yeux. Les langues grecque & latine sont les seules que nous puissions nous enorgueillir d'entendre un peu. Nous n'attachons l'idée de la grandeur qu'au nom des deux peuples qui les ont parlées. Notre imagination anéantit devant eux le reste des hommes, dont nous ne connoissons pas les monumens , & parce que les Romains

sur-tout ont subjugué & le pays que nous habitons , & ceux qui l'environnent , nous les appellons hautement les vainqueurs du monde.

Un homme qui réfléchit de sang froid , trouve ce titre encore plus ridicule , que pompeux. Nous essayerons dans cette Histoire de fixer avec précision l'étendue des conquêtes dont il est le prix. Elles avoient formé à Rome un Empire très-vaste : mais il faut laisser plus que les coins de la carte , pour les peuples qui n'y étoient pas renfermés.

En général , mon cher ami , ces Romains font un peuple très-respectable. Ils occuperont probablement le premier rang dans l'estime des hommes , jusqu'à ce qu'il survienne ou une longue période de barbarie , qui

en efface presque le souvenir, comme celui des Assyriens, des Babyloniens, &c. ou quelque puissance plus moderne, qui les éclipsé dans la suite des tems, en brillant davantage. Jusque là leur nom sera le synonyme de la grandeur. Il ne sera pas possible de trouver dans l'Histoire, rien de plus élevé que Rome & son Empire.

Combien d'observations à faire cependant sur ce qu'on nous en dit ! Combien la raison trouveroit-elle de déchet, si elle vouloit mettre au creuset tous ces panégyriques intarissables, qui depuis dix-sept siècles se remplacent, & se répètent les uns les autres ! Combien on découvreroit d'erreurs, si l'on entreprenoit de porter la critique dans toutes les réflexions, ou toutes les remar-

ques que ce peuple fameux a occasionnées !

On en a fait un modèle admirable en tout. Sa constitution étoit un chef-d'œuvre. Sa politique une suite de prodiges d'adresse & d'habileté. On ne se lasse point de célébrer l'éloquence de ses orateurs , l'énergie de ses Historiens , le génie de ses Poètes , la prudence de ses Magistrats , la sagesse de ses Jurisconsultes , la supériorité de ses Généraux.

Un homme dont la réputation a autant d'éclat que ses ouvrages ont quelquefois d'obscurité , Mr. le P. de Montequieux , a taché de prouver que Rome ne pouvoit manquer d'être invincible. Il a entrepris de démontrer que ses succès guerriers étoient le fruit d'une sagesse consommée, qu'elle ne devoit

ses victoires qu'à la perfection de sa discipline & de ses armes. Jusque dans ses moindres évolutions militaires, on la propose pour exemple aux peuples qui veulent acquérir quelque espèce de gloire en ce genre.

Mon ami, il y a dans tout cela bien des méprises. Ce n'est ici ni le tems ni le lieu de les relever. Je me contenterai seulement de citer un trait qui me revient dans la mémoire. Il pourra faire sentir combien nous connoissons peu ce qu'étoit Rome, & ce qu'elle a fait, quoique nous parlions si souvent d'elle & de ses actions.

La maniere dont s'armoient les légions devrait être la chose la mieux éclaircie, & la moins problématique. Il existe encore des monumens de sculpture où l'on voit des sol-



dat dans le feu du combat. Les anciens Ecrivains sont pleins de passages qui semblent porter le jour le plus distinct sur cette matiere. On a prodigué de très-longes traités particuliers pour la débrouiller davantage. On croiroit que nous n'ignorons rien absolument de ce qui la concerne. Il est très-vrai, cependant, que nous concevons à peine ce que c'étoit que ces armes. Il nous est tout-à-fait impossible d'imaginer comment on en faisoit usage.

On parle de dards ou de javelots lancés à la main avec tant de roideur qu'ils traversoient les cuirasses & les boucliers les plus épais. Mais comment s'y prenoit-on pour leur donner cette prodigieuse force ? Il falloit certainement que le soldat se ménageât un très-

grand espace , pour y faire librement tourner son bras. Il falloit écarter de lui en tout sens les obstacles qui auroient pu nuire à l'espèce d'élan dont il avoit besoin.

D'ailleurs ces javelots avoient , dit-on , au moins trois pieds de long. Chaque légionnaire en portoit ordinairement quatre dans sa main gauche. Il falloit donc pourvoir non-seulement à ce qu'on put les lancer , mais encore à ce que ceux de la main gauche ne devinssent pas dangereux devant ou derriere , pendant l'action de la droite. Les lignes devoient donc être fort éloignées , & les files défunies. Chaque homme ne pouvoit guère occuper moins de cinq pieds en quarré. Et quelle consistance auroient eu des bataillons ainsi composés? Com-

ment avec une pareille disposition , l'infanterie Romaine auroit-elle eu cette fermeté qui, la rendoit si inébranlable dans la défense ? D'où lui seroit venue cette force , ce poids qui la faisoit paroître si terrible dans l'attaque ?

Je ne dis pas que les légionnaires eussent d'autres armes. Je ne prétends pas prouver qu'ils ne lançassent point leurs javelots. Le concours des Historiens à l'assurer ne permet point d'en douter. Je pense seulement que nous ne connoissons rien de leur manœuvre en ce genre. On doit la mettre au rang de ces choses obscures qui ne sont pas rares dans l'antiquité , & qu'il faut croire sans les comprendre.

On peut en dire autant des boucliers. Malgré tous les mo-

numens échappés au tems , qui représentent des hommes ainsi armés , nous ne sçavons pas même de quelle maniere on les portoit. Quelques sçavans assurent qu'on les lioit au bras : d'autres soutiennent qu'on les attachoit au col. Nos ancêtres ne les portoient que de cette maniere : mais il faut observer qu'ils étoient à cheval. D'ailleurs ils ne pouvoient guère tenir autrement leurs rondaches. Leurs deux mains étoient occupées , l'une à conduire le cheval , l'autre à soutenir la grande lance qui faisoit l'arme essentielle du Chevalier.

Chez les Romains le *Clipeus* étoit ordinairement une longue plaque de cuivre , ou au moins de cuir ou de bois , recouverte de ce métal. Elle avoit trois pieds de long sur

deux de large. Qu'on en chargeât son bras , ou qu'on la pendît au cou , il est clair qu'elle devoit embarrasser le soldat bien plus que l'ennemi.

La maniere la plus curieuse de s'en servir , c'étoit lorsqu'on formoit ce que les auteurs appellent la Tortue , *Testudo*. Alors , si l'on en croit les sçavans modernes , un rang de soldats jettoit ses boucliers sur son dos. Un second rang montoit dessus : un troisieme sur le second , & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'on fut à la hauteur des murailles , au pied desquelles se faisoit cette étrange cérémonie : car c'étoit aux villes assiégées , qu'on en donnoit ordinairement le spectacle.

Une foule de gens habiles accoutumés à faire usage de leur mémoire plus que de leur raison ,

paroît avoir pris plaisir à entrer dans les détails de cette invention sublime. On a fait graver de belles planches où cette Tortue est représentée dans toute sa pompe. On y voit des hommes droits , avec leurs boucliers aussi droits sur leurs épaules. Ils soutiennent sur ces boucliers leurs camarades qui sont dans la même situation , & l'on distingue plusieurs étages d'hommes ainsi portés & portans. Personne , que je sçache , ne s'est élevé jusqu'à présent contre cette absurdité. Il est visible pourtant que c'est une des plus extravagantes de celles qui sont jamais entrées dans la tête des Commentateurs.

En effet il faut observer 1<sup>o</sup>. que ces boucliers , comme nous venons de le dire , étoient ou faits en entier , ou garnis d'une

surface de métal extrêmement polie. Leur éclat entroit même pour beaucoup dans la magnificence du coup d'œil qu'offroit une armée rangée en bataille. Or je demande comment il étoit possible que sur cette surface posée presque perpendiculairement, des hommes se soutinssent droits? Comment leurs pieds pouvoient-ils y avoir la moindre prise, dans l'attitude où les mettent les planches dont j'ai parlé? Comment en supposant qu'ils eussent pu s'y cramponner, n'étrangloient-ils pas leurs camarades, qui apparemment pour soutenir un pareil poids, passoient les courroies du *Clipeus* autour du cou? Car le comble du ridicule seroit d'imaginer qu'ils les retinssent avec leurs bras posés en arrière, tout le tems que devoit durer l'opération.

2°. Si les murailles de la ville avoient seulement trente pieds de hauteur , il falloit au moins huit rangs d'hommes les uns sur les autres , pour en atteindre les crenaux. Par conséquent chacun de ceux qui composoient le rang d'en-bas devoit soutenir le poids de sept hommes armés , c'est-à-dire , de plus de treize cens livres. Chaque demi - toise de plus à la muraille augmentoit le fardeau de cent cinquante livres pour le moins. Si l'on joint à ce poids les poutres , les paniers de machefer , les quartiers de rocher & les autres masses dont les assiégés tâchoient de les accabler , on trouvera que chaque membre de la Tortue pouvoit soutenir pour sa part quatre ou cinq milliers , ce qui est certainement plus admirable  
que



que vraisemblable, & ce qu'on ne devroit pas ofer dire à des hommes sensés.

3°. Sans me prévaloir de ce que je viens de dire, je voudrois sçavoir comment s'y prenoient ceux des rangs supérieurs pour parvenir à leurs places. Tous ces dos garnis d'écaillés luisantes & polies, à la hauteur de quinze & vingt pieds, n'offroient sûrement pas un escalier praticable. Il leur falloit donc des échelles. Or n'auroit-il pas été plus naturel de supposer qu'ils les dressoient tout d'abord contre la muraille, & qu'ils alloient par là, comme nous, attaquer l'ennemi sur ses remparts, au lieu de s'amuser à étrangler leurs camarades, & à se faire étrangler eux-mêmes ?

Après tout cela je n'ai pas

1  
besoin de rappeler d'autres estampes qui ornent les mêmes livres. On y voit une autre sorte de tortue. Des bataillons entiers y paroissent avec leurs boucliers sur la tête. Il en résulte une plate-forme unie. Un cocher habile se divertit à promener un charriot à quatre chevaux sur cette nouvelle espèce de pavé. Le Graveur a seulement oublié de marquer par où le charriot étoit monté ; & comme il n'est pas probable que les jambes nues , ou les dos courbés des soldats aient pû lui tenir lieu d'un plan incliné , pour le conduire où on le voit placé , il faut se contenter de rire , en examinant ces preuves du délire de l'imagination , dans les têtes les plus sçavantes.

Il faut de plus avouer que le

mot *Testudo* appliqué à une évolution militaire , est une énigme inexplicable pour nous. Il faut reconnoître que les anciens ayant oublié d'en donner le sens , les modernes en ont fabriqué des interprétations qu'on n'a pû admettre , qu'en oubliant les règles les plus communes de la raison & du bon sens.

Vous le voyez par là , mon cher ami , l'Histoire Romaine offre à la critique un vaste champ. On n'a pas même encore songé à le défricher. Il seroit à souhaiter qu'une main intelligente y conduisît un jour la charrue , qu'elle travaillât à le nettoyer de cet amas de productions insipides , qui le défigurent & l'épuisent. L'opération seroit plus audacieuse que pénible ; mais elle ne peut être

entreprise que par un Ecrivain accrédité. En quelque science que ce soit , le nom d'un Auteur a toujours plus de poids que les preuves : & c'est dans la critique , sur-tout , que cette maxime devient incontestable. Les discussions qu'elle entraîne font des procès où la réputation des Avocats séduit bien plus les Juges , que leurs raisonnemens.

Je ne sçais , mon cher ami , si je dois vous parler de quelques passages de Tacite , traduits & incorporés dans ce premier volume. Un préjugé singulier , mais ancien , fait regarder les ouvrages de cet Ecrivain comme l'écueil des Traducteurs. Je ne sçais par quelle fatalité un des plus parfaits morceaux d'Histoire que l'antiquité ait produit , celui que les

gens de gout estiment le plus ,  
est aussi celui que les sçavans  
ont le plus mal rendu , au  
moins dans notre langue.

On en a publié avec succès  
quelques morceaux détachés :  
mais nous n'en avons pas en-  
core une seule traduction com-  
plette & supportable. D'Ablan-  
court y a échoué. D'autres  
après lui n'ont pas mieux réussi,  
& au fonds il n'y a rien d'éton-  
nant. A la précision qui fait le  
premier mérite du latin , ils  
substituent une longueur qui  
énervé le françois. Deux paro-  
les de Tacite attirent un déluge  
de phrases de la part de ces  
discoureurs infatigables. Ils  
commentent ses idées sans les  
rendre. Ils les noient dans une  
multitude de mots inutiles &  
déplacés.

Obligés ensuite de reconnoî-

tre l'insuffisance de leurs traductions , au lieu d'avouer leur incapacité , ils s'en prennent à la langue ou à leur auteur. L'une , disent-ils , est trop foible , l'autre trop obscure ; & d'après eux le public répète sans examen des allégations qui paroissent assez peu fondées.

Il ne s'agit pas ici de faire une dissertation sur les propriétés de la langue françoise. Il ne seroit peut-être pas difficile de prouver que les prétendus défauts qu'on lui reproche , sont précisément ce qui lui assure la supériorité sur toutes les langues connues. J'ai toujours été surpris que parmi tant d'hommes qui ont travaillé avec succès à l'immortaliser , il ne s'en soit trouvé aucun qui ait fait faire cette remarque.

Elle n'a point d'inversions

forcées, point d'articles retranchés, ou de mots sous-entendus. Elle s'affujettit dans sa marche à l'ordre des idées. Elle place presque toujours les verbes avant leurs régimes, les noms avant leurs épithètes. Par là elle ne présente point, comme les autres, de longues énigmes, dont les derniers termes seuls peuvent donner la clef. Il semble que cette méthode doit incontestablement la rendre plus claire & moins fatigante.

On n'est pourtant pas satisfait de lui refuser ces deux avantages. On veut encore qu'elle manque d'énergie. Pour moi, je l'avoue, je ne la trouve foible que dans les méprisables ouvrages de quelques Ecrivains qui la béguayent. Dans la

bouche de ceux qui sçavent la parler , il me semble qu'elle n'a que de la force & de la noblesse.

Que le grec soit, comme on le dit , plus abondant , le latin plus sonore , l'espagnol plus emphatique , l'italien plus tendre , je le veux : mais tout cela n'est pas nécessaire pour bien traduire Tacite. Il ne faut , pour y réussir, que de la clarté, de la précision , de l'élevation sans enflure, de la vigueur sans dureté. Cet Historien philosophe se distingue par des réflexions délicates , par l'application qu'il fait de la morale à des événemens plus souvent affligeans que glorieux pour la nature humaine.

Or c'est à ce genre sur-tout que notre langue est propre.



Dans la politique, & dans la morale, très-peu d'Ecrivains chez les autres Nations nous ont égalé. Aucun ne nous a surpassés. Il semble donc que c'est bien plus la faute de nos Traducteurs, que celle de la langue, s'ils ne sont point parvenus à la faire parler à Tacite avec dignité.

Si la foiblesse attribuée à l'une est imaginaire, l'obscurité qu'on reproche à l'autre n'est pas plus réelle. Il est concis, je l'avoue. Il doit faire sur nous la même impression, que la prose de nos bons Ecrivains, sur les étrangers qui entendent le françois. On n'est jamais embarrassé pour trouver le sens. Mais on est étonné de le voir renfermé dans si peu de mots. Quand on se contente de lire, on n'éprouve aucun obstacle. Ce n'est

que quand on veut traduire, qu'on rencontre des difficultés.

Comme chaque mot est précisément celui qu'exige l'idée de l'Auteur, pour la rendre dans une autre langue avec la même énergie, il faudroit choisir des termes qui répondissent parfaitement à ceux qu'il a employés dans la sienne. Mais leur assemblage est le fruit du génie échauffé par la composition. Ils ne se présentent point à l'ame froide & timide d'un Traducteur. Celui-ci est un élève qui veut imiter en tatonnant le trait libre & hardi que le maître a tracé d'un seul coup de crayon. Il n'est pas extraordinaire que la copie grimace, ni que les figures s'y trouvent estropiées.

Une règle générale, & sans

exception , c'est qu'un bon Ecrivain n'est jamais obscur. Tout ouvrage inintelligible est mauvais , & c'est sur-tout la clarté qui règle les rangs dans la littérature.

Un bon Ecrivain ne dit que les choses qu'il faut dire , & précisément comme il faut les dire. Le naturel des idées , & la justesse des expressions , sont à-peu-près , je crois , les seules choses qui mettent de la différence entre les ouvrages d'esprit : mais c'est aussi cette espèce de mérite qui rend ceux où elle se trouve , plus difficiles à transporter dans une langue étrangere. Il faudroit , pour donner une bonne traduction , un génie de la même trempe que l'Auteur traduit.

Voilà pourquoi Boileau , esprit froid & sage , a si bien ren-

du Horace , quand il a daigné en emprunter quelque chose. Voilà pourquoi Racine , Peintre fidele de la nature , Poëte plein de tendresse & d'aménité , a si heureusement placé dans ses pièces des morceaux d'Euripide , & des vers de Virgile. C'est par la même raison qu'aucun de ceux qui ont entrepris de donner Tacite en françois , n'y a réussi.

Nous avons eu certainement des Ecrivains très - capables d'exécuter cette entreprise avec succès. Mais ceux-là ont mieux fait que de traduire Tacite. Au lieu de le suivre servilement , ils se sont élevés à côté de lui. Ils ont développé leurs propres idées , plutôt que de se fatiguer à travailler d'après celles d'un autre. Ils ont préparé aux Traducteurs des générations futu-

res ; autant d'embarras que l'Historien latin en cause à ceux de nos jours.

Ce n'est pas à nous à nous en plaindre. Le Brun étoit , sans doute , un grand Peintre. Mais qui oseroit blâmer le Sueur d'avoir préféré de peindre le Cloître des Chartreux , plutôt que de copier les batailles d'Alexandre ? Il me semble qu'en tout genre ce sont sur-tout les originaux qu'il faut souhaiter de voir multiplier.

Ce qui en résulte , c'est qu'on ne peut avoir que des copies , & de mauvaises copies des monumens de ces grands maîtres : je l'avoue. Mais pour ne pas s'en appercevoir , il faut se mettre en état de s'en passer. Nous lisons sans peine Bossuet , Fénelon , Racine , & ceux de nos

Contemporains que la postérité mettra sur la même ligne. Cette facilité vient de ce que nous avons le bonheur d'être nés leurs compatriotes.

Eh bien ! devenons en quelque sorte ceux des Romains. Apprenons leur langue. Faisons-nous citoyens de l'ancienne Italie , si nous voulons connaître le mérite des grands hommes qui l'ont honorée , comme ceux que je viens de citer honorent la France. Sans cela, nous voudrons en vain les juger d'après les traductions même les plus estimées. Soyons sûrs que jamais un grand génie ne s'est astreint long-tems à en traduire un autre. Cette fonction subalterne est abandonnée aux esprits médiocres , qui ne sçauroient pourtant la remplir.

Je n'ai point l'orgueil de me croire au-dessus de leur classe. Aussi n'ai-je point songé à traduire Tacite. Mais avant que de composer cet Ouvrage, je l'ai lû avec la plus sérieuse attention. Comme j'en avois l'esprit bien rempli, plusieurs de ses traits se sont trouvés placés dans mon travail, sans même que je m'en apperçusse. Je me suis ensuite applaudi de cette méthode. Elle a donné à ces traits empruntés d'ailleurs, un air de liberté & d'original, que je n'aurois pas pû leur conserver sans elle. En les tenant de Tacite, j'ai eu la même aisance à les employer, que si je ne les avois dûs qu'à moi-même. Par-là ma marche en est devenue plus égale. Il s'est trouvé une moindre différence entre les endroits où j'ai eu le

bonheur d'avoir le latin pour guide, & ceux où il a fallu l'abandonner.

Je me suis contenté de placer au commencement du règne de chaque Empereur, le tems qu'il a régné ou à-peu-près. Je ne suis point entré dans le détail chronologique de toutes les années, pour deux raisons.

1°. Mon Ouvrage ne le comportoit pas. Je ne rends compte que des Révolutions, c'est-à-dire, des changemens considérables arrivés dans l'Empire, ou des secousses qui l'ont agité violemment. On ne peut pas exiger que je suive tous les petits faits dont on enfle une Histoire générale.

2°. Il n'y a rien de si incertain, de si faux même, que tout cet appareil de chronolo-



gie. Soit qu'on compte depuis la fondation de Rome , soit qu'on s'en tienne à l'époque de notre ére , à la naissance de Jesus-Christ , on ne trouve que des sujets de disputes entre les sçavans , & de scandale pour les ignorans.

S'il doit y avoir quelque chose de sacré & d'incontestable dans notre religion , c'est assurément la date de la naissance & de la mort de son Auteur. Elle n'est pourtant fixe ni pour l'une ni pour l'autre. Les Erudits ont osé faire des systèmes à ce sujet , comme sur des choses indifférentes.

Ils ne sont d'accord ni sur le commencement de la vie du Fils de Dieu , ni sur sa durée , ni sur l'année de sa fin. Les différens partis se sont réciproquement accablés d'injures , com-

me c'est assez l'usage : mais de leurs doctes recherches il n'a résulté qu'une obscurité plus grande , avec une incertitude très-bien fondée.

S'ils n'ont pas été heureux dans la fixation des époques sacrées , ils le sont encore moins dans celle des événemens profanes. Ils auroient sûrement bien pû s'épargner des travaux si inutiles. Il est très-indifférent pour nous de connoître avec précision le jour de la mort de Caligula , ou celui de l'avènement de Claude.

Ce qu'il faut sçavoir , c'est d'abord l'ordre de succession entre les Empereurs , & ensuite l'ordre des faits en général , de façon à ne point commettre d'anacronisme grossier. Mais prétendre les rappeler tous exactement à leurs dates ,

vouloir leur assigner avec certitude une année , c'est une entreprise d'autant plus ridicule qu'elle est impossible dans toute l'Histoire ancienne , & souvent dans une grande partie de l'Histoire moderne.





# TABLE

## DES SOMMAIRES.

---

### LIVRE PREMIER.

**A**UGUSTE , I. Empereur. page 1

CHAP. I. *Caractère d'Auguste. Etendue de l'Empire Romain , à l'instant de son asservissement. Disposition des peuples à l'égard de l'usurpateur. p. 1*

CHAP. II. *Idée générale du gouvernement d'Auguste & de ses principes.*

II

CHAP. III. *Ce que c'est que les accusations de leze-majesté , si fameuses dans les histoires des Césars. 19*

CHAP. IV. *Avec quel soin Auguste maintint la paix dans l'Empire. 23*

CHAP. V. *Occupations d'Auguste dans*

TABLE DES SOMMAIRES. lxi  
*l'intérieur de l'Etat. Il est probable  
qu'il a réformé la Jurisprudence.  
Dangers de son système, & en gé-  
néral de celui des Romains, en ma-  
tière de finance.* 26

CHAP. VI. *Source du gout que montra  
Auguste pour les arts & pour les  
scavans. Combien ce gout a été utile  
à sa réputation.* 34

CHAP. VII. *Infortunes d'Auguste dans  
l'intérieur de sa famille. Raisons qui  
le déterminent à favoriser l'avance-  
ment de Tibere. Son affoiblissement.  
Sa mort.* 38

TIBERE, II. Empereur. 45

CHAP. VIII. *Caractère de Tibere. Ré-  
flexion outrée de Tacite à son sujet.  
Si l'on peut croire, comme l'Histo-  
rien le fait entendre, que Tibere se  
soit long-tems joué du Sénat, en  
affectant de balancer à accepter  
l'Empire.* 45

CHAP. IX. *Dispositions fâcheuses où  
se trouvoit une partie des troupes  
Romaines à l'avènement de Tibere.  
Révolte ouverte des légions de Hon-  
grie.* 54

CHAP. X. *Efforts infructueux de Dru-*

*sus fils de Tibere , pour appaiser la révolte. Hasard singulier à qui on en doit la fin , s'il faut en croire Tacite.* 70

CHAP. XI. *Autre révolte qui éclate parmi les troupes employées à la garde du Rhin , sous les ordres de Germanicus. Caractère de ce Prince. Sa générosité , sa fidélité envers Tibere. Il parvient à appaiser les soldats en apparence.* 83

CHAP. XII. *Les soldats mal calmés se révoltent une seconde fois. Ce qui les ramene. Discours que leur tient Germanicus , suivant Tacite.* 95

CHAP. XIII. *Sagesse de Germanicus. Il fait enterrer les corps des Romains tués à la défaite de Varus. Mécontentemens & soupçons de Tibere contre Germanicus. Il le tire de l'Allemagne. Mort de ce dernier.* 106

## LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Changement des mœurs de Tibere , suivant les Historiens. Commencement de Séjan. Son ambition.*

## DES SOMMAIRES. lxxj

*Sa faveur. Sa politique. Ses crimes  
& ses artifices contre la maison de  
Germanicus.*

113

CHAP. II. *Séjan veut épouser la belle-  
fille de Tibere. Refus qu'il essuie ,  
sans que son crédit en souffre. Adu-  
lation des Romains envers ce favori.  
Ses intrigues , leur succès. Trait hor-  
rible de son pouvoir , & de la bassesse  
des Sénateurs.*

124

CHAP. III. *Mort d'Agrippine & de  
deux de ses fils. Le crédit de Séjan  
commence à diminuer sans qu'il s'en  
apperçoive.*

134

CHAP. IV. *Mesures que prend Tibere  
pour se défaire de Séjan. Il le fait  
arrêter. Déchaînement du peuple  
contre ce favori. Sa mort & celle  
de ses enfans.*

140

CHAP. V. *Examen de ce que disent  
les anciens Ecrivains au sujet de la  
conduite de Tibere après la mort de  
Séjan. Si l'on peut croire que ce  
Prince ait commencé à soixante &  
huit ans à se livrer au libertinage  
excessif dont on l'accuse.*

148

CHAP. VI. *De la cruauté attribuée à  
Tibere. Si elle étoit aussi atroce , aussi*

*étonnante que l'ont prétendu Tacite  
& Suetone.* 157

CHAP. VII. *Véritable idée qu'on doit  
avoir de Tibere. Que son gouverne-  
ment étoit heureux pour le peuple.  
Sa mort.* 169

CALIGULA, III. Empereur. 180

CHAP. VIII. *Espérances flatteuses  
mais peu durables que Caligula fait  
concevoir aux Romains. Ce qu'il  
faut penser des extravagances qui  
lui sont attribuées par Dion & par  
Suetone.* 180

CHAP. IX. *Tyrannie de Caligula. Un  
Officier de sa garde forme le pro-  
jet de l'assassiner, & l'exécute.* 191

CHAP. X. *Agitation terrible qu'excite  
dans Rome la mort de Caligula. Un  
Consul, aidé par l'auteur de la cons-  
piration, songe à rétablir la liberté  
& la République. Les soldats nom-  
ment un Empereur.* 198

## LIVRE TROISIEME.

CLAUDE I, IV. Empereur. 210

CHAP. I. *Caractère de Claude. Sa  
conduite*



## DES SOMMAIRES. lxxiiij

*conduite & ses occupations avant son avènement.* 210

CHAP. II. *Consternation du Sénat en apprenant la nomination de Claude faite par les soldats. Il tâche de l'engager à abdiquer, & finit par se soumettre à lui.* 214

CHAP. III. *Claude affermi sur le trône fait mourir Chéréa. Foiblesse de ce Prince. S'il a mérité les reproches que lui a fait le Président de Montesquieu. Il est gouverné par ses domestiques & par ses femmes : la seconde l'empoisonne.* 224

NERON, V. Empereur. 233

CHAP. IV. *Origine de Néron. Qui étoient son pere & sa mere, & ses précepteurs.* 233

CHAP. V. *Néron assassine sa mere. Bassesse abominable des Romains & du philosophe Sénèque en cette occasion. Voluptés infâmes & petitesse de ce Prince.* 241

CHAP. VI. *S'il est vrai que Néron ait brûlé Rome, & ce que c'étoit que le Palais d'or.* 250

CHAP. VII. *Un Gaulois nommé Vindex songe le premier à détrôner*  
Tome I. d

*Néron. Il cherche parmi les Romains quelqu'un qui veuille accepter l'Empire. Il le propose à Sergius Galba. Celui-ci se déclare après avoir longtemps balancé.* 254

CHAP. VIII. *Comment Néron se prépare à la guerre. Vindex est défait sans que Néron en profite. Lâcheté stupide de ce Prince. Sa garde l'abandonne. Il s'enfuit hors de Rome. Il se tue. Joie qu'excite sa mort.* 263

GALBA, VI. Empereur. 274

CHAP. IX. *Galba se met en possession de l'Empire. Il part pour se rendre à Rome. Préjugés fâcheux que l'on conçoit contre lui. Il les justifie par une conduite aussi imprudente que cruelle.* 274

CHAP. X. *Origine & caractère de Vitellius. Comment il parvient au commandement des armées. Il se fait aimer des soldats. Deux Officiers songent à l'élever à l'Empire, pour se venger de Galba.* 280

CHAP. XI. *Galba songe à adopter un fils pour contenir les séditieux. Il balance entre Othon & Pison. Ce*

## DES SOMMAIRES. lxxv

*que c'étoient que ces deux rivaux.*

288

CHAP. XII. *Galba se décide pour Pison. Examen de quelques maximes tirées du discours que Tacite lui prête en cette occasion. Comment l'adoption est prise par les soldats, par le Sénat & par le peuple.* 295

CHAP. XIII. *Désespoir d'Othon. Il travaille à se faire nommer Empereur par les soldats. Foiblesse de son parti dans le commencement. Tous les soldats se déclarent pour lui.* 301

CHAP. XIV. *Perplexité de Galba. Trouble que cause dans la ville la nouvelle de la révolution. Faux bruit qui se répand de la mort d'Othon. Galba veut se rendre au camp. Il est tué sur le chemin avec son fils adoptif & son Ministre.* 308

---

## LIVRE QUATRIEME.

OTHON, VII. Empereur. 318

CHAP. I. *Flatterie du Sénat envers Othon. Vitellius se laisse proclamer*  
d ij

*Empereur à Cologne par ses troupes. Préparatifs des deux partis pour la guerre. Impression qu'ils produisent dans Rome.* 318

CHAP. II. *Indocilité de l'armée d'Othon. Séditions fréquentes qui s'y élèvent. Elle sort de Rome. Désunion funeste entre les deux Généraux qui la commandent. Ravages exercés par les deux partis.* 326

CHAP. III. *Empressement d'Othon pour terminer la querelle par une bataille, contre l'avis de ses Généraux. Elle se livre sans qu'il y soit. Son armée est vaincue. Il prend la résolution de se tuer lui-même & l'exécute. Ridicule motif auquel Suetone attribue ce dessein.* 334

VITELLIUS, VIII. *Empereur.* 345

CHAP. IV. *Vitellius est reconnu par le Sénat & par les armées. Son départ pour Rome. Indécence de sa marche & de sa conduite. Foiblesse de son gouvernement. Son imprudence. Il réforme la plus grande partie des troupes.* 345

CHAP. V. *Vespasien songe à l'Empire. Sa conduite jusqu'à l'avéne-*

## DES SOMMAIRES. lxxvij

*ment de Vitellius. Absurdité des prodiges qui , suivant les Historiens , lui annonçoient la grandeur suprême.*

353

CHAP. VI. *Préparatifs inutiles de Vespasien pour la guerre. Combien il est étonnant qu'il n'ait pas songé à y commander lui-même , ou à en donner la conduite à son fils Titus. A qui il fut vraiment redevable de la fin de la guerre & de son succès,*

362

CHAP. VII. *Mollesse imprudente de Vitellius. Disposition de ses troupes. Un de ses Généraux songe à le trahir. Il en est puni par l'armée.*

369

CHAP. VIII. *Conduite méprisable de Vitellius , tandis qu'on s'apprétoit à décider son sort par une bataille. Défaite de ses troupes. Consternation & ruine presque entière de son parti.*

377

CHAP. IX. *Vitellius songe à se démettre volontairement de l'Empire. Il s'y engage par un traité conclu avec le frere de Vespasien. Il veut en*

lxxviii TABLE DES SOMMAIRES.

*effet l'exécuter. Les soldats & le peuple s'y opposent.* 384

CHAP. X. *Les soldats assiégent & égorgent le frere de Vespasien dans le Capitole , qui est brûlé en cette occasion. Primus marche à Rome. Il la prend. Frayeur & lâcheté de Vitellius. Il est pris & tué par des soldats.* 391

Fin de la Table du premier Volume.



HISTOIR



# HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

D'E

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE PREMIER.

---

AUGUSTE I EMPEREUR

regne environ 44 ans, depuis  
la bataille d'Actium.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Caractère d'Auguste. Etendue de l'Empire Romain, à l'instant de son asservissement. Disposition des peuples à l'égard de l'usurpateur.*

**R**OME, fondée d'abord par des brigands, avoit bien effacé la honte de son origine. Sept cens ans de victoires, de

*Tome I.* A

triomphes & de vertu , lui assuroient la supériorité sur tous ses voisins. Une race de voleurs donnoit des loix au monde , & les Rois les plus puissans briguoient l'honneur d'en paroître issus.

Tant d'éclat lui devint bientôt funeste. Une pauvreté courageuse avoit établi son pouvoir ; elle avoit soutenu dans Rome l'égalité , la grandeur d'ame , l'amour des Loix. L'opulence y introduisit les vices qui les détruisent. L'or des Nations vengea ceux qui l'avoient perdu , sur ceux qui avoient eu l'imprudence de le ravir ; & dès qu'il y eut des hommes assez riches pour acheter la liberté publique , il s'en trouva d'assez lâches pour la vendre.

De cet infâme trafic naquirent les guerres civiles , les assassinats légitimés par les Loix , & ces combats sanglans , dont tout le fruit fut enfin un esclavage déplorable. La liberté mourante signala cependant ses derniers momens. Elle eut encore la force d'abattre Jules César sur les degrés du trône où il

---

(a) Les proscriptions.



montoit : mais cet effort inutile rendit sa fin plus douloureuse. Après s'être vengée sur un grand homme , elle succomba sous un tyran lâche & cruel qui lui porta le dernier coup.

Octave Cépius , connu depuis & révééré sous le nom d'Auguste , ne fut point une de ces ames vigoureuses , qui suivant sans ménagement un penchant décidé pour le vice ou pour la vertu , font le mal avec audace , & le bien avec sensibilité , & qui ne se démentant jamais dans le cours d'une longue vie , emportent sans partage au tombeau la haine ou l'estime des hommes.

C'étoit un esprit délié , indifférent à tout , hors son seul intérêt , prenant sans répugnance toutes les formes qui lui pouvoient être utiles , capable d'ordonner des crimes sans remords , & de les réparer sans plaisir. Bienfaisant sans bonté , guerrier sans courage , inhumain sans passion , né pour tromper les hommes , & par conséquent pour devenir leur maître , il eut l'art d'allier tous les vices avec l'apparence de toutes les vertus.

On a pu voir dans l'histoire de la République, comment il parvint, à force de cruautés & de perfidies, à supplanter ses rivaux, à abattre toutes les ressources de l'Etat. Il fit couler sans pitié dans les proscriptions & dans les batailles, le plus qu'il put, de ce sang généreux transmis aux Romains par leurs ancêtres, & qui nourrissoit dans tous les cœurs l'aversion contre la tyrannie. Il traita la République comme ces chevaux fougueux à qui l'on ôte une partie de leurs forces, pour s'assurer un usage paisible du reste.

Quand il la crut assez affoiblie, il ferma ses plaies. Après lui avoir enlevé le principe de sa vigueur, il lui permit de vivre ; mais avec le frein dont il eut soin d'empêcher qu'elle ne pût se défaire. Alors il la ménagea : il affecta pour elle une bonté, une douceur, qui n'avoient rien d'étonnant ; puisqu'elle étoit devenue son bien.

Son nom n'est point parvenu jusqu'à nous avec l'horreur qu'il mérite. Il eut l'adresse de protéger, & de pa-

soit chérir les grands Ecrivains dont la nature honora son siècle. Les louanges que leur reconnoissance lui a prodiguées, ont adouci les reproches que lui fait la sévérité de l'histoire.

D'ailleurs à séparer ses actions du motif qui le conduisoit, il est digne d'une partie de leurs éloges. Quand il se vit au comble de la grandeur, il sentit qu'il falloit s'y soutenir par l'amour des peuples, après s'y être élevé par la crainte. Il changea de conduite sans changer d'esprit. Il devint clément, parce qu'il crut avoir besoin de l'être, & le bien que son intérêt lui fit faire pendant ses dernières années, effaca presque le souvenir des maux que le même intérêt lui avoit fait commettre pendant les premières.

Ce fut alors que s'établit d'une manière solide cet Empire immense, dont la gloire remplit encore le monde aujourd'hui. Jusque-là les guerres civiles n'avoient pas permis à Rome de jouir du spectacle de sa puissance. Silla, Pompée, César en avoient prodigieusement reculé les bornes : mais il sembloit qu'ils n'eussent fait qu'ag-

grandir le champ de bataille où devoient se décider leurs querelles. Les peuples subjugués par eux, sçavoient seulement qu'ils étoient devenus la proie des Romains. Les agitations qui désoloient la patrie de leurs vainqueurs, inspiroient peu de respect pour elle.

Sous Auguste , le calme ramené dans l'Etat , apprit à en honorer la Capitale. Rome esclave & tranquille , eut un plaisir qui avoit été refusé à Rome libre & sanglante. Elle put compter sans peine toutes les Nations sur qui elle alloit dominer.

En Europe elle possédoit l'Italie entière , la France & les pays voisins jusqu'au Rhin , la plus grande partie de l'Allemagne , la Hongrie , presque toute la Turquie Européenne , comprises alors sous les noms de Pannonie , d'Illirie , &c : l'Espagne avec le Portugal , la Grèce autrefois si redoutable , & qui n'excitoit plus que le mépris de ses vainqueurs , la Macédoine d'où étoit parti le plus fameux des conquérans , & dont les beaux jours avoient été plus brillans , mais plus

courts que ceux de la Grèce.

En Asie elle avoit tout ce qui compose l'Empire du Grand Seigneur, avec une partie de l'Arabie & de la Perse : toutes les côtes de la Méditerranée, la plus grande partie de celles de la mer rouge lui étoient assujetties. Enfin en Afrique, l'Egypte, tout l'ancien domaine de Carthage, les Royaumes de Fez, de Maroc, cultivés à présent par des Maures esclaves, & ravagés par des Arabes vagabonds, étoient couverts de villes opulentes, qui relévoient de Rome, des Loix & des Magistrats.

Telle étoit l'étendue de sa domination, lorsqu'elle fut elle-même envahie sans retour par un usurpateur. Le fruit de toute sa gloire devint la proie d'un jeune homme qui n'y avoit en rien contribué. Auguste vainqueur d'Antoine, se fit reconnoître, sans difficulté, par le Sénat & par le peuple. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet événement, dont la crainte avoit armé tant de bras, & causé tant de troubles, se consumma avec la plus grande tranquillité. Les citoyens s'em-

presserent à porter leurs hommages à leur nouveau maître. Ils renoncèrent en sa faveur à leur indépendance ; & dans l'instant même qui fit disparoître à jamais cette idole si chérie des anciens Romains , il ne se trouva personne qui parut la regretter.

Dans le fonds on ne peut nier que sa perte ne fut heureuse pour Rome. Auguste , en cherchant à satisfaire ses vues ambitieuses , lui rendit un service réel. Il éteignit le feu des guerres civiles. Il calma ces secousses terribles qui avoient pendant quarante ans ébranlé l'Europe & l'Asie. A la liberté qui n'étoit plus qu'un nom , un prétexte dont les hommes puissans se servoient pour tout renverser , il substitua un pouvoir juste & modéré , dont les Romains ne tarderent pas à sentir tout l'avantage.

Il n'existoit plus de ces vieux Républicains , dont le courage opiniâtre préféroit la mort à la servitude. Les plus furieux avoient péri dans les combats , ou par les proscriptions. Presque tous ceux qui vivoient alors avoient passé leur enfance au milieu

des périls & des discordes civiles

Témoins de ce qu'avoit couté à leurs peres l'amour de la République, & de leurs efforts infructueux pour la soutenir, ils craignoient de voir à la fin de leurs jours reparoître les scenes sanglantes de leur jeunesse. Ils aimoient mieux une soumission paisible, que les orages de l'ancienne liberté. Dans l'obligation de recevoir un maître, ils prenoient sans choix & sans regret celui que leur donnoit la victoire.

Les citoyens que la naissance, le mérite, ou les richesses appelloient aux premieres places, & qui perdoient le plus à la révolution, sembloient la désirer avec plus d'empressement. Ils appréhendoient avec raison que la tiédeur ne parut un crime, & que le nouveau Prince ne regardât un hommage tardif, comme une marque de rivalité.

Les plus sages d'entr'eux se réjouissoient même de voir s'élever une autorité fixe, capable de réparer les désordres de l'ancien gouvernement. L'ambition, l'avidité d'un maître leur

paroissoient moins redoutables, que les caprices d'un peuple indocile & quelquefois furieux.

Les Provinces éloignées se félicitoient de l'établissement de cette nouvelle administration. Elles étoient lassées de dépendre d'un Empire agité depuis deux siècles par les querelles des Grands. Elles espéroient trouver plus facilement sous une Monarchie, quelques ressources contre l'avarice des Magistrats Romains, toujours nourrie par la nécessité où ils étoient de retourner riches à Rome, pour y acheter de nouvelles dignités, & vainement combattue du tems de la République, dans une ville où la violence, la brigue & l'argent étouffoient le pouvoir des Loix.

Enfin le peuple même à qui il ne restoit guère de ses anciens droits que celui de les vendre tous, y renonça volontiers, quand il vit Auguste travailler à lui assurer sa subsistance & des amusemens de son gout. Ce Prince s'établit donc, sans opposition, Chef & Magistrat suprême de la République.



## CHAPITRE II.

*Idée générale du gouvernement d'Auguste & de ses principes.*

ON a beaucoup loué la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit. En renversant l'ancien sans ressource, il en laissa subsister les apparences. Le Sénat parut toujours être le Conseil Souverain de la Nation. Ses suffrages & ceux du peuple eurent encore une espèce d'influence dans la nomination des charges. Auguste conserva les Consuls, les Préteurs, tous les titres qui donnoient autrefois de la considération ou de l'autorité.

Lui-même n'en prit aucun qui eut rapport à la Monarchie. Il se fit nommer *Impérator*, titre que les soldats Romains donnoient ordinairement à leurs Généraux, sur le champ de bataille, après une victoire. Ce n'étoit qu'une dénomination honorable : mais elle n'emportoit aucune espèce de

pouvoir. Il y fit joindre d'autres titres qui rendoient sa personne sacrée.

On peut se rappeler d'avoir vu dans l'histoire de la République par quels degrés ce qu'on appelloit à Rome le Tribunat étoit devenu la Magistrature la plus redoutée de l'Empire. Les Tribuns n'avoient point de juridiction directe : mais ils pouvoient suspendre celle de toutes les autres charges , & par conséquent ils étoient supérieurs à tout. D'ailleurs leur personne étoit inviolable. Une simple menace contre eux devenoit un crime de leze-majesté.

C'étoit un beau privilège pour un usurpateur que cet affranchissement des Loix , & cette sauve-garde contre le ressentiment des citoyens. Aussi Auguste ne négligea-t-il pas de s'en assurer. Il ne se fit point élire Tribun , parce que dans les règles il auroit été forcé de se laisser donner des collègues : mais il obligea le Sénat de lui conférer la *puissance des Tribuns* , avec les prérogatives attachées à ce nom.

Il ne voulut pas même paroître se

l'approprier pour un tems indéfini ; il la demanda pour dix ans d'abord : il se la fit ensuite continuer tantôt pour cinq , tantôt pour dix , jusqu'à la fin de sa vie. A chaque prorogation nouvelle , il renouvelloit aussi le serment de ne garder le pouvoir absolu , que l'espace de tems pour lequel il le demandoit. Il sembloit qu'il craignit de laisser pénétrer aux Romains le changement qu'ils avoient souffert , & qu'il se flattât de leur cacher l'esclavage où ils étoient tombés.

C'est ainsi qu'on a vu au siècle dernier , le fameux Olivier Cromwel teint du sang d'un Roi , éblouir les Anglois par un titre modeste , & établir dans leur Isle , sous son protectorat , une servitude plus rigoureuse que ne l'avoit jamais été celle qu'exigeoient les Stuarts. La politique des tyrans est toujours à-peu-près la même : mais il semble que l'assassin de Charles I avoit pris des mesures plus justes que l'oppresser de Rome.

Car enfin Cromwel protecteur , reconnu en cette qualité par toute la

monarchie Angloise , réunissoit dans sa personne l'éclat & le pouvoir de la royauté qu'il avoit proscrite. Il n'avoit à craindre que les héritiers errans & abandonnés de Charles Stuard , condamné juridiquement , en apparence , par la nation , & ces héritiers étoient chargés envers elle des prétendus crimes dont leur pere venoit de souffrir la peine.

Tout le reste de la Grande Bretagne avoit subi le joug. Il n'y avoit pas un Magistrat qui ne reçut ses provisions du protecteur. Personne n'étoit en droit de penser à venger Charles I , & bien moins encore à le remplacer. La révolution avoit ébranlé le trône ; mais elle ne l'avoit pas détruit. Le fourbe habile qui après l'avoir souillé refusoit de s'y asseoir , n'en étoit pas moins autorisé à en faire valoir les prérogatives. Il paroissoit moins établir un nouveau pouvoir , que donner des bornes à l'ancien. Il sembloit en être le gardien , lorsqu'il dédaignoit d'en devenir le possesseur.

Ce n'étoit pas la même chose à Rome. Auguste n'y avoit que le droit

*de l'Empire Romain. Liv. I.* 15  
de la victoire. On n'y reconnoissoit  
avant lui que les Magistrats légitimes,  
qu'il n'avoit osé supprimer. Ils jouis-  
soient encore de leurs titres & d'une  
partie de leurs fonctions.

Ce spectacle pouvoit, il est vrai,  
consoler un peu les Romains de ce  
qu'ils avoient perdu ; mais ne de-  
voit-il pas exciter aussi les regrets ? La  
vue de ces monumens à demi-détruits  
de l'ancienne liberté, ne pouvoit-elle  
pas nourrir dans les cœurs le désir de  
la rétablir ? On retrouvoit à chaque  
pas dans la ville des faisceaux & des  
Licteurs. On les voyoit flétris, humi-  
liés par une autorité nouvelle & incon-  
testablement injuste. N'étoient-ils pas  
en état de fournir des ressources puis-  
santes & des prétextes respectés aux  
esprits séditieux ?

La force & la violence avoient  
donné au titre indifférent d'*Imperator*,  
la supériorité sur ce nom révééré de  
*Consul* : mais il n'étoit pas impossible  
que les choses changeassent de nou-  
veau. Il ne l'étoit pas qu'il reparût  
un jour un successeur de Brutus, qu'il  
se trouvât dans cette charge avilie, un

homme assez hardi pour réclamer les droits de ce fameux vengeur des Romains , pour se prétendre l'héritier de son pouvoir , comme de son titre.

Alors ce titre consacré par tant de victoires & d'années , auroit pû en imposer aux soldats comme au peuple. Le moindre succès pouvoit faire d'un Consul révolté un Magistrat légitime , & d'un Empereur vaincu , un rébelle punissable.

Auguste étoit trop éclairé pour ne pas sentir ce danger : il vit bien qu'il y avoit du péril à tout abbatre , ou à paroître tout ménager. Comme il falloit cependant choisir , puisqu'il vouloit rester le maître , il prit le dernier parti ; seulement pour en prévenir les suites , il employa un moyen qui lui réussit ; mais qui causa bientôt la désolation de l'Empire , & enfin sa ruine.

Il se réserva à lui seul le commandement des armées. Les soldats devinrent soldats de l'Empereur , & non pas de la République. Il partagea avec les Sénateurs l'administration des provinces : mais il ne leur abandonna

que celles qui se trouvant au centre de l'Etat , n'avoient besoin d'aucunes forces pour être contenues.

Il en fit pour le Sénat une espèce de prison honorable , dont les troupes répandues sur les frontieres , gardoient toutes les issues. Il n'obligea pas cette Compagnie désarmée à lui déférer dans le civil le pouvoir que lui donnoit dans les camps la subordination militaire : mais il la mit hors d'état de s'opposer à lui , s'il vouloit se l'attribuer.

De cette disposition vinrent des abus horribles , & le comble du despotisme sous ses successeurs. Il n'y eut aucun corps intermédiaire entre les peuples & le Prince , pour soutenir le droit des uns , & constater le pouvoir de l'autre , en y mettant de justes bornes. Les bons Empereurs furent obligés de fixer eux-mêmes celles qu'ils ne vouloient point passer. Les mauvais ne trouvant aucune barrière établie , crurent qu'ils pouvoient tout oser , parce que rien ne résistoit ; ils se persuaderent que tout leur étoit permis , parce que rien ne leur étoit défendu.

Le Sénat seul auroit pu conserver du moins le droit de leur représenter leurs devoirs : mais avili d'abord par des Maîtres qui le redoutoient , il se dégradâ bientôt lui-même , par des bassesses ridicules & révoltantes. Il chercha dans le mépris une sûreté ignominieuse , & ces peres conscripts dont les prédécesseurs avoient conquis ou fait trembler tant d'Etats , ces hommes que le favori de Pyrrhus avoit pris pour autant de Rois , ne furent plus qu'une troupe d'esclaves , dont la lâcheté est aussi démontrée qu'incroyable.

Ses tyrans n'avoient d'autre appui que l'affection des soldats : ils s'attachèrent à la gagner. Ils ménagerent cette partie des citoyens , pour pouvoir opprimer le reste avec sûreté. Le relâchement de la discipline , les récompenses trop prodiguées , rendirent bientôt les troupes avides & séditieuses. Les gens de guerre non contents d'être les exécuteurs des crimes , voulurent choisir eux-mêmes ceux à qui ils donnoient le droit de les commettre.



Ce dernier attentat n'ayant pû être reprimé ni par les Princes cruels qui en profitoient, ni par les citoyens subjugués qui en gémissaient, il en résulta une tyrannie tumultueuse, au lieu d'une oppression tranquille. Chaque armée éleva son chef à la première place. De ces élections illégitimes naquirent des guerres cruelles, des combats sanglans entre tant d'usurpateurs, trop foibles pour tout envahir, & assez avides pour tout désirer. Telle fut la suite de l'institution d'Auguste.

---

### CHAPITRE III.

*Ce que c'est que les accusations de leze-majesté, si fameuses dans les histoires des Césars.*

UN autre fruit de sa politique ambitieuse & cruelle, ce fut l'usage d'admettre les accusations de leze-majesté, devenues sous ses successeurs un des principaux instrumens de la

tyrannie. Ce n'étoit pas une invention récente : mais les restes mêmes de l'ancien gouvernement étoient funestes sous le nouveau , comme ces pierres qu'on laisse trop en saillie dans les bâtimens à demi-ruinés , & qui entraînent à la fin le mur sur lequel elles portoient.

On sçait que du tems de la République , les citoyens se servoient de surveillans les uns aux autres. Jouissant tous d'une portion de la souveraineté , ils avoient droit d'examiner les actions qui paroissoient la blesser. Ils pouvoient même en poursuivre la punition avec honneur , sans avoir d'autre motif que l'amour du bien public. On jouoit sans honte le rôle d'accusateur , & c'étoit souvent par-là que les jeunes gens faisoient l'essai de leurs talens. La première marque de zèle qu'ils donnoient à la patrie , étoient presque toujours de déferer les auteurs des désordres qui la troubloient : c'est ce qu'on appelloit accuser quelqu'un de leze-majesté , *laesæ majestatis*.

Auguste conserva la Loi qui auto-

risoit ces accusations : mais il lui fit bientôt changer d'objet. Quand l'amour de la patrie ne fut plus qu'un nom , & que le désir de faire sa cour au Prince , l'eut remplacé dans tous les cœurs , ce ne fut plus aux ennemis de la patrie , mais à ceux du Prince , qu'on se fit un mérite de s'attaquer.

L'amour-propre d'un Souverain est bien plus délicat que les intérêts d'un grand peuple : les services qui le flattent sont aussi bien plus lucratifs. Il se forma donc dans Rome , une profession particulière de gens qui s'appelloient Délateurs , *delatores*. Leur métier étoit de déferer au Sénat les particuliers coupables *d'impiété* envers le Prince , & c'étoit toujours en vertu de la Loi contre les crimes de leze-majesté , qu'ils se portoit pour accusateurs.

Rien n'est si vague & si susceptible de plusieurs sens , que ce mot *d'impiété*. Il n'y eut bientôt plus d'action à laquelle il ne put s'appliquer. Il devint une ressource sûre contre tous ceux que l'on vouloit perdre. Les Délateurs étoient auprès du trône ,

comme une meuté de chiens furieux, qu'on lâchoit sur le mérite & sur la vertu. Pour augmenter même leur ardeur, on leur abandonnoit la moitié du bien de ceux qu'ils faisoient condamner.

Quelque infâme, quelque révoltante qu'eut d'abord paru cette fonction, elle cessa d'être redoutée dès qu'on vit qu'elle enrichissoit. Les premiers citoyens s'en chargerent avec empressement, quelques-uns peut-être pour assurer leur repos, en se dévouant à troubler celui des autres : mais la plupart n'y envisageoient que la récompense ; & quoiqu'en la méritant, ils fussent certains de se couvrir d'un opprobre ineffaçable, ils recherchoient avec ardeur une infamie lucrative.



## CHAPITRE IV.

*Avec quel soin Auguste maintint la  
paix dans l'Empire.*

AUGUSTE étoit digne d'autoriser le premier une pratique semblable , qui produisoit la perte infaillible des accusés , la honte des accusateurs & la consternation de tout l'Etat. Ce ne fut pourtant pas lui qui la poussa aux derniers excès : son regne fut celui de la paix à tous égards. Devenu œconome du sang romain , quand il n'eut plus besoin d'en verser , il n'appesantit point son pouvoir sur les citoyens , & ne chercha point à l'étendre sur les étrangers.

Il ferma le Temple de Janus. Il ne se montra point avide de faire des conquêtes. Toutes les frontieres furent tranquilles , excepté sur le bords du Rhin , où l'imprudence d'un Général , & la trahison des Allemands mal soumis , firent périr trois légions avec leur chef.

L'Allemagne n'étoit rien alors de ce qu'elle est devenue depuis. Elle étoit couverte de bois, de marais, habitée par des espèces de sauvages appelés *Germain*s, dont la férocité se soutint long-tems contre l'ambition & la valeur des Romains. Après avoir même couté à leurs vainqueurs bien du sang & des travaux, ils contribuèrent enfin beaucoup à leur ruine.

Ils avoient été sans cesse en guerre avec les Romains, depuis que César, en s'ouvrant une route jusqu'à eux, leur avoit indiqué celle qu'ils devoient suivre, pour venir piller les Gaules. Vers la fin du regne d'Auguste, ceux qui se trouvoient placés au bord septentrional du Rhin, parurent vouloir se soumettre. Ils reçurent parmi eux un Préteur Romain nommé Varus, avec quelques troupes. On les crut rebutés de la guerre. On cessa de s'en défier, & le Magistrat Italien convaincu de leur soumission, crut que pour l'affermir, il ne s'agissoit plus que de les policer.

Il se trompoit. Ce calme apparent étoit

étoit le fruit des intrigues d'un jeune homme , devenu fameux depuis , sous le nom d'Arminius , par sa haine irréconciliable contre les Romains. Il voyoit avec indignation sa patrie prête à subir le joug. Il engagea sa Nation entière à le secouer , mais par une perfidie. Varus avec son armée se vit tout d'un coup enveloppé & taillé en pièces , par des ennemis qu'il croyoit subjugués.

C'est un des plus terribles échecs qu'ait jamais essuyé la puissance Romaine depuis Annibal. Trois légions complètes y périrent , sans qu'il s'en sauvât presque un seul homme. De tous les événemens du regne d'Auguste , on dit qu'aucun ne l'affecta avec autant de force , & cette déroute de Varus lui fit une impression , dont il ne put jamais se remettre.

Ce fut cependant un malheur qui n'eut point de suite. Cette calamité passagère n'eut aucune influence sur le reste de l'Empire. Les vainqueurs de Varus furent bientôt contenus , & ensuite punis par ses successeurs. La fierté Romaine n'eut pas long-tems à

26 *Histoires des révolutions*  
murmurer de l'affront qu'elle avoit  
essuyé dans cette journée funeste. Les  
aigles même dont les barbares s'é-  
toient rendus maîtres, furent recou-  
vrés dans d'autres batailles, & il ne  
resta aux Germains que le regret d'a-  
voir commis une perfidie inutile.

---

## CHAPITRE V.

*Occupations d'Auguste dans l'intérieur  
de l'Etat. Il est probable qu'il a réfor-  
mé la Jurisprudence. Dangers de son  
système, & en général de celui des  
Romains, en matiere de finance.*

AUGUSTE après être parvenu à as-  
surer sa tranquillité au dehors,  
s'appliqua à ramener dans l'intérieur  
de l'Etat, l'ordre que lui-même avoit  
si long-tems troublé. Il fit des Loix  
sages, & veilla à leur exécution. Il  
rendit au Sénat un lustre que la con-  
fusion des guerres civiles lui avoit  
fait perdre. Il remit de la décence  
dans les Tribunaux. Il venoit de dé-



truire la liberté, qu'on pouvoit regarder comme le patrimoine de la République. Il voulut assurer du moins aux citoyens la jouissance de leurs possessions particulières.

Il seroit bien à souhaiter que les Ecrivains anciens nous eussent conservé quelques détails sur le genre d'administration qu'il introduisit dans la Justice civile & dans les finances. Ces deux objets sont trop intéressans pour avoir échappé à la politique d'un Législateur. La révolution arrivée dans les autres parties du gouvernement, dut nécessairement introduire dans celles-là une réforme, ou de nouveaux abus.

Mais les Historiens sont plus attentifs à éluder notre curiosité qu'à la satisfaire. Ils s'étendent avec une prolixité ennuyeuse, sur ce délire guerrier, sur ces agitations convulsives, qu'on pourroit appeller la fièvre d'un Etat. Ils sont muets sur ces moyens paisibles qui en font la force & la santé, sur les règles de la justice distributive, qui sont incontestablement le premier lien de la société, sur la perception

28 *Histoire des révolutions*  
des impôts , qui forment le plus solide  
appui des trônes.

Il n'y a rien de si intéressant dans  
l'histoire d'un grand Empire , que les  
dispositions faites pour donner une  
forme fixe à ces objets. Ce sont elles  
qui assurent la propriété des sujets &  
les revenus des Princes. Elles affer-  
missent le repos des uns & la gran-  
deur des autres. Elles pourroient en  
même tems , si l'on avoit soin d'en  
conserver la mémoire , servir quel-  
quefois d'instruction à la postérité.

Malheureusement nous ne con-  
noissons avec précision ni les Tribu-  
naux des Romains , ni leurs forma-  
lités juridiques ( *a* ). Celles qui  
avoient suffi dans des siècles de li-  
berté , ne convenoient certainement  
plus au commencement d'une Mo-  
narchie. L'administration de la justice

---

( *a* ) Ce n'est guère que vers le siècle de  
Justinien que la Jurisprudence romaine nous  
est assez clairement développée , parce qu'  
cet Empereur est le premier qui ait donné  
un Recueil universel de Loix , ou un Code  
complet.

est une partie essentielle du gouvernement. Elle change toujours avec lui. Tous les conquérans ont aussi été Législateurs.

Constantin, Justinien, Théodoric, tous les Rois Goths & Francs, Charlemagne, Charles VII, après avoir rétabli des Empires chancelans, ou s'en être fondés de nouveaux, ont mis la main à l'édifice des Loix civiles. Ils y ont fait des réparations ou des retranchemens, suivant que leur intérêt l'exigeoit. Il est très-probable qu'Auguste, éclairé comme eux, se trouvant dans la même situation, usa de la même politique. Mais on trouve à peine dans l'Histoire de quoi autoriser cette conjecture, qui se change en certitude aux yeux de la raison.

Les Historiens n'ont pas été plus exacts sur l'article des finances. Il n'est cependant pas moins important. Il est même plus capable peut-être d'influer sur la prospérité, ou sur le malheur d'un Empire. Car enfin dans les Loix civiles, il s'agit encore moins de les perfectionner, que de les faire observer, quelles qu'elles soient, avec une

impartialité rigide. L'exemple subsistant des trois quarts des peuples en Europe, prouve qu'en matière de droit les réglemens les plus absurdes ne sont pas dangereux, pourvu qu'on les exécute; mais en matière de finance, cela même ne suffit pas.

Si à une économie sévère dans la dépense, on ne joint une fidélité exacte dans la recette; si dans la répartition, on ne proportionne scrupuleusement le fardeau, aux forces de ceux qui doivent le porter; si l'on ne cherche tous les moyens imaginables de le rendre plus léger; si l'on n'abrége autant qu'il est possible le chemin que l'argent a à faire pour se rendre dans les coffres du Prince; si le fisc uniquement occupé du soin de recouvrer ses deniers, ne laisse à la Nation qui les lui fournit, le tems & le pouvoir d'en amasser d'autres, il l'épuise & la dessèche sans retour. L'Etat entier devient entre ses mains, comme ces terres qu'un Fermier avide fatigue par des récoltes trop suivies, & dont cette fécondité forcée anéantit pour toujours la vigueur.

Etonné alors de la diminution de ses produits , il s'attache à ouvrir de nouvelles sources , pour faire couler l'or des peuples jusqu'à lui. Mais en les multipliant , il ne fait qu'accroître son avidité , & même ses besoins. Il redouble les contributions , sans prendre garde que le nombre des contribuables diminue dans la même proportion. Les choses en viennent enfin au point que , dans la Monarchie , il se rencontre plus de mains destinées à recevoir , qu'il ne peut s'en trouver pour payer.

De cette position résulte une tyrannie sourde , mille fois plus destructive que ces oppressions cruelles dont l'Histoire a fait tant de bruit. Celles-ci ne tombent que sur les grands , c'est-à-dire , sur les courtisans bas & flatteurs , qui croient s'honorer en rampant avec orgueil aux pieds d'un maître.

L'autre au contraire se répand sur la partie la plus nombreuse & par conséquent la plus respectable de la Nation. Elle la dévore en détail. Elle attaque les vrais soutiens du trône ,

qui font le nombre & l'amour des sujets. Elle creuse autour de lui un abîme où il est englouti avec fracas, à la première secousse qu'occasionne le désespoir des peuples opprimés.

Ce défaut de l'administration devint sensible dans la Monarchie Romaine, sur-tout quand on se fut avisé de la partager en deux Empires, l'un d'Orient, l'autre d'Occident, & que chaque Empereur eut adopté l'usage de se donner un Lieutenant, ou quelquefois deux, sous le nom de César. Ces Princes subalternes voulurent tous avoir une Cour & des armées. Ils tâchoient d'étaler à la seconde place un faste qui n'eut pas été supportable, même à la première. De l'excès du luxe & de l'abus des dignités ainsi multipliées, vint celui des impôts, avec la confusion déplorable, qui dut faire regarder les conquêtes des barbares, comme un bonheur, pour les sujets de l'Empire.

Tel fut le sort de cet Etat célèbre, & c'est encore Auguste qu'on peut accuser d'en être l'auteur. Il ne chercha ni à réprimer les exactions de la fi-

nance , dont il crut trop avoir besoin ,  
( a ) ni à établir dans la perception des  
impôts une uniformité , qui peut seule  
les rendre vraiment utiles , & en pré-  
venir les dangers.

Il mit des droits sur les testamens ,  
sur les successions , sur les ventes. Il  
laissa subsister les douanes. Il autorisa  
les capitations arbitraires , toutes es-  
pèces d'impositions obscures , qui plai-  
sent aux Princes , parce qu'ils les  
croient lucratives , & plus encore à  
ceux qui les entourent , parce qu'elles  
le deviennent réellement pour eux.

Voilà l'idée que donnent de l'ad-  
ministration fiscale des Romains ,  
quelques traits recueillis au hasard  
dans les Historiens. Nous aurons dans  
la suite occasion de la confirmer plus  
d'une fois. Nous verrons cette cause  
funeste se joindre à la mutinerie des  
soldats , pour ébranler l'Empire & fa-  
ciliter sa chute. Ainsi à tous égards  
Auguste en fondant sa monarchie , eut  
l'imprudence de préparer lui-même

---

( a ) Voyez Dion , Suetone , Tacite , &c.  
B v

34 *Histoire des révolutions*  
les moyens qui devoient un jour le  
renverser.

---

## CHAPITRE VI.

*Source du gout que montra Auguste  
pour les arts & pour les sçavans.  
Combien ce gout a été utile à sa  
réputation.*

AU reste pour assurer mieux les fers de Rome, il y favorisa le gout des arts que les usurpateurs ou les Rois absolus, rendent volontiers à leurs sujets, en échange de la liberté qu'ils leur ravissent. Ce gout dont le danger frappe bien moins de personnes, que son éclat n'en séduit, occupa désormais toute l'activité des Romains. Ils se laissèrent aller aux agrémens d'une vie voluptueuse. Ils apprirent à ne plus estimer que ces futilités, qui, sous le nom de sciences, étendent la gloire littéraire & l'esclavage d'une Nation.

Devenus à la fois plus polis &



plus corrompus , plus éclairés & plus rampans , ils virent naître parmi eux des chefs-d'œuvre de Poësie & d'Architecture. La Grèce perdit en plus d'un genre le droit de revendiquer la première place pour ses Ecrivains ou ses Artistes. Mais ces monumens si vantés encore de nos jours , portent avec eux la marque flétrissante de la bassesse qui les a produits : ils ne furent destinés qu'à servir de soutien ou de décoration à la tyrannie.

Auguste en récompensa magnifiquement les Auteurs. Il fit la fortune de Virgile & d'Horace. Il admit à sa familiarité ces deux Poètes courtisans. Il les combla de distinctions & de richesses : mais ils lui ont rendu beaucoup au-delà de ses bienfaits. Eux seuls ont épargné à sa mémoire la honte dont elle devoit être couverte. C'est d'après eux qu'on regarde comme le modèle des bons Princes , un homme à qui les crimes les plus atroces n'ont jamais rien coûté.

Ils ont vraiment fait illusion à la postérité , ainsi que l'a dit un moderne connu , qui ayant joué comme

eux de l'amitié des Grands , n'a pas aussi ouvertement sacrifié la vérité à la reconnoissance. On juge Auguste d'après leurs vers admirables qu'on lit tous les jours , & comme ils sont pleins de ses éloges , ils font oublier les horreurs de sa vie , conservées par des Historiens qu'on lit rarement.

Je ne songe pas à diminuer le mérite des premiers. Je les admire avec tous ceux qui peuvent les entendre. Mais je l'avoue , s'il y a quelque chose d'humiliant pour la littérature , du moins à mes yeux , c'est de penser qu'il n'a manqué peut-être à Neron , pour exciter la vénération des siècles postérieurs , que d'avoir eu un Virgile sous son regne & de le bien payer.

Quoi qu'il en soit , Auguste ne se bornoit pas à pensionner des Poètes. Tous les arts avoient auprès de lui un accès facile. Il en tiroit parti pour l'embellissement de Rome. L'architecture fut un de ceux qu'il encouragea le plus. Il enrichit la ville d'édifices superbes. Il fut secondé dans ce gout , vraiment digne d'un Prince , par son gendre Agrippa , citoyen éga-

lement illustre dans la guerre & dans la paix , qui travailloit avec autant d'intelligence à l'ornement de l'intérieur de l'Empire , qu'à sa sûreté au dehors. Le Panthéon & d'autres monumens de ce genre , éternisent sa gloire & celle de son beau-pere.

On sçait que celui-ci se vantoit en mourant d'avoir trouvé Rome toute de brique , & de la laisser toute de marbre. C'étoit une exagération sans doute : mais des monumens encore existans , prouvent qu'elle portoit sur un fonds véritable.

Par reconnoissance pour tant de soins , le Sénat lui défera solennellement vers le milieu de son regne , le nom de *Pere de la patrie*. Le peuple applaudit à ce raffinement d'adulation. Le Prince en profita. Il prit ce nom pour lui & pour ses successeurs. Il s'en para dans les monumens publics , dans les médailles , &c. Ce qu'il y a de triste , c'est que ceux qui avoient imaginé de le lui donner , étoient les enfans des citoyens généreux qu'il avoit proscrits vingt ans auparavant.

## CHAPITRE VII.

*Infortunes d'Auguste dans l'intérieur de sa famille. Raison qui le détermine à favoriser l'avancement de Tibère. Son affoiblissement. Sa mort.*

A Force d'accumuler des honneurs & d'en jouir, il vit enfin arriver le terme fatal, où il faut s'en priver. Il n'avoit pû, dans le cours d'une longue vie, parvenir à se donner un héritier mâle & direct. Il n'avoit eu d'un premier mariage qu'une fille : c'étoit la trop fameuse Julie. On connoît assez les égaremens & les malheurs de cette Princesse. Elle étoit née avec de l'esprit & de la beauté; mais elle éprouva combien ces avantages sont funestes au milieu d'une Cour voluptueuse, & dans un rang où l'on a le malheur de pouvoir compter pour rien la censure du public.

Son pere l'avoit mariée d'abord à son propre neveu, à ce Marcellus,

plus célèbre aujourd'hui par les beaux vers de Virgile , que par les droits que la naissance sembloit lui donner à la premiere place du monde. Après sa mort , Julie épousa Agrippa , l'ancien ami d'Auguste , & le plus sûr instrument de ses victoires. Elle en eut trois fils. Cette postérité nombreuse sembloit assurer au sang des Césars la possession inébranlable de l'Empire. Mais les deux premiers moururent , presque au fortir de l'enfance.

Le troisième nommé Agrippa comme son pere , ne montra que des dispositions fâcheuses. Tacite l'appelle *rudem sane bonarum artium , & robore corporis stolide ferocem , nullius tamen flagitii compertum*. C'est-à-dire , qu'on ne pouvoit pas précisément lui reprocher des vices dangereux : mais une force extraordinaire lui inspiroit une fierté brutale. Une espèce de franchise altiere qu'il ne sçavoit pas réprimer , inspira pour lui de l'éloignement à son aïeul. Celui-ci ne s'étoit élevé que par une ambition politique & circonspecte ; il ne se reconnoissoit pas dans

le caractère rude & grossier de son petit-fils.

Quand ce Prince se crut obligé de punir par un exil ignominieux, les déréglemens de Julie, Agrippa, presque encore enfant, partagea la disgrâce de sa mere. Il fut relegué dans une isle déserte, & les Romains virent avec indifférence le malheur d'un Prince, qui n'avoit ni assez de vertus pour mériter leur attachement, ni des défauts assez frappans pour exciter leur haine.

Auguste en le traitant avec si peu d'égards, cédoit sans doute aux importunités de Livie, de cette femme qu'il avoit autrefois enlevée à son mari, & épousée solennellement, malgré une grossesse très-avancée. Elle ne lui donna point d'enfans : mais elle avoit de son premier lit deux fils, dont elle vouloit assurer la fortune.

Elle n'oublioit rien pour écarter Agrippa, qui seul pouvoit mettre obstacle à ses desseins, après le désastre de la famille d'Auguste. Elle y réussit. Elle vit ses fils commander les armées, présider au Sénat, & recueillir toutes les distinctions qui pouvoient

les approcher de la première place. Au milieu de tant d'éclat, un des deux mourut. Il ne resta plus que Tibère, ce tyran célèbre, dont les Historiens se sont plu à nous laisser des portraits si affreux.

La tendresse ambitieuse de Livie se trouvant réunie sur un seul objet, devint plus active & plus heureuse. Auguste parut prendre pour Tibère tous les sentimens qu'elle cherchoit à lui inspirer. Il l'adopta. Il lui communiqua les titres qui sembloient être le fondement de la puissance Impériale. Il s'attacha à le montrer de loin aux Romains, comme un successeur prêt à le remplacer.

L'instant de la mort d'un usurpateur, fait toujours une époque remarquable pour la Nation subjuguée, surtout quand il ne laisse point d'enfans. L'ordre de la succession n'est pas encore établi. Les Loix qu'il a violées, délivrées enfin de la main qui les tenoit renversées, semblent faire quelque effort pour se relever. Il s'agit alors ou de leur rendre un nouvel être, ou d'en confirmer à jamais l'ancéan-

tissement. Or l'un & l'autre ne pouvant se faire, sans blesser ou sans favoriser les intérêts d'une partie des citoyens, il en résulte des vœux & des discours très-variés.

C'est ce qui arrivoit à Rome. L'affoiblissement visible d'Auguste y devenoit un spectacle intéressant. Il donnoit lieu à bien des réflexions. Tant que sa santé lui avoit permis de diriger avec vigueur les rênes de l'Empire, les peuples façonnés au joug, n'avoient pas même eu l'idée de le secouer. Mais quand sa caducité parut annoncer un changement prochain, il se fit dans les esprits une très-grande fermentation.

Quelques citoyens en petit nombre se demandoient inutilement s'il ne seroit pas possible de faire revivre cette liberté, que la mollesse de leurs peres avoit laissé périr.

Les esprits factieux souhaitoient que la vacance du trône put faire naître des désordres, dont ils espéroient profiter de façon ou d'autre. Ils se souvenoient encore de ce qu'avoit valu la mort de César à ses vengeurs. Celle



d'Auguste ne pouvoit pas fournir les mêmes prétextes. Mais c'étoit assez pour eux , que le changement de Chef les autorisât en quelque sorte à remuer , soit pour s'élever eux-mêmes à des places distinguées , soit pour se faire payer plus cher par ceux qui auroient besoin de leur secours pour y parvenir.

Les gens modérés , accoutumés au gouvernement arbitraire , se bor-  
noient à souhaiter que la puissance souveraine passât sans trouble entre les mains d'un nouveau Prince , & qu'il en usât avec autant de ménagement que son prédécesseur. Mais ils n'osoient se le promettre , en voyant qui étoient ceux qui pouvoient y prétendre.

L'Empire regardoit nécessairement Agrippa ou Tibere. L'un avoit pour lui les droits du sang , l'autre le crédit de Livie & l'inclination d'Auguste. Mais Agrippa , né avec un caractère féroce , aigri par son exil , ne paroissoit avoir ni l'âge , ni l'expérience nécessaire pour soutenir un si grand fardeau.

On trouvoit dans Tibere ces deux avantages. Malheureusement il étoit d'une famille où l'orgueil & la cruauté sembloient héréditaires. Il en laissoit souvent échapper des preuves, quoiqu'il s'appliquât à les cacher. La reconnaissance qu'il ne pourroit s'empêcher de marquer à sa mere, faisoit craindre, qu'elle ne voulut s'en prévaloir avec la hauteur naturelle à son sexe. Il faudra donc, disoient ceux qui se livroient à ces réflexions, plier sous une femme, & deux ambitieux, qui vont accabler l'Etat, & peut-être le déchirer.

Cependant la foiblesse d'Auguste redoubloit, & avec elle les précautions de Livie. Elle assiégeoit le vieillard mourant. Elle rappella avec précipitation son fils qui étoit parti pour se mettre à la tête d'une armée. Elle s'empara de tous les passages. S'étant ainsi rendue maîtresse absolue des derniers momens du vieil Empereur, elle eut le tems de prendre toutes les mesures qu'elle jugea indispensables. Alors le peuple apprit tout à la fois qu'Auguste ne vivoit plus, & que Tibere régnoit.

## TIBERE, II. EMPEREUR

regne environ 22 ans.

---

### CHAPITRE VIII.

*Caractère de Tibere. Réflexion outrée de Tacite à son sujet. Si l'on peut croire , comme l'Historien le fait entendre , que Tibere se soit long-tems joué du Sénat , en affectant de balancer à accepter l'Empire.*

**Q**UELQU'UN a dit qu'il n'y avoit pas de meilleurs Princes que ceux qui n'étoient pas nés pour l'être. Tibere démentit cruellement cette maxime , confirmée d'ailleurs par beaucoup d'exemples.

Il montra dès sa jeunesse des talens marqués dans tous les genres. Il fit la guerre avec succès. Il rassura le premier Rome & l'Empire , lorsque la perfidie heureuse d'Arminius y eut

répandu l'effroi. Il étoit infatigable au travail. Il réunissoit une connoissance profonde des affaires & des hommes, à la sagacité la plus éclairée. Mais on lui reprocha toujours une humeur sombre, un penchant à la dissimulation, qui s'allie rarement avec la vertu, & qui couvre presque toujours de grands vices.

Il étoit né loin du trône, où l'éleverent les intrigues, & peut-être les crimes de sa mere. Tacite, en parlant de la mort de Caius & de Lucius César, dit, *quos mors fato propera, vel noverca Livie dolus abstulit* : ce qui peut au moins donner lieu à des soupçons. On ne sçait au juste si Livie employa contre eux ces moyens criminels qui coutent si peu à l'ambition : mais Auguste étoit environné d'une famille florissante. Il avoit un gendre, des neveux, des petits-fils qui soutenoient son trône, & paroissoient en écarter le fils de sa femme.

Tout disparut presque à la fois. Destitué d'appuis il les remplaça par celui qu'on pouvoit soupçonner de l'en avoir privé, soit que ce Prince

ne pût attribuer tant d'événemens funestes qu'au cours de la nature ; soit que les mains qui les avoient dirigés , se fussent trop bien cachées , pour qu'il fut possible de les convaincre ; soit enfin que dans une vieillesse avancée il craignit de ne pouvoir punir des forfaits qu'il n'avoit pu empêcher.

Tacite laisse même entendre qu'on l'accusa d'avoir pénétré le caractère hautain & malfaisant de Tibere , & de l'avoir exprès choisi pour successeur , afin de s'assurer l'honneur d'être regretté. *Ne Tiberium quidem caritate , aut Reipublicæ curâ successorem adscitum : sed quoniam arrogantiam , savitiamque ejus introspexerit , comparatione deterrima gloriam sibi quæсивisse.* Voila une de ces réflexions que ni l'éloquence de l'Historien , ni la méchanceté du Prince ne sçauroient justifier.

Il ne paroît pas qu'Auguste se soit cru en droit de disposer de l'Empire usurpé par lui. Il avoit approché Tibere du rang suprême. Il l'avoit nommé par son testament héritier de tous ses biens particuliers , conjointement

avec Livie. Il sembloit s'être attaché à le désigner aux Romains , comme celui à qui ils devoient se soumettre , quand lui-même ne feroit plus. Mais on ne voit pas. qu'il l'ait nommé Empereur d'une façon précise , ni qu'il lui ait remis sa puissance par un acte juridique.

Tibere sentit bien qu'il falloit légitimer son élévation , au moins par le consentement du Sénat. Cette Compagnie , comme on l'a vu , avoit conservé l'apparence de ses anciens droits. Auguste avoit bien voulu tenir d'elle la confirmation de la place que les armes lui avoient donnée.

Tibere s'étoit comme lui saisi sur le champ de la réalité du pouvoir. Il n'avoit attendu aucun décret pour donner l'ordre à la garde , pour écrire aux armées , pour se rendre maître du Trésor , & de toutes les parties de l'administration. Mais en exerçant l'autorité suprême , il étoit bien-aise , pour l'affermir solidement , de paroître la recevoir d'un Corps , qui après avoir eu autrefois la puissance de faire des Loix , sembloit conserver celle de les interpréter. Tacite

Tacite lui fait jouer dans cette vue, une comédie aussi dangereuse au moins que ridicule. Il le représente au milieu des Sénateurs prosternés à ses pieds, insultant à leur bassesse par une incertitude simulée, feignant de se croire indigne du trône qu'on lui offroit, & amenant enfin les choses au point, qu'en s'y plaçant, il ne paroïssoit ni le refuser ni l'accepter. *Fessus clamore omnium*, dit cet Écrivain, *expostulatione singulorum*, *flexit paulatim*, *non ut fateretur suscipi à se imperium*, *sed ut negare*, & *rogari desineret*.

Il est bien probable qu'il affecta de se faire prier long-tems, pour se mettre à la tête du gouvernement : mais il ne l'est point du tout, que ce fut, comme Tacite le prétend, pour se jouer du peuple & du Sénat. Il ne l'est pas davantage, que ce Prince artificieux se proposât de sonder les esprits, par des refus apparens, & de s'assurer des prétextes pour punir un jour ceux qui n'auroient pas assez combattu son irrésolution. Il l'est encore moins qu'il ait consenti à laisser

son acceptation enveloppée d'un nuage , qui auroit pu rendre ses droits douteux , & enhardir les mécontents.

Sa situation devenoit embarrassante. Ce n'étoit plus Agrippa qu'il craignoit. Il avoit sçu se débarrasser de ce rival incommode. L'instant où Auguste ferma les yeux , fut celui de la mort de son petit fils. Ce malheureux Prince paya de son sang les inquiétudes qu'il pouvoit causer. De ce côté-là Tibere n'avoit à redouter que des remords , si son ame en avoit été susceptible : mais il trouvoit dans sa propre famille un autre sujet d'alarmes.

Drusus son frere avoit laissé un fils nommé Germanicus. Ce Prince , depuis l'âge le plus tendre , réunissoit toutes les qualités qui rendent les hommes respectables & chers à leur patrie. L'Histoire ne fournit point d'exemple de tant de vertus rassemblées dans un rang où elles sont si rares.

On ne lui reprochoit aucun défaut. Il avoit des talens supérieurs pour la guerre. Il se faisoit adorer des peuples



pendant la paix. Tant d'avantages soutenus par une taille héroïque , & par les graces de la jeunesse , avoient fixé sur lui les regards de tout l'Empire.

D'ailleurs sa femme , petite-fille d'Auguste & fille d'Agrippa , sembloit lui donner les droits de ces deux hommes , qui avoient consommé la ruine de la République , & la fondation de la Monarchie.

Enfin il se trouvoit à la tête de deux fortes armées destinées à défendre les bords du Rhin , contre les barbares de la Germanie. C'étoit la seule guerre que Rome eut alors à soutenir. Encore la continuoient-on , plus pour écarter les Germains de la Gaule , & venger la défaite de Varus , que pour conquérir un pays qui n'en valoit pas la peine.

Tibere avoit adopté ce jeune Prince , sur l'ordre exprès d'Auguste , quoiqu'il eut déjà lui-même un fils nommé Drusus. Comme l'adoption donnoit tous les droits de la nature , Germanicus , plus âgé que son cousin , devenoit , même sous le regne de son oncle , l'héritier présomptif de la couronne : mais il étoit à craindre qu'à

son âge il ne fut plus sensible aux douceurs de l'ambition, qu'à la sévérité du devoir. On pouvoit appréhender qu'en jettant les yeux sur ses forces, il n'aimât mieux se saisir de l'Empire que de l'attendre, & la suite fit bien voir qu'il en auroit aisément trouvé les moyens, s'il en avoit eu la volonté.

Il n'y auroit pas eu de droit, il est vrai. Mais quel droit y avoit Tibere? Quel droit y avoit eu Auguste lui-même? Celui de la force sans doute, & l'exemple du dernier regne prouvoit assez qu'il n'en falloit pas d'autre pour devenir Empereur Romain.

Tibere n'étoit pas digne de supposer à son neveu une générosité dont il se sentoît lui-même incapable. Il devoit donc le redouter & le haïr. Il devoit chercher à s'appuyer contre lui du consentement du Sénat, & tâcher, en se faisant reconnoître d'abord dans la capitale, de mettre Germanicus dans le cas de ne pouvoir passer que pour un rébelle, s'il cédoit au désir de régner.

Sa politique l'obligeoit à ne mon-

trer que de la répugnance pour la couronne , afin de rendre la démarche du Sénat qui la lui offroit , plus incontestable & moins suspecte. Mais loin de paroître l'accepter d'une façon obscure , son intérêt exigeoit qu'il en rendît l'offre & l'acceptation également éclatantes , afin qu'il ne restât aucun doute sur l'authenticité de l'une , & sur la légitimité de l'autre.

C'est aussi probablement ce qu'il fit. Dans les révoltes qui suivirent de près son avènement , les soldats ne songerent point à reprocher à son élection le moindre défaut de formalité. Ils ne parlerent jamais de lui que comme du véritable Empereur , du seul chef de la République.

Si cependant il y avoit eu le moindre soupçon d'illégitimité , si les choses en étoient demeurées au point que marque Tacite , qu'on eut pû reprocher au nouveau Prince de ne l'être que par une tolérance secrète , sans aucun acte public , n'auroit-on pas fait valoir hautement ce moyen contre lui ? Les troupes , pour l'intimider , ne l'auroient-elles pas traité d'usurpa-

34 *Histoire des révolutions*  
teur ? Dans la licence qu'occasionnoit  
une rébellion ouverte, ce reproche  
n'auroit-il pas trouvé sa place, parmi  
tous ceux que l'Histoire nous a con-  
servés ?

C'est en tremblant que j'ose con-  
tredire Tacite d'une façon si précise :  
mais enfin je demande qu'on oublie,  
si l'on peut, les Auteurs, & que l'on  
pese seulement les raisons.

---

## CHAPITRE IX.

*Dispositions fâcheuses où se trouvoit  
une partie des troupes Romaines à  
l'avénement de Tibere. Révolte ou-  
verte des légions de Hongrie.*

A Peine Tibere avoit-il paru se  
rendre aux instances du Sénat,  
en se laissant nommer Empereur, qu'il  
se vit à la veille de perdre tout le fruit  
de sa politique. Un soulèvement ter-  
rible fit chanceler le trône où il venoit  
de s'asseoir. L'Italie trembla de voir  
renaître ces guerres civiles, dont qua-

rante ans de paix sous Auguste , avoient presque effacé la mémoire.

Les soldats ne les avoient pas oubliées. Ils s'étoient transmis par tradition le souvenir de ce que leurs prédécesseurs y avoient gagné. Ils comparoient en frémissant les richesses prodiguées aux légions des Triumvirs dans des tems de troubles , avec l'économie qui présidoit aux récompenses pendant la paix. Ils se rappelloient avec transport ces partages des terres , dont on a pu voir les détails dans l'histoire de la République.

L'Italie désolée , inondée de sang par les proscriptions , s'étoit vue divisée pour dernière horreur , entre les mains féroces qui l'avoient si long-tems déchirée. Antoine , Lepide & Auguste , devenus tyrans & bourreaux de leur patrie , sous le nom de Triumvirs , avoient armé deux cens mille hommes contre les défenseurs de la liberté. Quand la défaite & la mort de ceux-ci n'eurent plus laissé de ressources contre l'oppression , il fallut assurer des récompenses aux bras qui l'avoient établie.

Les Triumvirs n'imaginèrent rien de mieux que de partager entre leurs soldats les plus belles terres, les plus fertiles de l'Italie. Les légitimes possesseurs furent chassés, & leurs biens distribués aux Satellites des tyrans.

Ces excès d'infortune & de barbarie flattoient des esprits avides, qui auroient voulu les voir renouveler pour en profiter. Le gouvernement ferme & vigoureux d'Auguste, avoit suspendu leurs dispositions violentes. La gloire qui l'entouroit, son attention à maintenir la discipline, la fortune qui sembloit favoriser toutes ses entreprises, l'habitude de lui obéir, tenoient dans le respect ces troupes indociles. Elles ne se croyoient pas assez puissantes pour détruire leur propre ouvrage.

Sa mort les délivra d'une soumission qui commençoit à leur peser, & la mollesse d'un Général dans cet instant critique, n'opposa aucun obstacle à des murmures qui dégénérèrent bientôt en une sédition furieuse.

Ce fut en Hongrie, alors la Pannonie, qu'éclata le premier mouve-

ment. Il s'y trouvoit trois légions aux ordres d'un vieil Officier nommé Junius Blésus. En apprenant la mort d'Auguste & l'avénement de Tibere, occupé de sa douleur ou de sa joie, il parut oublier ses fonctions. Il laissa interrompre la discipline. Le service se fit avec plus de négligence. On toléra les assemblées secretes.

Le soldat enhardi par ce commencement de désordre, ne tarda pas à se laisser emporter plus loin. On ne se cachoit plus pour déclamer contre la rigueur du service, & la modicité de la paye. On entendoit dans toutes les tentes, des discours qui ne respiroient que l'amour du repos & la haine du travail.

En tout pays c'est un métier pénible que celui de soldat. Il est dans la Nation l'homme spécialement condamné à la fatigue & aux dangers. Il est singulier qu'aulieu d'adoucir un état si rebutant par lui-même, on en écarte encore tout ce qui pourroit le rendre supportable, qu'on y joigne l'excès, d'une obéissance servile, à celui de la plus affreuse misere, & qu'à des hom-

mes destinés à braver la mort en tout tems , on fournisse à peine assez d'alimens pour leur donner la force d'aller la chercher : car on peut remarquer qu'en aucun pays la paye du soldat n'a jamais égalé celle du moindre ouvrier , & je trouverois cette disproportion fort juste , si d'ailleurs chez les hommes c'étoit l'utilité des travaux qui en réglât le prix.

La nécessité où l'on se croit d'entretenir des troupes nombreuses , ne permet pas aux gouvernemens de les mettre dans l'abondance. Ceux qui les dirigent en font des espèces de machines , qu'ils n'employent que pour leurs intérêts ; voila sur-tout à quoi sert la discipline. Elle ôte à ces automates , appelés soldats , jusqu'au sentiment du mépris que l'on fait d'eux. Par une inconséquence assez singulière , on voit des brigands enrégimentés pour voler des provinces , dont leurs maîtres n'ont pas besoin ; privés d'une subsistance qui leur est nécessaire.

Quoiqu'à cet égard la sévérité Romaine eut bien dégénéré depuis les



guerres civiles, son ancienne rigueur subsistoit encore assez pour rendre les légionnaires malheureux & mécontents. Il ne paroît pas que les soldats eussent à se louer du traitement qu'on leur faisoit. Avec de pareilles dispositions, on conçoit qu'il n'étoit pas besoin de beaucoup d'art pour les enflammer.

Il se trouvoit parmi eux un aventurier, nommé Percennius. *Erat in castris Percennius quidam*, dit Tacite, *dux olim theatralium operum, deingregarius miles, procax lingua, & misceri catus histrionali studio doctus*, c'est-à-dire, que c'étoit un esprit audacieux & intrigant. Il avoit été autrefois directeur de Comédie, & l'habitude du théâtre lui avoit donné la facilité de parler en public. Soit qu'il eut des vues élevées, qui ne manquent pas toujours aux hommes de cette espèce, soit qu'il ne cherchât en excitant une sédition, qu'à satisfaire son inquiétude naturelle, il essaya de se donner pour chef aux mutins.

Il commença à les solliciter la nuit. Il assembloit même les plus furieux.

sur la fin du jour , quand ceux qui restoient attachés à leur devoir étoient retirés. Bien-tôt , soutenu par d'autres complices de sa révolte , il se mit à haranguer publiquement.

Il demandoit avec hardiesse à ceux qui l'écoutoient , » jusqu'à quand ils » pourroient obéir , comme des esclaves , à un petit nombre de Centurions , à un plus petit nombre encore de Tribuns ? Quand ils oseroient espérer du soulagement à leurs maux , s'ils ne l'obtenoient ou par leurs prières , ou par la force des armes , d'un Prince encore mal affermi.

» Ils ne devoient , ajoutoit-il , s'en » prendre qu'à leur lâcheté , si depuis » tant d'années , on traînoit à des » trente & quarante campagnes des » vieillards chargés de blessures. Ne » voyoient-ils pas que le tems même » du congé n'étoit pas encore la fin de » leurs fatigues ? On sçavoit , sous un » autre nom , les retenir au camp , » & les forcer aux mêmes travaux. Si » quelqu'un d'eux avoit assez de force » pour résister à tant de dangers , sous

» prétexte de leur assigner des terres ,  
» on les disperçoit dans des pays écar-  
» rés : on leur donnoit des marais in-  
» habitables , ou des montagnes in-  
» cultes.

» Qu'étoit-ce après tout , conti-  
» nuoit-il , que le service en lui-mê-  
» me ? Tout l'être d'un foldat s'esti-  
» moit dix as par jour ( sept sols &  
» demi de notre monnoie ). Là-dessus  
» il falloit se fournir des tentes , des  
» habits , des armes. Là-dessus il fal-  
» loit prendre de quoi s'exempter de  
» la cruauté des Centurions , & ache-  
» ter de tems en tems quelque relâ-  
» che. Mais les coups , les blessures ,  
» la rigueur de l'hyver , les marches  
» pénibles de l'été , les dangers de la  
» guerre , & l'interruption de leurs  
» ressources pendant la paix , c'étoient  
» là des maux dont rien ne pouvoit  
» les défendre.

» Le seul remede à tant d'abus ,  
» étoit d'établir pour le service des  
» Loix fixes , de se faire assurer un  
» denier de cuivre par jour ( douze  
» de nos sols , ) & d'exiger non-seu-  
» lement qu'après seize ans on ne put

» plus leur refuser leur congé ; mais  
» qu'on fut obligé de leur payer en  
» argent la récompense promise , dans  
» le camp même où ils auroient  
» servi.

» Les troupes de la garde Impériale  
» qui avoient double paye , & à qui  
» au bout de seize ans on permettoit  
» de revoir leur patrie , effuyoient-  
» elles donc plus de périls ? Elles n'a-  
» voient à garder qu'une ville paissi-  
» ble , tandis qu'eux relégués parmi  
» des nations barbares , de leurs tentes  
» même ils appercevoient toujours  
» l'ennemi ».

La multitude applaudissoit à ces discours , suivant que chacun y retrouvoit ses propres idées. Les uns se plaignoient des mauvais traitemens ; les autres de leur grand âge ; le plus grand nombre , du peu de soin qu'on prenoit de les habiller. Bientôt ils poussèrent l'emportement jusqu'à vouloir réunir les trois légions en une : mais comme il lui falloit un nom , & que chacun demandoit à conserver celui de la sienne , ils changent de dessein. Ils placent ensemble les trois

aigles , & les enseignes de toutes les compagnies. Ils y entassent des gasons au pied. Ils y élevent une espèce de Tribunal , pour rendre l'endroit plus remarquable.

Au fort de leurs travaux Blésus arrive. Il leur fait des reproches : il veut les retenir l'un après l'autre. » Trem-  
» pez vos mains dans mon sang , leur  
» crioit-il. Il vous sera moins honteux  
» de massacrer votre Général , que de  
» vous révolter contre votre Empe-  
» reur. Si vous m'épargnez , je vous  
» forcerai de rester fidèles. Si vous  
» m'otez la vie , ma mort hâtera vo-  
» tre repentir ». L'ouvrage n'en avan-  
çoit pas moins. Il étoit déjà même  
élevé à une certaine hauteur , lorsque  
l'opiniâtreté de Blésus les força de  
l'abandonner.

Alors il leur représenta avec beau-  
coup d'art , que ce n'étoit point par  
des séditions qu'il falloit faire con-  
noître à l'Empereur les vœux des sol-  
dats , que jamais les anciennes armées  
n'avoient demandé des choses si ex-  
traordinaires à leurs Généraux , ni eux-

mêmes à Auguste : & que c'étoit vouloir rendre trop épineux pour le nouveau Prince , le commencement de son regne ; que si cependant ils persiffoient à vouloir exiger en pleine paix , plus que n'avoient fait les vainqueurs au milieu des guerres civiles , ils pouvoient s'épargner des violences contraires à l'obéissance & à la discipline , en nommant des Députés , pour aller en leur nom implorer la bonté de l'Empereur , & en leur donnant des instructions devant lui.

On lui cria que son fils , alors Tribun , n'avoit qu'à s'en charger , & demander d'abord qu'on assurât le congé à tout soldat qui auroit servi seize campagnes : que pour le reste on s'en expliqueroit , après avoir obtenu ce premier point. Blésus voulut bien se prêter à cette démarche ; il fit sur le champ partir son fils.

Alors tout parut un peu plus tranquille. Mais le soldat n'en étoit que plus fier. La complaisance du Général , qui leur donnoit son propre fils pour interprete , leur paroissoit une

*de l'Empire Romain. Liv. I. 65*  
preuve convaincante qu'il falloit recourir à la force, pour obtenir ce qu'on auroit refusé à la douceur ( a ).

Cependant, suivant l'usage immémorial & sage des Romains, qui ne craignoient rien tant que de laisser des soldats oisifs, on avoit envoyé des détachemens pour réparer des chemins & des ponts aux environs. Le bruit du soulèvement y fut à peine parvenu, qu'il fit naître à ceux qui les composoient, l'envie d'imiter leurs camarades. Ils arrachent aussi-tôt leurs drapeaux qui ne se déposoient pas alors comme aujourd'hui dans la tente du Colonel. On les fichoit en terre à la tête de la compagnie, à-peu-près à l'endroit où l'on place dans nos camps, ce qu'on appelle *les faisceaux d'armes*.

Plus le soldat, comme le peuple, est craintif, tant qu'il respecte l'ordre & la subordination, plus il devient

---

( a ) Superbire miles quod filius Legati orator publicæ causæ satis ostenderet necessitate expressa, quæ per modestiam non obtinissent. *Tac.*

furieux , quand il se laisse une fois emporter à la violer. Ceux-ci accablent de railleries , d'injures & même de coups , leurs Officiers qui vouloient les retenir. Les plus rigides étoient ceux qui effuyoient le plus de mauvais traitemens.

Les mutins en distinguoient sur-tout un , qui devoit sa place à son mérite. C'étoit un homme de fortune , qui avoit été long-tems simple soldat. Il rappelloit toute la dureté de l'ancien service. Il la faisoit sentir avec d'autant plus de rigueur , qu'il l'avoit lui-même éprouvée ( *a* ).

Les soldats peu touchés de sa vieillesse , ne songeoient qu'à se venger de sa sévérité. Ils lui faisoient porter des fardeaux pesans. En retournant au camp , ils le conduisoient à leur tête ainsi chargé. Ils lui demandoient avec des railleries ameres , comment il se trouvoit d'une pareille marche.

---

( *a* ) *Antiquam , duramque militiam revocabat , invictus operis ac laboris , & committior , quia toleraverat. Tac.*



Leur arrivée renouvela bientôt le désordre. En voyant ces furieux rentrer dans l'enceinte du camp, les autres oublient leurs promesses, & les engagements qu'ils viennent de prendre. Ils se répandent tous dans les villages voisins pour les piller.

Blésus accourt suivi des Officiers, & de ce qu'il y avoit de mieux parmi le soldat, qui lui obéissoit encore. Il ordonne d'arrêter un petit nombre de ceux qu'on trouveroit les plus acharnés au pillage, & de les mettre en prison.

Ces misérables se voyant saisis, se défendoient. Il se jettoient aux pieds de leurs camarades. Ils les appelloient par leurs noms. Ils imploroient le secours de la centurie, ( *a* ) de la cohorte, de la légion dans laquelle ils servoient. Ils annonçoient aux autres

---

( *a* ) Le mot de centurie répondoit à celui de compagnie parmi nous : le nom de cohorte à celui de régiment d'un bataillon. La légion n'a point d'équivalent dans notre langue.

le même malheur. En même-tems ils accabloient Blésus d'injures. Ils attestoient le ciel & la terre. Ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit exciter la haine contre leur persécuteur, la compassion pour eux, la fureur & la crainte dans le cœur de tous ceux qui se rassemblaient à leurs cris.

Ils furent bientôt écoutés. Le reste de leurs complices s'émeut. On charge les gardes. On délivre les coupables. On les emmène sous les yeux même de Blésus. Alors le tumulte augmente. La sédition se trouve avoir plusieurs chefs. Un simple soldat, nommé Vibulenus, se fit élever sur les épaules de quelques factieux, devant le Tribunal même où Blésus interdit cherchoit des moyens pour soutenir son autorité compromise. Il parut ainsi tout d'un coup au milieu des troupes étonnées, & attentives à ce qu'il alloit faire.

» Compagnons, leur dit-il, vous  
» venez de rendre la lumière & la vie  
» à des camarades innocens : mais qui  
» les rendra à mon frere ? Ou le re-  
» trouverai-je ce frere que je ché-

» rissois ? L'armée de Germanie vous  
» l'envoyoit pour traiter de nos com-  
» muns intérêts. Mais la nuit dernière  
» Blésus l'a fait massacrer par ses Gla-  
» diateurs , qu'il arme & qu'il entre-  
» tient pour la perte des soldats.

» Répondez Blésus , où avez-vous  
» fait jeter son corps ? Les plus cruels  
» ennemis même ne refusent point la  
» sépulture aux infortunés qu'ils font  
» périr. Où est-il ? Laissez-moi du  
» moins le baigner de mes larmes ;  
» dussiez-vous interrompre mes re-  
» grets , en me faisant égorger aussi  
» sur son corps défiguré. Peut-être les  
» légions auront-elles soin de rendre  
» les derniers devoirs à deux innocens  
» qui se seront sacrifiés pour elles ».

En parlant ainsi , il versoit des  
pleurs. Il se fraploit le visage & la  
poitrine. Ecartant ensuite ceux qui le  
soutenoient , il se précipita aux ge-  
noux des révoltés. Ce mouvement les  
attendrit & les transporta au point ,  
qu'une partie courut arrêter les gla-  
diateurs de Blésus : ( a ) une autre en

---

( a ) Il est assez difficile d'imaginer à quoi

fit autant au reste de sa maison : plusieurs se répandirent dans la campagne pour chercher le mort , & si on ne les eut bientôt convaincus que le corps ne se trouvoit pas , que les esclaves appliqués à la question nioient le meurtre , & que de plus Vibulenus n'avoit jamais eu de frere , ils n'étoient pas loin d'attenter à la vie du Général lui-même.

---

## C H A P I T R E X.

*Efforts infructueux de Drusus fils de Tibere , pour appaiser la révolte. Hasard singulier à qui on en doit la fin , s'il faut en croire Tacite.*

A Ces tristes nouvelles Tibere se hâta de faire partir son fils Drusus avec plusieurs Sénateurs distingués. Il ne le chargea d'aucune instruction

---

pouvoient servir dans un camp , ces tristes victimes du luxe & de la barbarie romaine.

précise , le laissant le maître de se prêter aux circonstances : mais avec une escorte considérable , il lui donna pour conseil Elius Sejanus , ce Ministre devenu depuis si fameux sous le nom de Séjan , & dont la chute & l'élévation signalent également l'inconstance des Princes , & l'ambition des favoris.

Son crédit ne faisoit encore que commencer. Il étoit associé à son pere dans la charge de Préfet du Prétoire , qui signifioit plus dès-lors chez les Romains , que celle de Capitaine des Gardes-du-Corps parmi nous. Elle se trouva même réunir par la suite toutes les fonctions que nous attribuons au Connétable & au Chancelier.

Quand on scut au camp que Drusus approchoit , les légions en sortirent , & s'avancèrent au-devant de lui , comme pour lui faire honneur. Les soldats n'avoient pourtant ni leurs drapeaux , ni l'air d'ardeur & d'empressement qu'ils prennent toujours dans de pareilles occasions ; & quoiqu'ils affectassent de la tristesse , on démêloit sur les visages encore plus d'insolence.

Dès que le Prince fut entré, ils placent des gardes aux portes. Ils disposent dans l'intérieur des corps de troupes, avec défense de quitter leur poste. Les autres entourent le Tribunal où Drusus s'étoit rendu : car dans les camps romains, on pratiquoit toujours, vers le milieu, une élévation où on dépofoit les aigles ; le général s'y plaçoit, soit pour haranguer les soldats, soit pour leur donner leur paie ; enfin dans toutes les occasions qui exigeoient de l'appareil, le Prince s'y tenoit debout, en faisant signe avec la main qu'on l'écoutât.

Pour eux, quand ils jettoient les yeux sur leur grand nombre, ils éclatoient en murmures pleins d'audace. Quand ils les reportoient sur le fils de l'Empereur, leur confiance diminueoit. C'étoit un bruit confus, des cris furieux, & tout d'un coup un calme profond. Tour-à-tour ils éprouvoient la terreur & l'inspiroient.

Enfin le tumulte cessa, & Drusus lut la lettre de son pere. Elle portoit qu'il n'avoit garde d'oublier des légions à la tête desquelles il s'étoit tiré  
de

de tant de dangers ; que dès que sa douleur lui laisseroit l'esprit en repos , il feroit part au Sénat de leurs demandes ; qu'en attendant il leur en-voioit son fils , pour leur accorder sur le champ ce qui n'exigeoit point de délais , mais que la connoissance du reste devoit être réservée à cette compagnie , & pour d'autres tems.

Les soldats s'étoient choisi une es-  
pece d'orateur , qui exposa leurs inten-  
tions telles qu'on les a vues ci-dessus  
dans le discours de Percennius. Dru-  
sus étonné répondit que de pareilles  
demandes passoient son pouvoir. En  
effet il ne s'agissoit pas de moins que  
d'une réforme complete dans tout  
l'état militaire. Il ajouta qu'il ne pou-  
voit rien décider sans en informer son  
pere & le Sénat.

Il parloit encore , quand il fut inter-  
rompu par un grand cri. » Qu'étoit-  
» il venu faire , disoit-on , s'il n'avoit  
» le pouvoir ni d'augmenter leur paie ,  
» ni de diminuer leurs travaux , ni de  
» leur faire aucun bien ? Ce n'étoit  
» que pour cela qu'on avoit les mains  
» liées. Quand il s'agissoit de maltrai-

» ter les soldats , ou de les faire égor-  
» ger , tout le monde en avoit le droit.  
» C'étoit ainsi que Tibere employoit  
» autrefois le nom d'Auguste , pour  
» éluder les prieres des légions. Drusus  
» se servoit déjà des mêmes artifices.  
» Ne leur enverroit-on donc jamais que  
» de jeunes gens sans autorité ?

» Il étoit bien singulier que l'Em-  
» pereur ne réservât au Sénat que la  
» connoissance de ce qui pouvoit tour-  
» ner à l'avantage des troupes. Il fal-  
» loit donc aussi le consulter ce Sénat ,  
» pour ordonner des supplices ou des  
» batailles. Mais on n'avoit besoin de  
» conseils que pour les récompenser :  
» on s'en passoit bien pour les punir ».

Alors ils se retirent plus irrités que jamais. Ils insultent le Prince & son cortége. Ils menacent les soldats arrivés avec lui , s'ils ne l'abandonnent pour se joindre à eux. Pour comble de malheur le jour avançoit. On approchoit d'une nuit terrible , & qui sembloit annoncer les plus criminels excès , lorsque le hasard fit tout changer.

Le ciel étoit presque serein. La



Lune parut tout d'un coup perdre de sa lumière. Les soldats qui n'en devinoient pas la cause , appliquèrent ce présage aux circonstances présentes. Comparant les fatigues de leur état avec l'obscurcissement que souffroit cet astre, ils en conclurent que leur entreprise pourroit réussir , s'il venoit à reprendre son éclat.

Ils se mirent donc à faire beaucoup de bruit , suivant les règles de démençe transmises de siècle en siècle , & observées encore dans plus d'une partie du monde. Ils se livroient à la tristesse ou à la joie , suivant que la planete sembloit plus claire ou plus voilée.

Mais des nuages l'ayant tout-à-fait couverte , ils la crurent pour toujours ensevelie dans les ténébres. Comme des esprits une fois frappés se laissent facilement aller à la superstition , ils se plaignoient en gémissant , du sort qui leur annonçoit des travaux éternels , & des Dieux qui s'opposoient à leur audace ( a ).

---

( a ) Luna , clariore pene cœlo visa lan-  
D ij

Drusus, persuadé qu'il falloit profiter avec prudence d'un hasard si heureux, commanda à ce qu'il avoit d'Officiers autour de lui, de parcourir les tentes, de s'insinuer auprès des sentinelles, & dans les corps-de-garde, d'y réveiller l'espérance & la crainte.

„ Jusqu'à quand, disoient aux soldats ces Officiers fideles, assiégeons-nous le fils de notre Empereur ?  
 „ Quel sera le fruit de tant d'attentats ? Est-ce à Percennius, à Vibulenus que nous voulons nous soumettre ? Percennius ou Vibulenus sont-ils capables de nous assurer un

---

guescere. Id miles rationis ignarus, omen præsentium accepit, ac suis laboribus defectiorem sideris adsimilans, prospereque cessura quæ pergerent si fulgor & claritudo diei recderentur : igitur æris sono, tubarum cornuumque concentu strepere, prout splendidior, obscuriorve latari aut mœrere, & postquam ortæ nubes offecere visui, creditumque conditam tenebris, ut sunt mobiles ad superstitiones percussæ semel mentes, sibi æternum laborem portendi, sua facinora averfari deos lamentantur.

» meilleur fort ? Vont-ils se mettre à  
» la tête de l'Empire Romain , à la  
» place des Nérons & des Drusus ? Que  
» ne sommes-nous les premiers à répa-  
» rer la faute , comme nous avons été  
» les derniers à la commettre ? On  
» obtient lentement ce qu'on demande  
» pour toute une multitude à la fois :  
» mais les récompenses que chacun  
» mérite en particulier , on en jouit  
» bientôt ( *a* ) ».

Ces discours faisoient impression.  
Ils jettoient de la défiance dans les  
esprits. Il n'y avoit plus de concert  
entre les jeunes soldats & les vétérans ,  
entre une légion & une autre. Insensi-  
blement l'amour du devoir commence  
à renaître. Ils cessent de faire la garde  
aux portes. Ils reportent à leurs places  
les aigles qu'ils en avoient tirées au  
commencement de la sédition.

Au point du jour , Drusus instruit  
de ce qui se passoit , assemble l'armée.

---

( *a* ) *Tarda sunt quæ in commune expos-  
tulantur : privatam gratiam statim merere ,  
statim recipias.*

Il s'exprima avec noblesse , sur le passé qu'il blamoit , sur le présent qu'il approuvoit. Il dit que l'insolence & les menaces ne pouvoient rien sur lui. Mais que s'il les voyoit rentrer dans le devoir , s'il les entendoit supplier avec modération , il écriroit à son pere pour le prier d'écouter leurs demandes sans ressentiment. En effet il dépêcha sur le champ à Rome un courier , pour informer l'Empereur de l'état des choses.

Ensuite il délibéra avec son Conseil sur le parti qu'il falloit prendre. Les esprits timides pensoient qu'il devoit attendre les ordres de la Cour , & cependant ramener les soldats par la douceur. D'autres soutenoient qu'il falloit employer des remedes violens , parce que la multitude , disoient-ils , ne connoît pas de milieu : elle est redoutable quand elle ne craint pas : dès qu'elle est une fois intimidée , on peut la mépriser sans risque.

Ils insinuoient donc à Drusus qu'il falloit profiter du moment où la superstition duroit encore , & redoubler la terreur en faisant périr les auteurs

du soulèvement. Le caractère du Prince le portoit à la rigueur. Ainsi Percennius & Vibulenus furent mandés , & égorgés dans sa tente.

Alors on rechercha ceux qui avoient eu le plus de part au trouble. Une partie qui erroit dispersée hors du camp , fut égorgée par les Centurions même. Ils se vengeoient sur ces malheureux des affronts qu'ils en avoient reçus. Quelques-uns furent livrés par leurs propres camarades , qui vouloient prouver la sincérité de leur retour.

A tant de sujets d'alarmes pour les soldats , se joignoit encore la rigueur prématurée de la saison. Les pluies étoient continuelles , & les vents si violens , qu'ils ne pouvoient ni s'assembler ni sortir de leurs tentes , ni même se défendre contre les torrens & les tourbillons qui les renversoient. Ils redoutoient toujours la colère du ciel , & croyoient que c'étoit pour les punir , qu'il faisoit palir les astres & fondre les orages.

Ils ne trouvoient point d'autre remède à leurs maux , que d'abandon-

ner un camp malheureux , fouillé par leurs fureurs , & de se rendre chacun dans leurs quartiers. La huitième légion partit la première : la quinzième ensuite : la neuvième vouloit s'obstiner à attendre la réponse de Tibere : mais se trouvant affoiblie par la retraite des deux autres , elle obéit avant qu'on l'y forçât. Alors Drusus voyant tout pacifié , revint en Italie , sans même attendre le retour de son courier.

Le récit que je viens de faire est entièrement copié d'après Tacite. Tous les traducteurs , sans exception , ont cru que cet effroi subit des soldats avoit été causé par une éclipse. Il est bon pourtant de remarquer qu'il n'est point du tout question d'éclipse dans le latin. On peut s'en convaincre , & par ma traduction qui est fidelle , & par le texte mis au bas , qui n'est point altéré.

Ces mots *prout splendidior , obscuriorve* , *plus claire ou plus voilée* , supposent des alternatives d'ombre & de lumière plusieurs fois réitérées , dont une éclipse n'est pas susceptible.

L'ombre n'y fait qu'augmenter jusqu'à l'immersion totale, & diminuer depuis le commencement de l'émerfion. Il est donc clair que ces expressions *splendidior*, *obscuriorve*, ne peuvent désigner que des nuages qui en passant cachoient la lune, ou la laissoient reparoître en s'éloignant. Celles qui suivent en sont la preuve convaincante. *Postquam orta nubes offecere visui*, dit l'Ecrivain latin, *quand de nouveaux nuages l'eurent tout à-fait couverte*. On ne peut pas le méprendre au sens.

J'avoue que je ne conçois pas trop comment des foldats Romains pouvoient s'effrayer de voir des nuages leur cacher la lune. Mais j'avoue aussi qu'en copiant tout cet épisode dont Tacite a orné sa narration, je n'en crois pas un mot. Qu'il ait voulu parler ou non d'une éclipse, il est visible qu'il s'est prêté à la foiblesse commune chez tous les anciens. Ils veulent toujours trouver dans les singularités occasionnées au ciel par les révolutions des astres, ou des saisons, quelque rapport avec les événemens

82 *Histoire des révolutions*  
produits sur la terre, par les passions  
des hommes.

Examinez l'antiquité. Vous n'y verrez pas un seul fait un peu considérable, qui n'ait été précédé par quelque signe dans le ciel. Si Periclès s'embarque pour aller combattre les Spartiates, une éclipse épouvante son pilote. Si Alexandre est prêt à livrer bataille aux Perses, une éclipse vient inquiéter les deux armées. Si César est assassiné, une éclipse annonce sa mort au genre humain.

On n'a pourtant point vu d'éclipse à Hochstet, ni à Ramillies, ni à Fontenoy, ni à Molvits, ni à Prague, ni à Berghen. On n'en a point vu à la mort du Maréchal de Saxe, ni à celle de Neuton, qui en auroit mérité seul une de soleil plus visible & mieux prédite que celle du premier Avril 1764. Il faut en conclure que l'imagination de nos Ecrivains n'a plus les mêmes droits sur la marche des astres, & que les Almanachs en devenant plus communs, lui ont ôté une grande ressource.



## CHAPITRE XI.

*Autre révolte qui éclate parmi les troupes employées à la garde du Rhin, sous les ordres de Germanicus. Caractère de ce Prince. Sa générosité, sa fidélité envers Tibère. Il parvient à appaiser les soldats en apparence.*

**L**A sédition de Hongrie n'étoit pas encore appaisée, quand on apprit à Rome qu'il s'en étoit élevé une autre sur les bords du Rhin, dans les armées qui les défendoient. Celle-ci causa bien plus d'effroi, parce que les troupes qui l'appuyoient étoient bien plus nombreuses, & qu'elles pouvoient trouver un chef tout autrement autorisé.

Elles étoient, comme je l'ai dit, aux ordres de Germanicus, & composoient huit légions divisées en deux corps. On les distinguoit sous les noms de haute & de basse armée.

La première ne se décidoit point. Elle étoit instruite des mouvemens arrivés en Hongrie. Elle attendoit, sans se déclarer, le succès d'une révolte éloignée. Mais la seconde plus voisine de Germanicus, se livra à une fureur, que soutint d'abord l'espérance de la voir avouée par ce Prince.

Ces esprits grossiers ne l'étoient pas assez, pour ne pas sentir combien sa situation devoit être délicate. Le bruit s'étoit répandu qu'Auguste avoit eu dessein de l'élever à l'Empire ; au moins est-il sur qu'il avoit travaillé à l'en approcher. Il lui en avoit confié les principales forces, en le mettant à la tête des armées du Rhin. Ayant de plus obligé Tibere à l'adopter, il étoit visible qu'il avoit voulu lui assurer la préférence sur Drusus, à qui cette adoption faisoit perdre le droit d'aînesse, & les espérances qui y étoient attachées.

Germanicus ne songeoit pas à abuser de ces marques d'estime. Mais personne n'ignoroit combien le cœur de Tibere en étoit ulcéré. La dissimu-

lation, dont il se faisoit une étude, n'alloit point jusqu'à pouvoir cacher sa jalousie & son dépit. Il blâmoit dans son neveu les vertus même qui le faisoient aimer, parce qu'elles paroissent être la critique de ses propres défauts. Germanicus, avec un caractère doux, un abord ouvert, se faisoit chérir autant que les airs insultans ou mystérieux de son oncle le faisoient redouter (a).

Des querelles de femmes contribuoient d'ailleurs encore à les désunir. Livie hautaine, implacable dans ses ressentimens, exigeoit une soumission sans bornes de toute sa famille, dont elle seule avoit commencé & affermi la grandeur. Germanicus soutenoit peut-être trop contre elle sa femme Agrippine qu'il idolâtroit.

Cette Princesse, seul reste du sang d'Auguste, ne se voyoit qu'à regret au-dessous d'une femme qu'on soup-

---

(a) *Juveni civile ingenium, mira comitas, diversa à Tiberii sermone, vultu, arrogantibus & obscuris.*

çonnoit d'en avoir été l'ennemie , & d'en avoir causé la ruine. Elle ne mettoit pas dans ses plaintes assez de politique. Mais sa sagesse & son amour pour son mari , auroient dû rendre supportable ce que son courage avoit de trop altier.

Connoissant entre ces deux Princes tant de sujets de se craindre & de se haïr , il n'est pas étonnant que l'armée se promît l'appui du neveu , en travaillant à détrôner l'oncle. Comme cependant la grandeur d'ame du premier étoit connue , on n'osa pas d'abord lui en faire la proposition. La révolte s'annonça , ainsi qu'en Hongrie , par de simples murmures , contre un service aussi dur qu'infructueux. Mais le soldat qui sentoît mieux ses forces , se porta plus promptement à en abuser.

Ce n'étoit pas un simple aventurier , qui , comme dans l'autre armée , haranguât des légions isolées , peu nombreuses , & trop foibles pour tenir seules contre les efforts qu'elles avoient à redouter. Ici la sédition avoit pour elle plusieurs organes. Plusieurs voix

représentent aux troupes que la République ne devoit son aggrandissement qu'à leurs victoires. De tous côtés on leur faisoit sentir qu'elles tenoient dans leurs mains le sort de l'Empire, & qu'il falloit profiter du besoin que l'on avoit de leurs secours, pour s'en faire payer le prix.

A ces discours séditieux les soldats s'animent. Ils chassent ou tuent leurs Officiers, sur qui tomboit toujours le premier ressentiment des troupes mutinées. Ils ne reconnoissent plus aucune espèce de subordination. Seulement ils avoient soin de se partager entr'eux les gardes, & tout ce que demandoit la sûreté commune.

Ce qui faisoit le plus redouter aux gens éclairés un acharnement profond & implacable, c'est qu'ils n'agissoient pas séparément, ou à la sollicitation d'un petit nombre de factieux. Ils étoient ensemble : ils s'apaisoient ensemble. On découvroit dans leurs mouvemens tant d'accord & de fermeté, qu'on auroit pu leur croire des Chefs.

Germanicus étoit alors dans les Gaules

occupé à une espèce de cadastre , pour la répartition des impôts. Ce Prince , le héros de Rome , & connu par ses talens guerriers , ne dédaignoit pas de s'appliquer aux affaires de finance. C'est la conduite de tous les véritablement grands-hommes , du moins tant qu'ils en ont été les maîtres. C'est celle du sage Julien , avant même qu'il fut sur le trône. C'est celle du modele des bons Rois , de Henri IV dès qu'il y fut parvenu. Ces héros bienfaisans ne croyoient pas devoir se borner à détruire les ennemis déclarés d'un Etat. Ils s'attachent à porter la justice & la lumière dans un art qui peut lui en procurer de bien plus redoutables , quoique plus obscurs.

Telle étoit l'occupation de Germanicus quand il apprit la mort d'Auguste , & bientôt après l'effet qu'elle avoit produit sur une de ses armées. Il étoit trop pénétrant pour ne pas sentir tout d'un coup le fruit qu'il en pouvoit tirer. La révolte d'un corps si puissant lui ouvroit un chemin sûr au trône.

L'autre corps , malgré sa prétendue

indécision , n'auroit pas été difficile à séduire. Tibere n'avoit point de forces capables de résister. Il est clair que son neveu n'avoit qu'une démarche à faire pour le déplacer , & il ne manquoit probablement pas d'amis qui l'encourageoient à la hasarder.

Mais sa grande ame ne s'ouvrit point à ces insinuations perfides. Quoique son oncle , en l'adoptant , n'eut fait que se prêter à des ordres supérieurs , il ne s'en regardoit pas moins comme lié envers lui. Il attachoit de l'infamie à l'idée de dépouiller un homme qu'il s'étoit obligé de regarder comme son pere. Sans écouter les raisons qui auroient pû justifier son ambition , il n'écouta que celles qui la condamnoient au silence. Au premier bruit du soulèvement , il partit à la hâte , résolu de calmer , au péril même de sa vie , un trouble dont un cœur moins noble auroit profité sans balancer.

Les soldats le reçurent d'abord avec plus d'espérance que de crainte. Ils se présentèrent en foule pour lui adresser leurs représentations. Pour lui , les voyant tous confondus , il leur

ordonna de se ranger chacun sous leurs drapeaux, & les fit apporter, afin de pouvoir par là distinguer les compagnies. On lui obéit, quoiqu'avec lenteur.

Alors il commença à leur parler du respect dû à Auguste. Il passa ensuite aux victoires de Tibere, vantant surtout les belles actions qu'avoit faites ce Prince dans le pays, avec les mêmes légions qui se portoit à l'outrager. Il fit valoir le consentement de Rome, de l'Italie, des Gaules, qui toutes avoient reconnu sans difficulté le nouvel Empereur.

Jusques-là on l'écouta en silence : ou du moins sans beaucoup de bruit. Mais quand il en vint à la sédition, qu'il leur demanda où étoit l'obéissance due aux Généraux, l'ancien respect pour la discipline, ce qu'ils avoient fait de leurs Tribuns, de leurs Centurions, ils se mirent à découvrir leurs estomacs, en reprochant les blessures dont on les récompensoit si mal, & les coups dont on les accabloit injustement.

Ils se plaignoient de la rigueur des



Officiers, de la modicité de la solde, de la dureté des travaux. Ils ne déguisoient pas qu'ils étoient las de faire des retranchemens & des fossés, d'aller en parti chercher des fourrages, des pierres, du bois; enfin tout ce qui se pratique dans un camp, soit pour en assurer la défense, soit pour en bannir l'oisiveté.

Le cri le plus furieux venoit des vétérans, qui ayant fait leur temps trois fois & davantage, supplioient qu'on ne les laissât pas mourir dans les mêmes travaux, & qu'on leur assurât, après de si longs services, une retraite qui les sauvât de l'indigence.

Il y en eut même qui demanderent l'argent légué par Auguste (a), en faisant des vœux pour Germanicus, & lui laissant entrevoir qu'il pouvoit

---

(a) Auguste avoit laissé par son testament, une somme d'environ trente-deux de nos livres, *trois cens sesterces* à chaque soldat légionnaire. Cet exemple fut suivi par ses successeurs, qui augmentèrent de beaucoup le legs.

compter sur eux , s'il vouloit prétendre à l'Empire. A ces mots le Prince , comme s'il se fut senti souillé d'un crime , se précipita en-bas de son Tribunal. Il parut n'entendre qu'avec horreur des offres qu'il étoit si éloigné d'accepter.

La vivacité de ce mouvement , où l'on ne soupçonnoit pas d'artifice de la part d'un homme tel que Germanicus , fit tout d'un coup sentir aux féditieux combien ils s'étoient trompés , en comptant sur lui. Autant ils avoient estimé son courage , tant qu'ils avoient espéré se le donner pour complice , autant ils commencerent à le craindre & peut-être à le haïr , quand ils virent qu'ils ne pouvoient manquer de l'avoir pour ennemi. Ils essayèrent au moins de l'intimider. Ils lui présentèrent leurs armes , menaçant de le percer , s'il ne remontoit à sa place.

Pour lui , protestant qu'il mourroit plutôt que de manquer à son devoir , il tira son épée : il alloit se la plonger dans le sein , si ses amis ne lui eussent par force arrêté le bras. Les soldats

*de l'Empire Romain. Liv. I. 93*  
les plus éloignés , furieux de sa confiance , & même , ce qu'on aura peine à croire, quelques-uns s'avancant tout-près , lui crioient qu'il frappât.

Un d'entr'eux lui présenta même une épée nue , en lui disant *que la pointe en étoit meilleure*. Malgré leur animosité , les autres sentirent combien ce trait étoit cruel & honteux. Ils parurent se rallentir un moment , & les Officiers du Prince eurent le tems de l'entraîner dans sa tente.

Là on examina ce qu'il falloit faire. Le bruit couroit déjà que les mutins alloient envoyer des députés à la haute armée , pour lui proposer de se joindre à eux. On disoit qu'ils s'appretoient à piller une ville du voisinage , & que de-là ils porteroient le ravage dans les Gaules.

On avoit encore à craindre que l'ennemi instruit du désordre arrivé parmi les troupes Romaines , ne s'emparât des bords du fleuve dès qu'il les verroit abandonnés. Faire charger les légions dans leur retraite , par les troupes auxiliaires , c'étoit allumer la guerre civile. Il y avoit du péril à tenir

ferme , de la honte à céder. Soit qu'on refusât , soit qu'on accordât tout , c'étoit mettre la République en danger.

Après avoir bien pesé tous les avis , le conseil du Prince s'arrêta à supposer des lettres de Tibere , qui accordoit au soldat une partie de ce qu'il exigeoit. On lui promit une paye plus forte ; une dispense générale de tous les travaux , qui n'étoient pas d'une nécessité indispensable , & le double du legs fait par Auguste.

Ils sentirent qu'ils ne devoient ces promesses qu'à la crainte. Pour ne pas risquer de se voir un jour frustrés de tout , ils en demanderent sur le champ l'exécution. Germanicus & ses amis pour faire la somme nécessaire , se dépouillèrent de tout ce qu'ils avoient d'argent , & leurs Officiers ramenerent dans les quartiers , dit Tacite , ces légions déshonorées , qui n'avoient pas honte de faire porter à leur tête un argent volé sur leur propre Général.



## CHAPITRE XII.

*Les soldats mal calmés se revoltent  
une seconde fois. Ce qui les ramene.  
Discours que leur tient Germanicus,  
suivant Tacite.*

ON croyoit tout appaisé : Germanicus dans cette idée avoit même été contenir un autre corps de troupes de qui on craignoit aussi quelque mouvement. Il fut bientôt rappelé à cette même armée, dont il venoit d'acheter si cher la soumission. Malheureusement il y fut joint par des Députés du Sénat, dont Tacite n'explique pas les instructions, & qui parurent en vouloir faire un mystère aux soldats.

Ces cœurs inquiets & troublés par les reproches secrets de leur conscience, s'ouvrirent bientôt à la crainte. Ils crurent que ces Envoyés venoient pour casser tout ce qu'ils avoient exigé dans le tems de la sédition. Ce bruit répandu & favorisé

sous main par des factieux, qui se croyoient intéressés à ranimer le désordre, échauffe les esprits. Ils reprennent leur première animosité. Ils insultent les Envoyés. Le chef de la députation, qui étoit un Sénateur distingué, courut même risque de la vie. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que Germanicus parvint à l'arracher des mains de ces furieux.

Dans ce désordre tout le monde le blâmoit de ne pas se retirer vers la haute armée, où il pouvoit espérer de trouver de la soumission, & des forces contre les rebelles. On lui disoit que c'étoit trop long-tems écouter des conseils pleins de mollesse, qu'il falloit une bonne fois en imposer aux mutins, par une résolution vigoureuse; que s'il s'obstinoit encore à les désarmer à force de complaisance, il devoit au moins éloigner d'eux son fils encore enfant, & sa femme enceinte, qui pouvoient n'en être pas respectés.

Agrippine ne vouloit pas se retirer. Elle s'opposoit à ces insinuations timides. Elle promettoit de braver le danger

danger avec une fermeté digne du sang d'Auguste. Cependant, après avoir long-tems hésité, après avoir en pleurant embrassé son fils, Germanicus engagea la Princesse à partir avec toutes les femmes de sa suite.

Elle s'y résolut avec répugnance, & le désordre de son départ sembloit augmenté, par la précipitation avec laquelle il falloit s'y préparer. C'étoit un spectacle touchant que cette déplorable troupe. La femme du Général étoit forcée de fuir avec son fils entre ses bras. Celles de ses amis la suivoient en poussant des cris, & leurs maris obligés de rester dans le camp, les conduisoient des yeux avec une inquiétude aussi triste que douloureuse (a).

---

(a) Tout ce morceau est écrit par Tacite, avec beaucoup d'éloquence & de chaleur. J'ai tâché de l'imiter autant que je l'ai pû. Je dois cependant faire observer que cet abandon, cette désolation si naïvement dépeinte, est toute entière de l'imagination de l'Ecrivain. Il a dit lui même plus haut, que les troupes alliées continuoient dans la

Ces pleurs , ces gémissemens attirerent pourtant l'attention des soldats. Ils sortent de leurs tentes pour en sçavoir la cause. Ils voyent des femmes dont la qualité leur est connue , prendre le chemin de *Treves*. Ils songent qu'elles vont se retirer chez des étrangers , sans gardes , sans escorte , privées même de leur suite particuliere , loin d'avoir celle qui convenoit à leur rang.

La vue d'Agrippine sur-tout réveille dans leurs cœurs la honte & la com-

---

soumission aux ordres de Germanicus. Ce Prince étoit donc en état de donner facilement une escorte à sa femme , & sans doute il le fit. Mais il faut avouer que cette circonstance de plus dans le récit de Tacite , l'auroit gâté. Agrippine partant en sûreté sous l'escorte d'un bon corps de cavalerie , seroit un personnage froid qui n'intéresseroit personne. Quand on voit au contraire la même Princesse réduite à fuir seule , sans domestiques , au milieu d'un pays ennemi , elle excite la crainte & la pitié. Elle devient un vrai personnage de tragédie , & c'est précisément ce que Tacite en vouloit faire.



passion. Ils se rappellent le souvenir d'Agrippa , d'Auguste , de Drusus , pere , aïeul , beau-pere de cette infortunée. Sa fécondité , sa vertu les attendrissent. Ils sont émus en voyant cet enfant né dans le camp , élevé sous les tentes , à qui ils avoient eux-mêmes donné le nom de Caligula , parce que pour lui concilier l'amour des troupes , on lui en faisoit porter l'habit.

Ils se sentent sur-tout pleins de jalousie contre les habitans de Treves. Ils rougissent qu'on soit obligé de confier à des barbares un dépôt pour qui l'on craint leurs emportemens. Alors ils s'opposent à la marche des chariots. Ils prient qu'on retourne , ou qu'au moins on s'arrête. Une partie entoure Agrippine avec respect. Les autres courent vers Germanicus : mais ce Prince encore outré de douleur & de colere , leur parla en ces termes.

„ Mon épouse & mon fils ne me  
„ sont pas plus chers que mon pere &  
„ l'Etat. Mais l'un a pour lui sa grandeur : l'autre des armées qui le dé-  
„ fendront. Quant à ma femme &  
„ mon fils , je les offrirois moi-même

» sans regret à la mort , s'il s'agissoit  
» de votre gloire. Mais je les éloigne  
» aujourd'hui d'une armée furieuse ,  
» afin que toutes les horreurs qu'elle  
» prépare ne tombent que sur moi. Je  
» ne veux pas qu'on ait encore à vous  
» reprocher d'avoir égorgé le petit-  
» fils d'Auguste , & la fille de Tibère.

» Quel excès en effet , quel crime  
» vous reste-t-il encore à commettre ?  
» Quel nom vous donner , dans l'état  
» où je vous vois ? Vous appellerai-je  
» soldats , vous qui avez assiégé votre  
» Général dans vos retranchemens.  
» Vous appellerai-je citoyens , vous  
» qui foulez aux pieds l'autorité du  
» Sénat , qui violez des Loix sacrées  
» même pour les ennemis , l'autorité  
» du commandement , & le droit des  
» gens ?

» Le grand César a pu d'un seul  
» mot reprimer une armée révoltée.  
» Auguste en se montrant , épouvanta  
» d'un coup d'œil les légions qui lui  
» avoient gagné la bataille d'Actium ,  
» & moi qui suis de leur sang au  
» moins , si je n'égale pas leur gloire ,  
» comment me suis-je vu traité par

» la première & la quinzième légion ?  
» L'une doit ses drapeaux à Tibère :  
» l'autre en a reçu mille récompenses , & a été guidée par lui dans les  
» combats. Quelle reconnaissance lui  
» en marquez-vous ?

» Voilà donc les nouvelles qu'il  
» faut que j'envoie à mon père ! Tandis  
» qu'il n'en reçoit que d'agréables  
» des autres provinces , moi je lui  
» manderai d'ici que les plus grands  
» avantages n'ont pu rassasier l'avidité  
» de ses soldats ; qu'ils égorgent leurs  
» Centurions sous mes yeux , qu'ils  
» chassent les Tribuns , qu'ils arrêtent  
» leurs Commandans , que le camp  
» & le fleuve sont teints de sang Romain , versé par des mains Romaines , & que moi-même je traîne  
» des jours peu assurés , parmi des  
» troupes qui me haïssent.

» Pourquoi , trop imprudens amis ,  
» m'arracher le fer que j'allois dès les  
» premiers jours me plonger dans le  
» sein ? Celui qui m'offroit son épée  
» me donnoit une marque bien plus  
» sûre d'affection. J'aurois perdu la  
» vie , mais avant que d'être témoin

» du déshonneur de mon armée. Vous  
» auriez élu un Général qui , en lais-  
» sant ma mort impunie , auroit du  
» moins vengé le massacre de Varus  
» & de ses légions. Les Dieux n'au-  
» roient pas souffert que des Gaulois ,  
» malgré leur bonne volonté , eussent  
» seuls l'honneur de soutenir la gloire  
» du nom Romain , & de réprimer  
» les peuples de la Germanie.

» O vous que j'implore , divin Au-  
» guste , vous que les Dieux ont  
» adopté , vous mon pere Drusus ,  
» dont j'ose ici rappeler la mémoire ,  
» faites que ces soldats , déjà sensibles  
» à la honte & à l'honneur , effacent  
» les taches dont ils se sont souillés.  
» Faites qu'ils rendent funeste aux en-  
» nemis l'emportement qui les armoit  
» contre leur patrie.

» Et vous dont je vois changer les  
» visages & les dispositions , si vous  
» voulez prouver votre repentir , si  
» vous songez à me rendre mon fils  
» & mon épouse , craignez l'approche  
» des mutins ; séparez-les d'entre  
» vous ; ce sera le gage de votre retour  
» & de votre fidélité ».

J'ai traduit en entier ce discours ; mais c'est plutôt pour faire connoître le gout & le stile de Tacite en ce genre , que pour fatisfaire au devoir d'Historien. Les anciens se donnoient à cet égard une liberté dont nous avons très-bien fait de nous priver. Ils écrivoient alors l'histoire , précisément comme nous faisons aujourd'hui des tragédies.

L'Ecrivain se mettoit à la place de ses héros. Il leur prêtoit les sentimens qu'ils avoient pu avoir. Il les faisoit parler comme ils auroient dû le faire : & l'usage où l'on étoit de cultiver l'éloquence , de traiter en public & de vive voix toutes les grandes affaires , rendoit cette supercherie moins révoltante.

Un autre gouvernement a amené d'autres mœurs. Celles-ci ont imposé à nos Historiens des règles inconnues à ceux de l'antiquité. On ne permet plus aux premiers d'imaginer dans leurs cabinets des discours de rhéteurs , & de les décorer du nom des grands hommes dont ils parlent. Je ne crois pas que ni eux ni les Lecteurs aient

perdu à la suppression de ce privilège.

Au reste il est vraisemblable que Germanicus dit à ses soldats quelque chose d'équivalent au discours que Tacite lui fait prononcer. Ils ne lui répondirent qu'en avouant la justice de ses reproches, en le priant de punir les coupables, de pardonner à ceux qui ne l'étoient devenus que par foiblesse, de les conduire à l'ennemi, de rappeler Agrippine, & de ne pas confier à des Gaulois le jeune élève des légions, son fils *Caligula*. Le Prince consentit à leurs demandes, & les laissa maîtres de punir les chefs de la révolte.

On put voir bien clairement alors à quel point la multitude est inconstante. Ces soldats s'empresrent eux-mêmes à dénoncer ceux dont ils ont été si long-tems les complices. Ils les chargent de chaînes. Ils les traînent devant un Officier, qui s'y prit ainsi pour les juger.

Les légions entouroient le Tribunal, l'épée nue à la main. Un Tribun y faisoit monter l'accusé. Si le

*de l'Empire Romain. Liv. I. 105*  
cri général le déclaroit coupable , il  
étoit sur le champ précipité & massa-  
cré. Les soldats se prêtoient avec  
plaisir à des meurtres qui sembloient  
les justifier ( *a* ) : & Germanicus ne  
les empêchoit pas , parce que faisant  
tout sans ordre , la cruauté & l'odieux  
de cette exécution ne pouvoit tom-  
ber que sur eux ( *b* ).

Ainsi tout s'appaîsa. Il ne leur resta  
de tant de fureurs , que le désir de  
l'expier aux dépens des ennemis , &  
de laver dans le sang des Germains  
celui de leurs camarades dont ils ve-  
noient de se couvrir.

---

( *a* ) Et gaudebat cœdibus miles , tanquam  
semet absolveret.

( *b* ) Cette réflexion est de Tacite.



---

## CHAPITRE XIII.

*Sagesse de Germanicus. Il fait enter-  
rer les corps des Romains tués à la  
défaite de Varus. Mécontentemens  
& soupçons de Tibere contre Ger-  
manicus. Il le tire de l'Allemagne.  
Mort de ce dernier.*

**G**ermanicus crut devoir profiter de cette ardeur utile. Une suite de victoires glorieuses en fut le fruit. Ce Prince devenu le vengeur & le soutien de l'Empire, justifioit & les vœux des soldats qui avoient voulu l'avoir pour maître, & les regrets des citoyens, qui en admirant sa vertu, blamoient sa modération.

Tant d'éclat n'étoit pas propre à tranquiliser Tibere. La crainte lui faisoit dissimuler sa jalousie : mais au fonds du cœur, il trembloit de se voir un fils si chéri, & si digne de l'être. Il vouloit se défier de cet excès



de vertu, quoiqu'il en eût des preuves bien convaincantes. Il osoit à peine se croire assuré de l'Empire, quand il songeoit que Germanicus avoit été le maître de l'en priver.

Une démarche innocente de ce jeune Prince vint encore fortifier ses inquiétudes. Il avoit poussé ses conquêtes bien au-delà du Rhin. La femme, le fils, & le beau-pere du terrible Arminius, étoient tombés entre ses mains. La mort de Varus étoit vengée. Mais on voyoit encore les tristes restes de sa défaite, dans les campagnes qui en avoient été témoins.

Germanicus songea à faire disparaître les monumens d'une honte qu'il avoit effacée. Il fit tourner son armée du côté de ce champ de bataille, qui avoit coûté tant de larmes & de sang à l'Empire. Il n'y avoit point de soldat qui en marchant ne s'attendrît sur le désastre dont ils alloient voir les preuves. Il n'y en avoit aucun à qui ce moment ne rappellât ses amis, ses parens, les accidens que la guerre

108 *Histoire des révolutions*  
entraîne, & le malheureux sort de  
l'humanité en général (a).

On arriva enfin dans ces lieux funestes, qui n'offroient qu'un spectacle & un souvenir affreux. On distinguoit la vaste enceinte du premier camp de Varus, & la place qu'y avoient occupé les trois légions. Ensuite un retranchement moins considérable, à demi-détruit, avec un fossé peu profond, indiquoit l'endroit où s'étoient réfugiés les débris de l'armée déjà vaincue (b).

Au milieu de la campagne paroissoient des monceaux d'os blanchis, ou des restes de cadavres épars, sui-

---

(a) *Permoto ad miserationem omni qui aderat exercitu, ob propinquos, amicos, denique ob casus bellorum, & sortem hominum.*

(b) *Incidunt mestos locos, visuque ac memoria deformes. Prima Vari castra, lato ambitu, & dimensis principiis trium legionum manus ostentabant: dein semirutum, vallo, humili fossa, accisæ jam reliquæ confedissee intelligebantur.*

vant que les soldats avoient été massacrés , en se défendant en corps ou dans la fuite. On appercevoit des armes rompues , des membres de chevaux , & des têtes clouées aux arbres voisins. Dans les bois d'alentour on voyoit les autels où avoient été égor-gés les Tribuns & les premiers Centurions ( *a* ).

Les soldats qui avoient eu le bonheur d'échapper au massacre , ou de briser leurs fers , enseignoient à leurs camarades les endroits où s'étoient passés les événemens les plus mémorables de la journée. Ici , disoient-ils , notre légion perdit son aigle : ici Varus reçut une première blessure : là il se donna malheureusement la mort de sa propre main.

Ils montroient l'endroit où Armi-

---

( *b* ) Medio campi albentia ossa , ut fugerant , ut restiterant disjecta , vel agglomerata. Adjacebant fragmina telorum , equorumque artus. Simul truncis arborum ante fixa ora. Lucis propinquis barbaræ aræ apud quas Tribunos , & primorum ordinum Centuriones mactaverant.

nus avoit harangué ses troupes après la victoire. Ils racontotent par combien de supplices différens les barbares avoient fait sentir leur cruauté aux prisonniers , avec quel orgueil leur chef avoit insulté aux aigles captives.

Ce spectacle & ces discours augmentoient la fureur des soldats. C'étoit alors la fixième année depuis la défaite. Ne pouvant distinguer parmi ces ossemens confus ceux de leurs amis , ils les couvroient tous également de terre avec une indignation douloureuse. On leur dressa en gazon un vaste tombeau , & Germanicus , qui partageoit l'affliction des vivans , voulut , pour faire honneur aux morts , y mettre lui-même le premier la main.

Cette cérémonie déplut à Tibere , soit qu'il craignât que la vue de ces corps égorgés , abandonnés sans sépulture , ne rendit les troupes moins courageuses , & ne leur fit paroître l'ennemi plus redoutable ; soit qu'il soupçonnât le Prince de ne leur avoir donné cette marque éclatante de son

affection , que par des vues politiques & dangereuses ; soit enfin , comme dit Tacite , qu'il ne put se résoudre à approuver aucune action de Germanicus. Depuis ce moment il n'eut point de repos qu'il ne l'eut fait revenir auprès de lui , quoique le séjour de ce Prince sur le Rhin , eut encore été marqué par de nouvelles victoires.

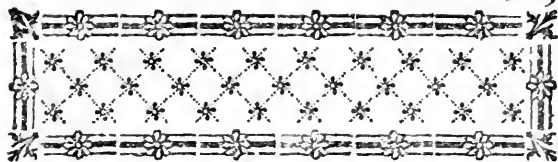
On connoît le reste de sa vie. On sçait avec quels applaudissemens il fut reçu dans Rome , quels coups porterent au cœur ingrat & soupçonneux de Tibere , ces marques d'attachement données à un homme qu'il croyoit toujours son rival , comment il s'appliqua à l'éloigner du théâtre de sa gloire , & même de l'Italie , à lui procurer tous les dégouts imaginables en Orient , où il l'envoya pour essuyer des affronts , comment enfin ce Prince adoré de tout l'Empire , fut arraché à la fleur de son âge à l'amour des peuples.

Il mourut dans la persuasion funeste que son oncle l'avoit fait empoisonner , & l'horreur du sort qui paroïssoit menacer après lui sa femme &

ses trois fils , ne fut pas ce qu'il y eut de moins déplorable dans ses derniers momens.

Si l'estime de la postérité , & les louanges d'un Historien tel que Tacite , étoient une compensation suffisante pour la vertu persécutée , on pourroit croire Germanicus bien dédommagé des malheurs de sa vie. Il a laissé une mémoire chère à tous les honnêtes gens. On ne peut songer à ses vertus sans admiration , ni à ses infortunes sans attendrissement. En lisant son histoire , la première idée des Lecteurs sensés , sera toujours de souhaiter des Rois qui lui ressemblent.





# HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

*Changement des mœurs de Tibere ;  
suivant les Historiens. Commence-  
ment de Séjan. Son ambition. Sa  
faveur. Sa politique. Ses crimes &  
ses artifices contre la maison de Ger-  
manicus.*



A mort de Germanicus fut, dit-on, l'époque d'un changement affreux dans les mœurs & dans la conduite de Tibere.

Jusques-là , retenu par la crainte d'un concurrent , il avoit affecté des vertus , & voilé ses vices.

Quand il se vit délivré d'un rival incommode , il ne tarda pas à se livrer à tous ses penchans. Séjan , Ministre artificieux , & , comme il arrive souvent , corrupteur intéressé d'un maître , dont les foibleesses assuroient sa grandeur , aida à le familiariser avec l'infamie & la cruauté.

Il le fortifia contre les remords. Dans le dessein de régner en sa place , il le plongea dans la paresse & dans les débauches. Il imposa à Rome un joug sanguinaire , jusqu'à ce qu'il périt lui-même au milieu de ses projets ambitieux.

Voilà du moins ce que répètent depuis long-tems tous les Historiens , sur la foi des deux premiers qui ont osé l'avancer. Il ne s'agit pas encore ici de discuter tous les faits qu'ils rapportent. Je dois raconter d'abord l'élévation & la chute de ce favori célèbre , dont le nom seul devoit faire trembler ceux qui ont le malheur de posséder l'amitié des Grands. Le danger où il



*de l'Empire Romain.* LIV. II. 113  
mit Tibere , m'oblige à lui donner  
place dans cet ouvrage , quoique ses  
vues & ses intrigues n'ayent pas eu le  
succès qu'il en attendoit.

Tibere aimoit la table , le jeu , la  
conversacion , & tous les plaisirs qui  
sont moins dangereux par eux-mêmes  
pour les Princes , que par le tems né-  
cessaire pour les goûter. Il étoit na-  
turellement d'une humeur sombre. Il  
se plaisoit dans une vie retirée. La  
pompe de son rang lui devenoit à  
charge , & dès qu'il se vit sans con-  
current en possession des fatigues at-  
tachées à l'Empire , son premier soin  
fut de chercher quelqu'un sur qui il  
put s'en débarrasser.

La mauvaise destinée des Romains  
voulut qu'il trouvât près de lui un  
homme fait pour parvenir dans une  
Cour à la plus haute fortune. C'étoit  
cet Elius Séjanus , dont j'ai parlé à  
l'occasion de la révolte apaisée par  
Drusus. Il avoit une physionomie heu-  
reuse , un caractère souple , un esprit  
adroit , avec le cœur le plus faux. Per-  
sonne ne sçavoit ramper avec plus de  
noblesse , ni étaler avec des manieres

plus polies un faste insultant. Il n'y a point de façon d'attirer de l'argent & de le dépenser qu'il ne mit en usage.

D'ailleurs il étoit infatigable en tout genre. Il apportoit au travail une pénétration singulière, avec une assiduité opiniâtre. Une santé robuste lui permettoit de se livrer à tous ces excès qu'on honore du nom de plaisirs dans les Cours polies. Mais il conservoit jusques dans la chaleur de la débauche, le sens froid de l'ambition.

Il calculoit en homme habile l'utilité de l'amour plutôt que ses douceurs. Scachant combien les femmes sont en état de fournir des ressources puissantes au vice, quand elles lui consacrent des attraits destinés par la nature à orner la vertu, il n'oublioit rien pour séduire celles dont il avoit besoin, & il y réussissoit. Enfin il avoit toutes les qualités qui rendent ce qu'on appelle un grand Seigneur dangereux, méprisable & puissant.

Dès qu'il parut à la Cour, il s'attacha à couvrir une ambition furieuse d'un désintéressement affecté. Son pere étoit un simple Chevalier Romain,

parvenu par son mérite , ou par les intrigues qui en tiennent lieu , à la place de Préfet du Prétoire. Séjan , comme je l'ai dit , en avoit obtenu la survivance de bonne heure. Il en exerça sur le champ les fonctions. Son humeur insinuante & flatteuse lui acquit en peu de tems l'affection de l'Empereur ; & dès qu'il eut gagné sa confiance , il forma son plan pour se mettre un jour en état de le déplacer , s'il faut du moins en croire les Historiens.

La premiere démarche qu'il crut nécessaire , fut de travailler à avoir sous sa main un corps de troupes puissant , qui ne dépendit que de lui , & qui put au premier ordre lui donner tout l'Empire , en l'assurant de la capitale. Il rassembla donc sous les murs de cette ville , les différens corps dont étoit composée la garde de l'Empereur.

Pour entendre le but & l'effet de cette manœuvre , il faut sçavoir qu'Auguste avoit réservé pour cet objet environ dix mille hommes , qui y étoient particulièrement consacrés. On les ap-

pelloit Prétoriens , ce qui revient au mot de *maison du Roi* parmi nous. Leurs fonctions étoient de monter la garde au Palais , & probablement dans les principaux quartiers de la ville. Ils jouissoient d'un rang & d'une paye distinguée.

Le Préfet du Prétoire avoit le commandement général de cette petite armée. Mais Auguste , dont la politique fut toujours de ménager Rome , du moment qu'il s'en vit le maître paisible , n'y retenoit auprès de lui qu'une partie de ces troupes. Le reste étoit dispersé dans d'autres villes d'Italie , & se rendoit successivement à Rome par divisions , pour y faire le service. C'est le même système qu'on paroît suivre parmi nous depuis quelque tems , pour la partie de la maison du Roi , qu'on appelle les Gardes-du-Corps.

Séjan proposa à Tibere de changer l'ordre établi. Il l'engagea à réunir toutes les cohortes Prétoriennes dans un camp qui fut fixé à une très-petite distance de Rome. Pour appuyer son dessein , il employa ce motif qui sert

quelquefois à couvrir tant d'abus : il fit valoir le bien du service.

Il représenta que la discipline s'observeroit plus rigoureusement sous les yeux du Prince , que ces troupes ainsi rassemblées deviendroient une ressource sûre pour maintenir la tranquillité de la ville , sans qu'on en put craindre pour elles le voisinage , & qu'il résulteroit de son plan plusieurs utilités , sans aucun inconvénient.

Il fut donc adopté. Le camp fut tracé , & les Prétoriens s'y établirent , d'abord sous des barraques. Mais on les changea bientôt en casernes fortifiées , où le soldat retenu avec plus d'exactitude , se trouvoit aussi plus à portée de recevoir les ordres de ses chefs , & plus en état de seconder leurs projets. De ce changement peu intéressant en apparence , vinrent les longs malheurs de Rome , le sort funeste de plusieurs Empereurs , la honte de l'Empire , & enfin sa destruction dans des temps plus malheureux , & sous des chefs plus adroits ou plus fortunés que Séjan.

Ce premier pas étoit beaucoup pour

lui : mais il restoit encore bien des obstacles à détruire , avant qu'on put en recueillir les fruits. Tibere se trouvoit précisément dans la même situation qu'Auguste. Sa famille étoit nombreuse & florissante. Son fils Drusus avoit plusieurs enfans. Germanicus en avoit laissé trois qui donnoient de grandes espérances. Le peuple , toujours idolâtre d'un nom qu'il avoit tant chéri , voyoit avec plaisir s'élever de jeunes Princes qui promettoient de le faire revivre un jour. Avant que d'arriver au trône , il falloit écarter toute cette jeunesse qui en occupoit les degrés. Séjan commença par Drusus.

Ce Prince avoit des talens & du courage. Il se voyoit avec douleur obscurci par le crédit du favori. Il lui marquoit en toute occasion une haine peu équivoque. Une fois même , à ce qu'on dit , dans un instant où Séjan le pouffoit à bout , il lui donna un soufflet.

Les mœurs des Romains n'attachoient pas à cette espèce d'affront la même honte que les nôtres. Cependant

*de l'Empire Romain. Liv. II. 121*  
pendant on conçoit que la fierté de Séjan dût en être indignée. Ayant sa vengeance & son ambition à satisfaire, il en devint plus ardent à presser l'exécution de ses desseins.

Malheureusement le Prince avoit une femme jeune, belle & coquette. Le Ministre s'attacha d'abord à la séduire, & comme elle n'étoit pas d'un caractère à se défendre long-tems, il y parvint avec facilité. Quand une femme intrigante & voluptueuse en est venue là, elle n'a plus rien à refuser à un homme qui peut satisfaire tous ses goûts. Aussi Séjan ne craignit point de faire part à sa nouvelle maîtresse de ses projets. Elle ne se contenta pas de les adopter. Elle voulut en devenir complice.

C'étoit souiller son nom & sa naissance. C'étoit hasarder des droits incontestables, contre des espérances aussi éloignées que criminelles. Son mari étant héritier présomptif de l'Empire, lui en assuroit légitimement la possession. Séjan ne pouvoit encore lui faire partager que ses crimes, & il étoit fort douteux qu'il pût jamais

faire davantage pour elle. Mais il y a des cœurs qui ne goutent les plaisirs que quand ils sont déshonorans. Pour eux l'infamie même devient un besoin. Tel étoit celui de la Princesse, & en peu de tems Drusus mourut empoisonné.

Cet événement funeste remplaçoit au premier rang les enfans de Germanicus. Ils entroient déjà dans l'âge, où l'ambition & le ressentiment commencent à partager avec l'amour du plaisir le cœur des hommes. Leur mere Agrippine, toujours impétueuse, toujours implacable, s'étoit étudiée à faire passer dans leur ame la haine & les transports qu'elle nourrissoit dans la sienne.

Elle avoit paru inconsolable de la mort de son mari, jusqu'à ce qu'elle crut ses enfans en état de la venger. Alors elle éclata en reproches & en menaces contre le Ministre, dont elle prétendait les desseins ambitieux. Celui-ci de son côté ne lui épargnoit aucun des dégouts que les dépositaires du pouvoir font si aisément essuyer dans les Cours, aux personnes qui



*de l'Empire Romain. Liv. II. 125*  
n'ont pour elles qu'un grand nom.

Cette fiere Princesse s'en irritoit encore. Dans l'excès de son emportement elle ne ménageoit pas même Tibere, qui ne l'avoit jamais aimée. Elle voulut, à ce qu'on assure, se remarier; soit que l'ardeur de son tempéramment lui rendît réellement ce secours nécessaire, soit plutôt qu'elle songeât à donner un défenseur à ses enfans, & à s'assurer d'un chef pour le parti qui les portoit à l'Empire.

Tibere ne voulut point se prêter à des vues qui lui paroïssent plus dangereuses pour lui-même, qu'utiles pour la Princesse. Séjan eut soin de ne lui rien laisser ignorer des plaintes & des regrets d'Agrippine. Elle y mettoit une indiscretion & une amertume qui le dispensoit de les aigrir en les rapportant. Elle ne voyoit pas que cette conduite peu mesurée fournissoit des armes à son ennemi. Quand il voulut la rendre suspecte, & ses enfans redoutables, il trouva l'oreille du Prince ouverte pour tout entendre, & son cœur disposé à tout croire.

---

## CHAPITRE II.

*Séjan veut épouser la belle-fille de Tibere. Refus qu'il essuie , sans que son crédit en souffre. Adulation des Romains envers ce favori. Ses intrigues , leur succès. Trait horrible de son pouvoir , & de la bassesse des Sénateurs.*

AU milieu des agitations intestines qui divisoient ainsi la Cour , la faveur de Séjan prenoit des accroissemens rapides. Il sembloit que l'amitié de Tibere pour lui , s'échauffât à proportion de ce qu'il se refroidissoit pour ses neveux. Ce Prince venoit alors de quitter Rome , dans le dessein de n'y plus rentrer. Son éloignement pour les affaires s'étoit augmenté avec sa confiance pour le Ministre , qui lui en épargnoit les dégouts.

Il avoit pris le parti de se retirer avec une troupe choisie & peu nombreuse , dans une petite isle voisine de

l'Italie, qu'il a depuis rendue célèbre sous le nom de *Caprée*. Il y avoit rassemblée tout ce qui peut flatter les sens. Il y menoit, loin du tumulte de la capitale, une vie libre & voluptueuse. Il avoit désiré que Séjan l'accompagnât, moins peut-être pour lui faire partager ses plaisirs, que pour avoir un homme sûr, qui veillât à empêcher que rien ne pût les troubler.

Celui-ci crut le moment favorable pour hasarder une proposition qu'il avoit toujours différée, malgré l'intérêt pressant qu'il avoit à la faire accepter. La veuve de Drusus ne vouloit pas avoir commis un crime inutile. Elle rappelloit à son complice ses promesses & ses engagements. Elle exigeoit qu'il remplaçât le mari qu'elle lui avoit sacrifié. Il falloit le consentement de Tibere pour une alliance si inégale. Son amitié pour Séjan sembloit effacer la disproportion. Celui-ci avoua donc ouvertement à l'Empereur les désirs de la Princesse & les siens.

Tibere aimoit Séjan, mais comme les Princes absolus sont capables d'ai-

mer. Il vouloit bien accepter ses services , parce qu'ils lui étoient utiles , & les payer par l'abandon de son pouvoir. Mais il ne songeoit pas à lui permettre un mariage qui l'auroit ou élevé au-dessus de la récompense , ou mis en état d'en abuser. D'ailleurs il étoit révolté contre l'audace d'un homme sans nom , qui se présentoit pour devenir le successeur de son fils.

Il ne répondit donc que par un refus décidé. Cependant il ne montra ni aigreur ni fierté. Seulement il laissa entrevoir à son Ministre que sa dépendance faisoit tout son mérite , & que pour affermir son crédit , il falloit qu'il s'y bornât. Du reste il s'attacha pour le consoler , à le combler de nouvelles graces. Il souffroit que toutes les distinctions , tous les honneurs , se partageassent presque également entre Séjan & lui. Il lui renvoyoit tout l'exercice de la souveraineté. A peine sembloit-il s'en réserver les marques & le titre.

C'est ce qui parut sur-tout dans un voyage qu'ils firent ensemble sur les

côtes de la Campanie. Rome presque toute entière s'y rendit pour leur faire sa cour. La longue absence du Prince qu'on n'avoit pas vu depuis plusieurs années , sembloit en faire un devoir. Tibere prit plaisir à étaler dans cette contrée délicieuse , un spectacle bien supérieur à ces Cours plénieres , qui flattoient si agréablement l'orgueil de nos anciens Rois.

Ce fut vraiment là que Séjan pût jouir de sa faveur. A Rome elle avoit bien la même réalité. Cependant elle n'y brilloit pas avec le même éclat. L'appareil de la puissance se perd , pour ainsi dire , dans une grande ville. Parmi tant d'hommes occupés de leurs affaires , on ne démêle pas ceux qui ne le sont que de porter leurs hommages au Maître de qui leur sort dépend.

Mais dans le coin d'une province on distinguoit sans peine les deux objets de l'adoration publique. L'esclavage , s'il est permis de le dire , y paroissoit dans toute sa pompe. Tous les ordres de l'Etat confondus , humiliés aux pieds du Prince & de son

favori , servoient bien plus à redoubler l'insolence du second , qu'à constater la grandeur du premier.

Enfin on se lassa même de les avilir. On les renvoya. Cette multitude de flatteurs revint à Rome , les uns inquiets , les autres yvres de joie , suivant que leurs bassesses avoient été ou accueillies ou dédaignées.

Tant de gloire n'effaçoit point dans le cœur de Séjan l'humiliation du refus qui l'avoit précédée. Il étoit outré ; mais en habile courtisan il dévorait sa douleur. Il redoubloit d'activité , pour regagner d'un côté ce qu'il avoit perdu de l'autre. N'ayant pû devenir le beau-frere d'Agrippine & l'oncle de ses fils , il reprit le projet de les détruire. Il s'appliqua à réveiller les soupçons & la sévérité de Tibere , afin de profiter contre cette Princesse de ses éclats indiscrets qui en étoient la suite.

Il ne crut pas devoir employer le poison contre sa famille , quoiqu'il le put sans peine. Il aima mieux la perdre par la main même de l'Empereur. Peut-être se flattoit-il de le ren-

dre par-là plus odieux. En effet le peuple ne voyoit qu'avec effroi le danger de cette famille qu'il adoroit. Quoique personne ne put se dissimuler la part qu'y avoit le Ministre, l'indignation générale tomboit moins sur l'auteur de ces manœuvres criminelles, que sur celui qui pouvant les arrêter, paroissoit y prendre part en les souffrant, & même les encourager par son consentement.

On gémissoit, on murmuroit, mais secrètement. Au milieu de tant de partisans & d'admirateurs, la veuve de Germanicus vivoit dans une solitude effrayante. Elle paroissoit abandonnée de ceux même qui souhaitoient avec plus d'ardeur la prospérité de sa maison. Un seul ami lui restoit, nommé Titius Sabinus. C'étoit un Chevalier Romain intrépide, désintéressé, qui ayant été particulièrement estimé de Germanicus, ne pouvoit se résoudre à trahir Agrippine.

Il continuoit de la voir. Il l'accompagnait par-tout. Il adoucissoit sa douleur en la partageant. Peut-être 'ui étoit-il attaché par un lien plus tendre

encore que celui de l'amitié. Elle étoit belle , & la beauté malheureuse n'en a que plus de pouvoir sur les ames nobles , d'autant mieux que l'amour s'y glisse sous le nom de la compassion. Peut-être , en considérant l'âge avancé de Tibere & les droits de ses neveux , Sabinus se flattoit-il de recueillir bientôt les fruits de sa constance. Peut-être aussi n'agissoit-il que par générosité , & ne cherchoit-il dans une conduite si haute , que la gloire d'en donner l'exemple.

Séjan avoit essayé plusieurs fois de se l'attacher , ou au moins de le détacher d'Agrippine. Il avoit aussi cherché des prétextes pour le perdre. Mais Sabinus irréprochable , autant qu'incorruptible , bravoit également la haine & les offres du Ministre.

Celui-ci frémissait : il pressoit avec ardeur ses confidens intimes de le délivrer d'un obstacle qui le gênoit. Après bien des délais l'entreprise en fut formée par quatre scélérats décorés du titre de Sénateurs. Ils étoient déjà tous parvenus aux premières charges , mais ils ne voyoient dans



leurs anciennes dignités que de nouvelles raisons pour s'avilir. Ils ambitionnoient le Consulat, où on n'arrivoit que par la faveur de Séjan, & le crime, dit Tacite, étoit le seul moyen de fixer son choix.

Il s'agissoit d'amener Sabinus au point de fournir lui-même quelque prétexte à l'accusation qui se préparoit contre lui. Un des quatre complices, nommé Latiaris, se chargea de le voir, & d'en tirer de quoi le rendre coupable. En effet il s'insinua dans sa familiarité. Pour exciter sa confiance, il affecta de lui en marquer une entière. Chaque fois qu'ils se voyoient, il ne parloit qu'avec vénération de Germanicus. Il s'attendrissoit sur le sort de sa veuve & de ses enfans.

C'étoit prendre le cœur de Sabinus par l'endroit sensible. L'infortune, comme le remarque Tacite, donne aux courages une sorte de foiblesse. Les malheureux croient toujours avoir besoin de support, & leur plus grande consolation, est de trouver avec qui déplorer leurs peines. Sabinus s'ouvrit donc sans difficulté. Latiaris vit bien

tôt le fond de son cœur. En l'échauffant par degrés, en se permettant à lui-même des choses hardies, afin d'enhardir celui qu'il vouloit tromper, il parvint à lui arracher des plaintes dont il étoit facile de faire des crimes.

Ce n'étoit pas tout : il falloit des témoins, & comme le plan étoit dressé de longue main, il s'en trouva. Les complices de Latiaris se cachèrent un jour dans un grenier, au dessus du cabinet où Sabinus devoit être reçu. Une pareille ruse étoit aussi honteuse, que la fourberie détestable. Mais il ne s'agissoit plus d'honneur pour des hommes qui avoient été capables de l'imaginer. Ces trois Sériateurs n'étoient occupés que du soin d'appliquer soigneusement l'oreille aux fentes du plancher, afin de ne rien perdre de ce qui se disoit au dessous d'eux.

Tibere & Séjan n'y étoient pas épargnés. Sabinus, dans l'effusion de sa douleur & de sa confiance, ne déguisoit rien de ce qu'il pensoit. Après un entretien animé, il sortit. L'accusation fut sur le champ dressée, & en-

*de l'Empire Romain. Liv. II. 133*  
voyée à l'Empereur, avec les détails  
qui l'avoient produite.

Jamais, suivant Tacite, aucun événement ne causa dans Rome autant d'horreur & d'effroi. Il n'y avoit personne qui ne tremblât dans sa maison. Les liens du sang & de l'amitié ne paroissent que de foibles assurances contre la perfidie. On n'osoit ni se voir, ni se parler. On ne se croyoit pas en sûreté, lors même que l'on étoit seul, puisque les toits, les murailles, & les plafonds pouvoient cacher des espions & des accusateurs.

Cette étrange information fut remise à Tibère, & appuyée, comme on peut croire, par Séjan. Il arriva bientôt au Sénat un ordre précis d'instruire le procès. Cette troupe d'esclaves, au lieu de punir les quatre traîtres qui la déshonoroient, se hâta de partager leur infamie. Sabinus fut arrêté, condamné & exécuté le même jour.

Si toute cette histoire est vraie, elle justifie en quelque sorte l'audace de Séjan & la tyrannie de Tibère. Les

Romains , avec tant de lâcheté , ne pouvoient leur inspirer que du mépris. Il étoit difficile de ménager des hommes capables de courir si bas-  
sement au devant de la servitude.

---

### CHAPITRE III.

*Mort d'Agrippine & de deux de ses  
fils. Le crédit de Séjan commence à  
diminuer sans qu'il s'en apperçoive.*

**L**A chute d'Agrippine suivit de près celle de ce fidèle ami. On l'exila dans une de ces isles désertes , qui tenoient lieu chez les Romains de nos prisons d'Etat. Son fils aîné , dans le même tems , fut renfermé dans une isle voisine. Le second nommé Drusus , eut pour prison un appartement du Palais , & tous trois périrent en peu d'années , ou par le poison , ou par le désespoir & la misère , qui suffisoient pour leur ôter la vie. Agrippine & Drusus eurent cependant la consolation de survivre à leur en-

nemi. Mais il ne leur revint point d'autre avantage de sa mort, que celui de songer qu'il ne profiteroit pas de leur perte, après l'avoir causée.

Il étoit alors bien éloigné de redouter la sienne. Il paroissoit au comble de la faveur & de la puissance. Tibere inaccessible dans son isle, ne voyoit & n'entendoit plus que par lui. Sa place lui donnoit un pouvoir absolu sur les soldats de la garde, & lui livroit la personne du Prince. La crainte l'assuroit du Sénat. Il ne restoit plus de la famille Impériale que deux jeunes rejettons, dont il voyoit qu'il lui seroit facile de se défaire, dès qu'ils deviendroient redoutables.

Il se prêtoit avec arrogance à la rapidité de sa fortune. Il étaloit un faste & un luxe inconnu jusqu'alors. Il devenoit de jour en jour plus délicat sur les marques de respect qu'il se croyoit en droit d'exiger. Il ne songeoit pas qu'il ne brilloit que d'un éclat emprunté, & qu'il pouvoit se trouver entièrement obscurci, au premier nuage qui s'élèveroit entre lui & l'astre,

136 *Histoire des révolutions*  
dont il ne faisoit que réfléchir les  
rayons.

Tout sembloit concourir à redoubler sa confiance. On publioit déjà dans Rome qu'il alloit être associé à la souveraine puissance, soit qu'il eut fait lui-même semer ce bruit, pour sonder les dispositions de l'Empire & de l'Empereur, soit que ce degré d'élevation parut infaillible, parce que c'étoit le seul qui lui manquât.

Cependant les extrémités sont si voisines dans la vie, & sur-tout à la Cour, qu'il touchoit à sa chute, lorsqu'il sembloit approcher du terme de la grandeur. La faveur dans le cœur des Princes, s'use comme les autres sentimens. L'instant où un Ministre chéri commence à décheoir dans l'esprit de son Maître, n'est pas loin de celui où il devient à charge. C'est ce qui arrivoit insensiblement à Séjan.

Il n'étoit pas possible que sa fortune n'eut point fait de jaloux. Il n'étoit pas le seul chez qui Tibere put rencontrer l'espèce de talens qui le lui rendoient si précieux. Parmi les créatures qu'il avoit élevées, il s'en trou-

voit plus d'une qui prétendoit secrètement à sa place , & qui y avoit les mêmes droits. Un Officier des gardes Prétoriennes , sur-tout , nourrissoit à cet égard des prétentions qui paroissent fondées.

Il se nommoit Nevius , Sertorius , Macro. La ressemblance de caractère & de vices lui avoit d'abord valu la protection de Séjan. L'humeur impérieuse de ce Ministre l'avoit long-tems borné aux services subalternes & peu honnêtes qui flattent le plus les Grands. Ils les reconnoissent ordinairement par leur confiance en d'autres matières plus sérieuses , non pas pour eux , mais pour le public , qui souffre leurs choix faute de pouvoir les réformer. Macro parvenu par ce moyen à être connu du Prince , lui devint bientôt nécessaire.

Séjan trop fier de son crédit , n'avoit regardé la faveur naissante de sa créature , que comme une augmentation de la sienne. Ce courtisan adroit , mais aveuglé par la prospérité , osoit compter sur la reconnoissance de ses pareils , dans le tems qu'il ne songeoit

lui-même qu'à abuser des bontés de son Maître. Aussi fut-il trompé. La pénétration intéressée de Macro lui fit pressentir la disgrâce de Séjan, long-tems avant que ce Ministre pensât même à la croire possible. Dès-lors il travailla & à l'accélérer, & à se mettre en état d'en profiter.

Ce fut lui probablement qui fit parvenir à l'Empereur les éclaircissémens nécessaires pour lui désillier les yeux. Ce Prince ne songeoit point à les ouvrir. Enchaîné par l'habitude, par les bienfaits dont il avoit comblé Séjan, par la mollesse dont il s'étoit fait une nécessité, par la crainte même de se compromettre en essayant de renverser une fortune qu'il avoit trop bien affermie, il ne vouloit qu'achever en paix sa carrière. Il jouissoit tranquillement des délices de Caprée, & sembloit s'inquiéter peu de ce qui se passoit ailleurs.

Cependant quand on lui eut découvert avec évidence les vues de son Ministre, l'effroi succéda à la sécurité. Il frémit de se voir à la discrétion d'un homme qu'il croyoit en



état de l'accabler , dès. que son intérêt le lui ordonneroit. Son premier soin fut de l'éloigner. Mais pour ne pas l'allarmer , de peur de l'exciter à employer tout d'un coup ce qui lui restoit de ressources , & à précipiter l'exécution de ses projets , il se garda bien de laisser éclater sa disgrâce.

Il lui fit encore plus. de caresses qu'auparavant. Il l'envoya à Rome , pour y présider en sa place. Il le nomma Consul avec lui. Séjan partit plus convaincu que jamais de sa puissance , & les hommages publics ne pouvoient que l'entretenir dans son erreur. L'adulation étoit portée au point, que , suivant Dion , on lui offroit des sacrifices. Il faudroit le soupçonner d'extravagance bien plus que d'orgueil , si ce qu'ajoute le même Historien , étoit vrai , qu'il s'en offroit à lui-même.



---

## CHAPITRE IV.

*Mesures que prend Tibere pour se défaire de Séjan. Il le fait arrêter. Déchaînement du peuple contre ce favori. Sa mort & celle de ses enfans.*

**T**ibere resté à Caprée , délibéroit avec son nouveau confident , sur le parti qu'il y avoit à prendre. La perte du Ministre étoit décidée. Il en avoit reçu la preuve dans les excès de tendresse qui avoient accompagné son départ. Mais on craignoit d'employer la violence. On trembloit qu'il ne se décidât à repousser la force par la force. Tibere ne pouvoit se dissimuler combien on étoit peu content de son gouvernement. Il appréhendoit que le peuple ne se partageât entre Séjan & lui , & que les soldats , en se déclarant pour le premier , ne lui donnassent tout l'avantage.

Il parut bien dans la suite que la

frayeur grossissoit les objets à ses yeux. Il n'en étoit si susceptible, que parce qu'il ne méritoit pas de connoître quelle supériorité a dans ces occasions un prince légitime, sur un sujet révolté. Il étoit visible que Séjan avoit conduit son projet avec plus de scélératesse & d'audace que de politique. Il avoit aliéné par sa hauteur les grands de l'Etat. Ce qu'on prenoit pour son parti n'étoit composé que d'un petit nombre d'hommes qui subsistoient de ses libéralités, ou qui comptoient sur ses bienfaits. Le gros de la Nation n'adoroit en lui que l'apparence du pouvoir. Elle en détestoit l'abus; & la terreur qu'il inspiroit, étoit le seul appui de sa grandeur.

Tibere ne faisoit point ces réflexions, & Macro l'en détournoit. Il exagéroit le danger afin d'être plus certainement employé à le dissiper. Il croyoit ne pouvoir peindre trop criminel & trop redoutable un homme dont il vouloit s'assurer les dépouilles. Il engagea le Prince à user d'abord d'une dissimulation, qui d'ailleurs étoit assez de son caractère.

Il se passoit alors, à la Cour Romaine précisément la même scène qui s'est jouée presque de nos jours à celle de France, quand on voulut déplacer le célèbre Fouquet. Ni lui, ni Louis XIV, n'ont certainement mérité dans tout le reste la honte d'être comparés à Séjan ou à Tibère. Mais les procédés des deux Princes pour perdre leurs Ministres, furent exactement semblables. Ils ne mirent que de la finesse, dans des entreprises qu'ils auroient pû sans risque achever avec grandeur. A force de paroître se défier de leur pouvoir, ils laisserent douter si l'usage n'en avoit pas été dirigé par de petites vengeances particulières, plutôt que par les intérêts pressans & solides de l'Etat.

A peine Séjan étoit-il à Rome, qu'il y arriva des lettres de Caprée, capables non pas de le décourager entièrement, mais au moins de l'inquiéter. Elles étoient destinées à avertir en quelque sorte le public, que son crédit avoit pû souffrir quelque altération. Il y étoit seulement nommé avec une indifférence affectée, & dans sa

position, c'étoit une espèce de disgrâce.

Tibere soutint pendant quelque tems cette circonspection politique. Il lui marquoit assez de froideur pour l'obliger à s'observer : & assez de confiance pour lui faire croire que le changement de sa fortune ne venoit que de son absence. Il le crut si bien , qu'il sollicita la permission de retourner à Caprée. Elle lui fut refusée , mais avec douceur , & sous un prétexte honnête. Le Prince répondit qu'il étoit prêt lui-même de se rendre à Rome. Il ménagea ses termes de façon qu'il paroissoit ne vouloir éviter à son Ministre , que la fatigue d'un voyage.

Cependant tout se préparoit sous-main. On sondoit les Prétoriens. On s'assuroit des Officiers par des promesses , & des soldats par des libéralités. On cessoit d'avoir égard aux recommandations de Séjan. Le public remarquoit avec surprise que tandis qu'il conservoit tout l'éclat de la puissance , ses créatures étoient écartées de tous les emplois.

Tibere se faisoit instruire de tout. Il sçut que rien ne s'ébranloit à Rome , que Séjan plus inquiet que consterné , s'appliquoit à démêler les motifs de sa conduite , plutôt qu'à en prévenir l'effet. On l'assura que dans le cas d'une révolution entiere , ce Ministre trouveroit plus d'ennemis que de partisans , que sa chute causeroit bien moins d'indignation que de joie.

Macro qui ambitionnoit la place de Préfet du Prétoire , appuyoit alors sur la nécessité qu'il y avoit de la rendre vacante. Le troisiéme fils de Germanicus , le jeune Caligula , venoit d'être appelé à la Cour , & désigné héritier présomptif. Il n'osoit se livrer à des espérances élevées pendant la vie de Séjan. Il hâtoit le moment où il se verroit délivré d'un rival si redoutable. Tibere lui-même sentoit dans son cœur la haine succéder à la tendresse. Il souhaitoit d'être débarrassé par la mort d'un homme qu'il n'aimoit plus , de la honte de l'avoir aimé si long-tems. Elle fut donc résolue.

Macro partit pour Rome avec des ordres secrets adressés au Sénat , &  
des

Des lettres qui l'établissoient Préfet du Prétoire. Ni les unes ni les autres n'éprouverent la moindre résistance. Le nouveau Préfet fut reconnu dans le camp sans opposition , & Séjan se vit arrêté aussi paisiblement dans le Sénat même où il s'étoit rendu.

La certitude de son malheur découvrit alors les sentimens que sa prospérité avoit si long-tems fait cacher. On ne fut pas plutôt instruit de sa détention , que le peuple courut avec fureur renverser ses statues , dont , suivant l'usage des Romains , on avoit rempli les places publiques. Il fut témoin lui-même de ce spectacle. Ses yeux en furent frappés , lorsqu'on le conduisoit à la prison ; où dans le tems de sa splendeur il avoit fait périr tant d'innocens. Tout puissant , on s'étoit fait un mérite d'embrasser ses genoux. Prisonnier , on se fit un devoir de l'insulter. Par un retour assez ordinaire , ceux qui avoient été ses plus lâches adulateurs dans la bonne fortune , devinrent ses plus cruels ennemis dans la mauvaise.

On ne le laissa pas languir dans les

fers. On ne l'avoit ménagé d'abord que parce qu'on craignoit que les soldats ne fissent quelque mouvement en sa faveur. Quand on les vit tranquilles, Macro le fit étrangler, & exposer publiquement dans un lieu destiné à cet usage, comme est Montfaucon parmi nous. Deux fils & une fille qu'il laissoit, partagerent son malheur, malgré leur extrême jeunesse.

Il étoit défendu par les Loix d'exécuter une fille, avant l'âge de puberté. Il falloit qu'elle fut nubile pour que l'on put la condamner au supplice. Le bourreau eut ordre de violer celle de Séjan dans la prison, avant que de la faire mourir. Cette étrange formalité eut lieu plus d'une fois à Rome dans la suite des temps. C'est une de ces insultes que les régisseurs des Empires se permettent souvent de faire aux Loix, sous prétexte de les respecter.

Telle fut la fin déplorable d'un des plus puissans Ministres dont l'histoire fasse mention. Il avoit rempli pendant une assez longue suite d'années le poste de souverain subalterne, & dans



*de l'Empire Romain. Liv. II. 147*  
cet intervalle il vit à ses pieds tout ce  
qu'il y avoit alors de plus grand sur la  
terre. Il étoit parvenu à sa fortune par  
des moyens criminels. Il en jouit avec  
audace, & la perdit avec ignominie.

Quand on vient à compter depuis  
lui jusqu'au Maréchal d'Ancre, tous  
les malheureux qui après avoir occupé  
des places aussi brillantes, en sont  
tombés par une chute aussi funeste,  
quel est le particulier sage qui ne  
rende pas grâce à la providence de  
son obscurité? Quel est l'homme ca-  
pable de réfléchir, qui n'éprouve pas  
plus de compassion que d'envie pour  
ces esclaves de la grandeur, & qui ne  
dise, en jettant les yeux sur sa mé-  
diocrité, Je n'ai pas leurs honneurs,  
mais je ne crains point leur sort?



## C H A P I T R E V.

*Examen de ce que disent les anciens  
Ecrivains au sujet de la conduite de  
Tibere après la mort de Séjan. Si  
l'on peut croire que ce Prince ait  
commencé à soixante & huit ans à  
se livrer au libertinage excessif dont  
on l'accuse,*

**L**A catastrophe de Séjan fut pour tout l'Empire un sujet de réjouissance. Malheureusement Tibere , après l'avoir puni , n'en devint pas plus doux ni plus retenu. Accoutumé au sang , il ne cessa point d'en verser. Enervé par les plus infâmes désordres , il continua de s'y livrer , & la malheureuse Rome , pendant tout le reste de son regne , n'eut plus qu'à gémir sur des scènes déshonorantes , ou à pleurer sur des scènes cruelles.

Ces horreurs ne font plus de mon sujet. Je ne me suis pas engagé à parler de ces mouvemens particuliers ,

qui ne donnerent aucune secousse à l'Empire. Mais l'envie de trouver la vérité m'a mis la plume à la main. Elle me force à m'arrêter un instant sur ces événemens déplorables. Trop d'Ecrivains les ont répétés d'après Tacite & Suetone. On ne lit point sans frémir ce qu'ils nous apprennent de ce malheureux Tibere. On est porté à penser que sans Néron, il auroit occupé le premier rang parmi les scélérats couronnés, qui ont trop souvent déshonoré le trône & la nature humaine.

Encore s'il falloit examiner, d'après les histoires qui nous restent, qui des deux a mérité cette horrible prééminence, je crois que Tibere pourroit l'emporter. Car enfin Néron élevé dans une cour voluptueuse & sanginaire, devenu le maître de tout, dans un âge où il est aussi difficile de se connoître que de se conduire, entouré de flatteurs, dont l'intérêt est toujours d'avoir des Princes qui leur ressemblent, c'est-à-dire, foibles & méchans, Neron auroit eu besoin d'être le plus sage des hommes, pour n'en

pas devenir le plus corrompu. Malgré les leçons si vantées des Seneques & des Burrhus, il n'a jamais connu, peut-être, ni la vertu, ni l'obligation de la pratiquer.

Mais Tibere, monté sur le trône à un âge mûr, instruit par son expérience & par l'étude de la philosophie, n'ignoroit aucun de ses devoirs. Il n'avoit pas à redouter l'ivresse du rang suprême. Cruel par gout, & crapuleux par choix, il termina une jeunesse exempte de désordres, par une vieillesse infâme. Connoissant tout le prix de la vertu, il lui préféra volontairement le vice, par le seul plaisir de s'y livrer.

Telle est l'idée que donnent de lui Tacite, Suetone & tous leurs copistes. Mais il faut remarquer qu'en parlant de ses débauches, ils disent qu'il ne commença à s'y plonger, que depuis sa retraite à Caprée. Il avoit alors soixante & huit ans.

Il me semble pourtant qu'un Prince né avec un tempéramment fougueux, n'attend pas jusques là pour se deshonnorer par des excès. Il n'est guère pro-

bable que le libertinage naisse dans le cœur d'un homme, à l'instant où presque toutes les passions y meurent. On ne sçauroit croire que les glaces de la vieillesse y allument des transports effrenés, que le feu de la jeunesse la plus bouillante rendroit à peine vraisemblables.

Je ne cherche certainement pas à rétablir la réputation de Tibere. Je ne prétends pas, comme je l'ai déjà dit, démontrer que Tacite nous ait trompés, après s'être laissé tromper lui-même par des bruits qu'il auroit pu se dispenser d'adopter. Mais je pense que l'honneur du genre humain exige qu'on tâche de diminuer, dès qu'on le peut, l'horreur de ces récits qui l'avilissent. Le cœur de l'homme est bien assez fécond par lui-même en infamies trop réelles, sans qu'on lui prête encore des atrocités qui répugnent à la nature la plus corrompue.

Tant que Tibere vit dans Rome, tant que sa conduite & ses actions sont exposées à la vue de tout l'Empire, on ne s'avise pas de le soupçonner d'aucun désordre. On lui repro-

che de la cruauté, & nous verrons ce qu'il en faut penser. Mais on respecte ses mœurs, sans doute parce qu'il auroit été trop aisé de confondre la calomnie qui auroit osé les attaquer.

Après treize ans de jouissance d'un pouvoir absolu, à soixante & huit ans passés, après une vie, sinon vertueuse, au moins assez réglée pour un Prince, il se sent fatigué de l'adulation fervile des Romains. Tant de bassesse le révolte, quoiqu'il en soit l'objet. Las des affaires, trompé par un Ministre, qui pour en devenir le maître, avoit intérêt de lui en inspirer le dégoût, il se retire à la campagne. Il s'y livre à une vie douce & solitaire. Jaloux de son repos, & d'une gayeté que les embarras du trône ne laissent guère connoître aux Princes, il ne se montre plus qu'à des amis, par qui il ne craignoit pas d'en être distrait.

Aussi-tôt des bruits affreux se répandent. L'imagination invente les absurdités les plus atroces, & la haine les adopte. Les jardins délicieux de

Caprée deviennent à ses yeux un ferraïl infâme, d'où la pudeur est bannie. Des soupers agréables, sont des rendez-vous, où l'on se fait un jeu d'insulter à la nature, où l'on n'épargne ni l'âge ni le sexe, où un vieillard plus que sexagénaire, s'efforce de fouiller par des emportemens lascifs la jeunesse & la beauté, où enfin on est forcé de créer de nouveaux mots, pour exprimer des abominations nouvelles (a).

Ces ordures absurdes, consignées malheureusement dans un livre, *excellent d'ailleurs*, ont fait une impression ineffaçable sur la postérité. Elles déshonoreront jusques dans les siècles

---

(a) Saxa rursus & solitudines maris repetit, pudore scelerum & libidinum, quibus adeo indomitus exarserat, ut *more regio* pubem ingenuam stupris pollueret; nec formam tantum & decora corpora, sed in his modestam pueritiam, in aliis imaginem majorum incitamentum cupidinis habebat. Tuncque primum ignota ante vocabula reperta sunt, *fellariorum*, & *spintriarum*, ex sceditate \* joci multiplicative patientia. Tus-

\* Toutes les éditions portent *loci*, il est évident que c'est une faute.

les plus reculés , un Prince qui ne pouvoit ni s'en rendre coupable , ni s'en justifier.

Ce livre excellent d'ailleurs , c'est Tacite. Dans son plus grand acharnement il montre toujours une espèce de réflexion. Quand il calomnie , au moins c'est avec esprit. Je me suis bien gardé de traduire le passage que je viens de citer. Mais il faut convenir qu'il doit plaire à l'imagination de ceux qui le lisent dans l'original. On est choqué de l'obscenité des détails , & pourtant on rend justice à l'énergie avec laquelle ils sont peints. Ce n'est pas le sujet , c'est la maniere de le traiter , qui flatte le Lecteur.

Suetone au contraire , dans la même circonstance , laisse voir une fureur bien maladroite , ou une crédulité bien grossière. Voici , suivant lui , quelques traits des plaisirs de Tibere à Caprée.

*Undique conquesti puellarum & exoletorum greges , monstrosique concubitus repertores , quos spintrias appellabat , triplici serie connexi , invicem incestabant se coram ipso , ut aspectu*



*de l'Empire Romain. Liv. II. 155*  
*deficientes libidines excitaret..... Ma-*  
*jore adhuc & turpiore infamia con-*  
*flagravit..... Pueros primæ teneritudi-*  
*nis quos pisciculos vocabat, instituerat*  
*ut sibi natanti inter femina versaren-*  
*tur, ac luderent, lingua, morsuque*  
*sensim appetentes, atque etiam infan-*  
*tes necdum lacte depulsos, inguine,*  
*ceu papillæ admoveret.... Unde nota in*  
*atellanico exodio ludis assensæ maxi-*  
*mo excepta, percrebuit. Hircum vetu-*  
*lum Capris naturam ligurrare..... Fer-*  
*tur etiam in sacrificando quondam*  
*captus facie ministri acerram præferren-*  
*ti, nequisse abstinere, quin pene vix-*  
*dum re divinâ peractâ ibidem statim*  
*seductum constupraret, simulque fra-*  
*trem ejus tibicinem, &c. &c. &c.*  
*Suet. vita Tiberii.*

Je m'arrête à regret sur ces hor-  
reurs dégoûtantes, dignes tout au plus  
du P. des C. & qui n'auroient jamais  
dû fouiller l'histoire. Mais voulant  
prouver une bonne fois, combien ce  
Suetone tant cité, est un Ecrivain  
méprisable, je ne pouvois me dis-  
penser de rappeler ces passages. Qui-  
conque aura la patience de lire dans

le latin tout ce qu'a écrit ce ridicule Historien , ne pourra s'empêcher de gémir sur le sort des Princes , dont les siècles suivans flétrissent la mémoire avec tant de légèreté , & sur de pareils témoignages.

Je sçais bien encore une fois qu'il est impossible de démontrer aujourd'hui d'une façon convaincante pour tout le monde , qu'on ait ainsi pris le change sur le compte de Tibere. Il est difficile de prouver que Tacite & Suetone aient tort sur des faits qui ne sont connus que par eux. Mais cependant leur autorité ne doit point prévaloir sur celle de la raison.

Celle-ci nous crie que ce n'est pas à soixante & huit ans qu'on commence à rechercher des excès , dont les cœurs les plus corrompus rougissent à vingt. Ce n'est pas quand on sent en soi la nature défaillir , qu'on s'applique à en violer toutes les loix. La vieillesse amène l'avarice , la défiance , l'inflexibilité , & même l'amour du vin. Mais pour les infamies qu'on attribue à celle de Tibere , elle en écarte invinciblement l'idée , en ôtant la force de les commettre.

## CHAPITRE VI.

*De la cruauté attribuée à Tibere. Si elle étoit aussi atroce, aussi étonnante que l'ont prétendu Tacite & Suetone.*

**A**L'égard de la cruauté tant reprochée avec quelque raison à ce Prince déshonoré, il y auroit bien des choses à dire. Son humeur étoit implacable. Il fit périr avec les formalités de la justice, beaucoup de citoyens distingués. Sa sévérité naturelle, aigrie par les satyres, enhardie par les bassesses, donna lieu dans Rome aux scènes les plus tristes, aux plus terribles abus de la puissance arbitraire. On ne sçauroit en douter. Mais aussi dans quelles craintes, dans quels dangers ne devoit-il pas vivre ?

D'abord il est certain que les Romains, avant même que d'être opprimés par lui, le mirent en quelque sorte dans la nécessité de devenir oppresseur. Ils l'accablèrent dès le com-

menacement de son regne , de raille-  
ries mordantes & de libelles injurieux.  
De l'aveu de Tacite lui-même , ce  
Prince n'autorisa les accusations de  
leze-majesté , que quand il eut été  
poussé à bout par les satyres les plus  
cruelles. *Hunc quoque asperavere car-  
mina incertis auctoribus vulgata , in  
savitiam , superbiamque ejus , & dis-  
cordem cum matre animum.*

Il y auroit eu sans doute plus de  
grandeur à les pardonner qu'à s'en  
croire outragé. Mais où sont les cœurs  
capables de tant de modération , dans  
un rang élevé ? Que deviendrait la  
gloire des hommes puissans , si la pos-  
térité dégradoit tous ceux d'entr'eux  
qui ont eu la foiblesse de punir les  
plaisanteries dont ils étoient l'objet ?

D'ailleurs Tibere avoit à gouver-  
ner un peuple né pour être libre , &  
subjugué depuis peu. Son avènement  
au trône avoit été signalé par deux  
révoltes effrayantes. Les Romains ,  
quoiqu'avilis , n'avoient pas encore  
tout-à-fait oublié ce que signifioit leur  
nom. La ville étoit pleine de familles  
supérieures en tout genre à la famille

*de l'Empire Romain. Liv. II. 159*  
régnante, avant les funestes événemens qui avoient assuré l'illustration de celle-ci.

Les descendans des anciens vengeurs de Rome, les *Scipions*, les *Metellus* pouvoient soupirer quelquefois de se voir soumis aux ordres des Césars, dont le nom n'avoit pas seulement été connu de leurs ancêtres. Il étoit facile sous un nouveau regne de prendre des regrets un peu vifs, pour un commencement de projets ambitieux. Le Prince, obligé par son intérêt personnel de maintenir la tranquillité publique, ne devoit pas balancer à lui sacrifier les victimes qu'elle sembloit exiger.

Machiavel n'est pas le premier inventeur de cette politique, plus inhumaine encore que nécessaire. Telle a toujours été, & telle sera toujours la morale de tous les gouvernemens, excepté peut-être de la démocratie. Ne voit-on pas à Venise une inquisition d'état dans le sein d'une République? Les soupçons n'y sont-ils pas punis comme des crimes, dans ceux qui peuvent les faire naître?

Ne voit-on pas dans des Monarchies qui ne passent point pour tyranniques , sous des Rois connus par leur bonté , des citoyens enlevés sur la foi d'un délateur anonyme , souvent sur moins que des soupçons ? Ne périssent-ils pas de misère & de désespoir dans les cachots , avant qu'on ait seulement songé à examiner s'ils sont innocens ou coupables ? Toutes les violences ne deviennent-elles pas légitimes aux yeux des hommes en place , dès qu'elles peuvent se couvrir de ce nom aussi terrible au moins que sacré , *le bien de l'Etat* ?

Je ne prétends pas qu'elles soient une suite du droit des gens bien approfondi. Je soutiens seulement qu'elles existent , & qu'elles existent dans tous les gouvernemens absolus. Tibère , en les introduisant dans le sien , ne fit que se conformer aux maximes de tous les Princes , à qui leurs Ministres persuadent qu'il faut régner sans inquiétudes , & qu'il est beau d'être obéis sans examen.

Malheureusement les Romains n'étoient pas encore faits à ces principes.

Ils devoient s'indigner contre des exécutions qui étoient injustes , suivant ceux de leurs peres , quoique peut-être indispensables dans le plan d'une Monarchie nouvelle. Ils devoient donc regarder comme innocens des hommes condamnés pour des crimes dont au fonds du cœur ils étoient tous complices. Ils devoient haïr le Prince au nom duquel se faisoient ces sacrifices révoltans.

Il est même probable que la voix publique se plaisoit à diminuer le poids des accusations , afin de faire paroître les sentences encore plus odieuses , & les Ecrivains qui ont eu la complaisance ou la foiblesse de s'en rendre les échos , nous ont transmis comme des exemples uniques de cruauté , des faits qu'on retrouve autour de soi , dans tous les siècles , & dans toutes les administrations.

Ce n'est pas tout. Tacite , en les détaillant , y ajoute des circonstances si affreuses , Suetone y en joint de si ridicules , qu'on se souleve malgré soi , contre l'éloquence maligne de l'un ,

162 *Histoire des révolutions*  
& contre la crédulité imbécille de  
l'autre.

Le premier dit que Tibere s'appliqua d'abord après la ruine de Séjan , à instruire les procès de tous ceux qu'on avoit arrêtés comme complices de ce malheureux Ministre. Mais bientôt ennuyé de la longueur du procès & du nombre des accusés , il envoya ordre *de les égorger tous indistinctement dans la prison*. L'Historien peint le spectacle horrible que donnerent à Rome tous ces cadavres exposés par tas aux yeux du public.

» Il y en avoit , dit-il , de tout sexe ,  
» de tout âge , de tout rang. Il n'étoit  
» permis ni d'en approcher , ni de  
» donner des larmes à leur sort , ni  
» même de les considérer long-tems  
» de loin. Des gardes dispersés tout  
» autour , étoient chargés de punir  
» sur le champ le moindre témoignage  
» de tristesse. Ils accompagnoient les  
» cadavres jusqu'au Tibre où on les  
» jettoit. On les voyoit flotter sur la  
» rivière , ou pourrir sur les bords ,  
» sans que personne osât songer à les



» couvrir de terre. L'effroi faisoit ou-  
» blier tous les devoirs de l'humanité,  
» & plus les occasions de montrer de  
» la pitié devenoient fréquentes, plus  
» il étoit dangereux d'en laisser pa-  
» roître ».

Voilà ce que raconte Tacite, & ce que sa maniere admirable de peindre ne fera jamais croire à un Lecteur sensé. On a vu des tyrans se baigner dans le sang de leurs sujets. La Saint Barthelemi est une preuve du peu de cas que les Souverains font quelquefois de la vie des hommes. Mais la Saint Barthelemi étoit le fruit d'une ambition impuissante, échauffée par le fanatisme religieux.

Catherine de Médicis voyoit avec indignation les armes des Protestans prêtes à l'emporter sur ses intrigues. Elle avoit pour conseils ces Guises si célèbres, à qui il n'a manqué que du bonheur, pour devenir aussi coupables que Cromwel. Ils aiguillonnoient le cœur de cette Reine dévouée à une barbarie voluptueuse, à une superstition cruelle, & de plus dévorée par l'envie de régner. Ils lui suggéroient

des crimes, dont ils espéroient recueillir le fruit. Malheureusement sa foiblesse sembloit les rendre nécessaires, & le fanatisme paroissoit les justifier.

Mais ici ni le fanatisme, ni l'intérêt, ni l'ambition ne pouvoient avoir lieu. Tibere régnoit seul & sans contradiction. L'unique objet qui pouvoit lui causer quelque crainte, venoit d'être abbattu. J'ose le soutenir, la méchanceté humaine ne va point jusqu'à verser le sang des hommes, uniquement pour s'épargner un peu d'ennui.

On les laisse pourrir dans les prisons, comme je viens de le dire. On les livre dans les cachots aux horreurs du désespoir. Ces barbaries sont même plus souvent l'effet de la négligence des Ministres, que de la volonté du Prince qui les ignore. Mais, quelque scélérat qu'on le suppose, il n'expédie point un ordre général de massacrer tous ses prisonniers, par le seul dégoût d'examiner s'ils sont coupables.

En admettant même cet excès in-

concevable de cruauté, il n'en feroit pas parade. Il chercheroit à en supprimer les preuves. Loin de trouver un raffinement de plaisirs, à montrer au public ces monumens d'un esclavage détesté, il se croiroit intéressé à les faire promptement rentrer dans le sein de la terre. Après avoir satisfait son ressentiment, il en éloigneroit les objets. Il défendrait peut-être qu'on arrosât leurs cendres de larmes, de peur d'en voir naître des vengeurs. Mais il se flatteroit, en les déroband à la vue, d'ensevelir à la fois le souvenir de ses victimes, & celui de ses forfaits.

En général on voit peu de Princes qui chérissent leurs peuples. On en voit beaucoup qui les oppriment, ou les laissent opprimer. Mais il n'y en a pas un qui se plaise à les voir égorger, si un intérêt chimérique ou réel ne sollicite leur mort. Le comble du délire dans un despote, celui de la dégradation dans les sujets, seroit que les uns fussent regardés par l'autre comme des troupeaux destinés uniquement à ses plaisirs, ou à son bien.

être. Dans ce cas même , si l'on y réfléchit bien , ce que l'on attribue à Tibere , seroit encore incroyable. Car enfin un Boucher ne tue ses bœufs que quand il en a besoin pour les vendre , & cet exemple seul est une réfutation complète du passage de Tacite.

Après cette preuve horrible de l'indécence qu'il met dans ses relations , faut-il refuter les indécences aussi affreuses , mais non pas plus vraisemblables qu'on trouve dans Suetone à cette occasion ? Il représente Tibere dans son ferrail de Caprée , occupé , après dîner , à faire précipiter devant lui du haut d'un rocher , les gens qui avoient le malheur de ne pas lui plaire. Au bas de ce rocher l'Ecrivain place des soldats , qui s'amusoient aussi à assommer à coups de bâton ceux à qui la chute n'avoit pas ôté la vie.

Quelquefois , pour varier ses divertissemens , l'Empereur faisoit donner la question sous ses yeux. Il n'étoit pas sûr alors de se présenter à lui. Un de ses anciens amis , qu'il avoit invité lui-même à le venir voir , étant arrivé à Caprée dans un de ces instans

*de l'Empire Romain.* LIV. II. 167  
d'occupation, Tibere distrait, ordonna qu'on le mit à la torture, comme les autres. Quand il se fut apperçu de la méprise, il fit tuer son ami pour la réparer.

Je ne sçache de tous les Souverains du monde, qu'un Pape à qui l'on ait reproché comme à Tibere, d'aimer à fouiller ses yeux par l'appareil des supplices, & ses oreilles par les cris des malheureux. On lit dans une histoire de France moderne, \* que ce fameux schismatique, Urbain VI, avoit soin de se promener, *en disant son breviaire*, dans les jardins où il faisoit donner la question, & qu'il grondoit les bourreaux, quand les patients ne crioient pas assez fort.

Mais il faut observer 1<sup>o</sup>. que les Auteurs anciens d'après qui le moderne rapporte ce fait, sont fort suspects. La haine contre un schismatique, connu d'ailleurs par un caractère rigoureux, a pu donner lieu à cette imposture, comme à bien d'autres.

2<sup>o</sup>. En la plaçant au rang des véri-

---

\* Par M. Villaret. T. X.

tés incontestables , il faut observer encore que ce Pape pouvoit être inhumain par les mêmes raisons que Catherine de Médicis. Dès que l'ambition ou le fanatisme religieux peuvent entrer pour quelque chose dans une vengeance , on doit être sûr qu'elle sera implacable & cruelle. On doit s'attendre qu'il n'y manquera rien de ce qui peut la rendre atroce. Mais quand même cet exemple seroit vrai , il ne prouveroit pas ce qu'on attribue à Tibere , qui n'avoit ni sa fortune à faire , ni sa religion à soutenir.

On fait ordinairement des découvertes dans un art auquel on s'applique. Tibere en avoit fait d'intéressantes dans celui de tourmenter les hommes. Il leur faisoit boire beaucoup de vin , *par artifice* , dit Suetone. C'étoit du vin blanc apparemment. Car prenant ensuite de bonnes précautions pour qu'ils ne pussent satisfaire les besoins qui devoient résulter d'une pareille opération , il leur faisoit payer par un long supplice , le court plaisir qu'il leur avoit procuré.

## CHAPITRE

## CHAPITRE VII.

*Véritable idée qu'on doit avoir de Tibere. Que son gouvernement étoit heureux pour le peuple. Sa mort.*

**D**Etournons les yeux de ces horreurs qui sont toujours une preuve effrayante de la méchanceté des hommes, soit qu'elles aient été réellement commises, soit qu'elles ne viennent que de l'imagination des Ecrivains. Tibere fut un mauvais Prince sans contredit. Il se fit détester de la noblesse. Il sacrifia les têtes les plus élevées de l'Etat à sa tranquillité. Mais il ne paroît pas que les peuples fussent à plaindre sous son gouvernement.

C'est une espece de paradoxe , très-facile pourtant à démontrer , que la fermeté poussée par un Prince jusqu'à la rigueur , n'est jamais à charge aux peuples. Sa bonté , dès qu'elle dégénere en foiblesse , la grandeur de son

ame, si elle devient ambition, sont leurs plus grands fléaux. Voilà ce que les Historiens ne sçauroient se persuader.

On trouve dans tous leurs ouvrages une méprise bien générale & bien funeste. Ils accablent des épithetes les plus odieuses un homme puissant, qui sacrifie à sa fureté quelques têtes de marque. Ils déifient un Prince imbécile qui abandonne une Nation entiere aux vexations de ses Ministres, ou de leurs créatures. Ils font l'apothéose d'un conquérant qui inonde la terre de sang, & qui sacrifie une infinité d'hommes à l'ambition la plus insensée.

Il est vrai que ces hommes sont obscurs. Ce ne sont point eux qui disposent des récompenses & des honneurs : & c'est ce qui enhardit les Panégyristes de leurs assassins. Pour moi, je ne le cache pas, c'est sur le nombre, & non sur la qualité de ses victimes, que je mesure mon horreur pour un tyran. La différence que la société met entre ses membres, cesse à mes yeux, dès qu'on les égorge in-



*de l'Empire Romain. Liv. II. 171*  
justement. César, le grand, le clément César, chargé d'un million de meurtres, seroit à mes yeux un million de fois plus détestable que l'infâme Néron, si celui-ci n'en avoit commis qu'un.

Qu'importe à l'infortuné qui périt, que ce soit sur un champ de bataille, dans une prison, ou sur un échaffaud ? Qu'importe à la Nation qui le perd, l'espèce de supplice où on le fait expirer ? Je ne vois de réel, de vraiment déplorable que sa perte & son innocence : & la vie du dernier soldat d'une armée, auroit dû être toujours aussi précieuse au genre humain, que celle du premier Sénateur de Rome.

Je n'espère pas que cette façon de penser devienne jamais bien commune. L'intérêt général exigeroit qu'on travaillât à l'accréditer. Mais les intérêts particuliers la combattront toujours : & malheureusement ceux qui gagneroient le plus à la faire recevoir, sont aussi ceux qui peuvent le moins aider à la répandre.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que  
H ij

l'implacable Tibere entretenoit l'ordre & la paix dans ses vastes Etats. Il vouloit , comme un moderne célèbre l'a dit de Louis XI , avoir seul le droit d'être injuste. Parmi les barbaries qu'exigeoit son despotisme sanguinaire , il se rencontroit souvent des punitions qui fauvoient aux peuples bien des injustices.

C'est lui qui dit à un Gouverneur avide , & soupçonné de se prêter trop aisément aux exactions des financiers : *Je veux bien qu'on tonde mes brebis , & non pas qu'on les écorche.* Ce mot digne sans doute d'une autre bouche , prouve un fonds d'amour pour les hommes , dans le Prince qui l'a prononcé. Ses Historiens , malgré leur acharnement à le noircir , ont laissé échapper des traits , d'où l'on peut conclure qu'il méritoit des Juges plus équitables.

Auguste , tant loué par les Ecrivains qu'il payoit , ne put rester uni jusqu'à la mort , avec deux amis à qui il devoit tout. Agrippa & Mecene se virent dans la disgrâce , & malgré les

flatteries que l'histoire prodigue au Prince, il est clair que le tort étoit de son côté.

Tibere, au contraire, conserva des amis jusqu'à la mort. La plume amere de Tacite ne reproche à aucun de ceux qui occuperent ce poste si périlleux en apparence, d'avoir employé des moyens honteux, pour fixer la bienveillance du tyran. Il falloit bien que sa cruauté admit quelques distinctions. Cette ame féroce n'étoit point fermée à tous les sentimens humains, puisqu'elle s'ouvroit à ceux de l'amitié.

Dans les calamités publiques, on lui voit montrer le plus grand zele pour le soulagement des particuliers. Il faisoit prêter de l'argent sans intérêt, pour prévenir les manœuvres des usuriers. Il y eut des famines sous son regne. Mais il s'en faut bien qu'on puisse les lui reprocher. Au contraire il n'épargna rien pour rendre moins sensible ce fléau dû, ou à des stérilités imprévues, ou à des orages qui faisoient périr en mer les vaisseaux chargés d'approvisionner l'Italie. Il prodit-

guoit son argent , ainsi que ses soins , pour que la partie la plus indigente & la plus nombreuse de la Nation n'en souffrit pas. *Plebes quidem acri annona fatigabatur* , dit Tacite , *sed nulla in eo culpa ex principe , quin insecunditati terrarum , aut asperis maris obviam iretur , quantum impendio , diligentiaque poterat.*

Il s'appliquoit sur-tout à réprimer les vexations dans les provinces. Il veilloit pour empêcher qu'on ne les accablât de nouveaux impôts. Il vouloit que l'avarice fut bannie de la recette des anciens. Il défendoit même d'employer les coups & les saisies pour contraindre au paiement ( *a* ).

Les places qui donnent le droit de les recueillir , sont ordinairement remplies par des hommes dont l'avidité fait tout le mérite. Tibere y éle-

( *a* ) *Et ne provinciæ novis oneribus turbarentur , utque vetera sine avaritia aut crudelitate magistratuum tolerarent , providebat. Corporum verbera ; ademptiones verborum aberant. Tac.*

*de l'Empire Romain.* LIV. II. 175  
voit des particuliers qu'il ne connoissoit que par la réputation de leurs vertus , & que le peuple lui même y appelloit , comme incapables d'en abuser. Il les y laissoit vieillir ( *a* ) : & quoique Tacite semble blâmer cette politique , il est aisé de sentir combien elle étoit sage.

Enfin il ne jouissoit en Italie même que d'un domaine fort borné. Ses domestiques n'avoient pas cet air insolent que les Grands ont presque toujours la foiblesse de favoriser , & qu'ils regardent peut-être comme une preuve de leur supériorité , parce qu'ils se voyent servis par des hommes qui méprisent tous les autres. S'il avoit quelque intérêt à discuter avec les particuliers , la justice ordinaire en décidoit. Il laissoit aux Tribunaux une liberté entière , même contre lui.

---

( *a* ) Res suas Cesar spectatissimo cuique , quibusdam ignotis , ex fama mandabat , semelque adsumpti tenebantur , prorsus sine modo , cum plerique iis negotiis insenscerent. *Tac.*

Qu'a donc fait de plus pour le bonheur des peuples , le petit nombre de Princes , dont la postérité chérit avec raison la mémoire ? Combien de rois décorés des titres les plus pompeux , sont loin d'offrir de pareils traits pour la ressource de l'adulation qui les célèbre ! Combien de Souverains seroient mis par leurs flatteurs sur la même ligne que Trajan , ou Henri IV , s'ils avoient montré la centième partie de la bienfaisance , que les plus cruels ennemis de Tibère ne peuvent lui refuser !

Tacite ajoute , il est vrai , qu'il ne faisoit point ces actions généreuses avec l'extérieur affable qui leur donne un nouveau prix. Il les affoiblissoit en quelque sorte , suivant cet Ecrivain , par l'air repoussant dont il les accompagnoit. En multipliant les preuves de bonté , il ne sembloit curieux que d'inspirer la crainte.

Mais que prouve cette remarque , même en la supposant vraie ? Deux choses tout au plus. Premièrement , que Tibère à une grande générosité joignoit une certaine rudesse de ca-

raâtere , qui dépare souvent cette vertu sans la détruire. Secondement , que l'Historien hors d'état de dissimuler cette vérité contraire à son plan , mais connue de tout son siècle , s'attachoit à en diminuer la force par ses observations malignes , & que se sentant obligé de lui rendre un hommage involontaire , il employoit pour l'éluder toute la sagacité de son esprit.

Tibere mourut dans son lit (a) à un âge où parviennent rarement les meilleurs Princes. Suetone , après avoir chargé sa vie d'absurdités , ne les lui épargne pas , avant & après la mort. Vers la fin de son regne , il reçut , dit cet Ecrivain , une lettre d'Artabane , roi des Parthes. Le Souverain Asiatique donnoit à l'Empereur Italien les noms de parricide & de meurtrier. Il lui reprochoit de vivre dans la paresse & dans la débauche. *Il l'avertissoit en ami de se tuer au plus*

---

(a) Tacite dit qu'il y fut étouffé par l'ordre de ce même Nævius Macro , qui occupoit auprès de lui la place de Séjan.

178 *Histoire des révolutions*  
*vîte , afin de satisfaire la juste & fu-*  
*rieuse haine qu'on lui portoit ( a ).*

Suetone rapporte tout cela sérieusement. Plus d'un moderne l'a répété d'après lui , & quand on cherche à connoître cet Artabane , qui donnoit de si bons avis , on trouve que c'étoit un monstre de cruauté , abhorré lui-même de ses sujets , à juste titre. *Artabanum inter Scythas educum , ob savitiam execrati* , dit Tacite. Il faut avouer qu'à cela près c'est un Roi digne d'être connu de la postérité , par l'éloquence qu'il mettoit dans ses dépêches. Ses Ambassadeurs devoient être bien reçus avec de pareilles instructions.

Si l'on veut connoître encore quelques particularités sur la personne de Tibere , en voici de curieuses. Il étoit

---

( a ) *Quin & Artabani Parthorum Regis litteris laceratus est , patricidia & cœdes , & ignaviam , & luxuriam objicientis , monentisque ut voluntaria morte , maximo justissimoque civium odio quamprimum satisfaceret. Suet.*



très-robuste : mais la preuve qu'en apporte Suetone , ne paroîtra pas convaincante à tout le monde. C'est qu'il faisoit mal à un enfant , ou même à un jeune homme , en lui donnant une chiquenaude au front.

*Il avoit tant de force & de roideur dans les articulations , qu'avec le doigt il perçoit une pomme bien fraîche. Il voyoit clair la nuit en se réveillant de son premier sommeil , & cela parce qu'il avoit de gros yeux. Il avoit d'ailleurs la poitrine & les épaules larges , & tous ses autres membres jusqu'au bout des pieds , étoient fort bien proportionnés.*

Voilà dans quel gout Caius Suetonius Tranquillus a écrit à Rome l'histoire des douze premiers Césars. Voilà l'Auteur qu'on n'a pas honte de citer , & d'après lequel la postérité n'a pas craint de rendre des arrêts. J'ai vu il y a quelque tems un petit ouvrage où on l'appelloit un *exact & véridique Historien*. Je n'ai garde de prononcer les noms qu'il faudroit lui donner , si on vouloit lui donner ceux qu'il mérite. Mais il est

180 *Histoire des révolutions*  
fût que l'Ecrivain à qui il doit cet  
éloge , n'est ni exact ni véridique.

---

CALIGULA , III. EMPEREUR  
regne un peu plus de 3 ans  
& demi.

---

## CHAPITRE VIII.

*Espérances flatteuses mais peu durables que Caligula fait concevoir aux Romains. Ce qu'il faut penser des extravagances qui lui sont attribuées par Dion & par Suetone.*

**T**Ibere en mourant laissa l'Empire à un fils de Germanicus. C'étoit ce même Caligula que nous avons vu encore enfant , suivre son pere dans les camps , & gagner le cœur des troupes. Ses deux freres aînés étoient péri d'une mort funeste. On avoit craint long-temps pour lui l'humeur soupçonneuse de son ayeul adop-

*de l'Empire Romain. Liv. II. 181*  
tif , & la compassion qu'excitoient  
tant de malheurs , rendoit sa per-  
sonne plus intéressante.

Il apportoit au trône un nom chéri  
des Romains , une jeunesse brillante ,  
& ces apparences de bonté qui signa-  
lent le commencement de tous les  
regnes. Aussi son avènement fit con-  
cevoir les espérances les plus flatteu-  
ses. Le peuple voyant enfin régner le  
sang de Germanicus qu'il avoit tant  
aimé , & pleuré si amèrement , se li-  
vra à la joie la plus folle.

Les Temples n'étoient pas assez  
grands pour contenir la foule qui s'y  
présentoit. Les Prêtres ne pouvoient  
suffire aux sacrifices , & pendant trois  
mois une yvresse générale parut agiter  
tous les esprits. Ils ne pouvoient  
guère se réjouir plus mal-à-propos.  
On avoit cru tout gagner à la mort  
de Tibere : on fut bientôt forcé de  
le regretter.

Sa tyrannie avoit été sombre , ar-  
tificieuse , impitoyable. Celle de Ca-  
ligula fut aussi cruelle. Mais on peut  
attribuer ses crimes plus à l'égarement  
d'esprit , qu'à la perversité du cœur.

L'histoire le représente comme un fou couronné, qui se trouvant dans les mains une arme terrible, la souveraine puissance, en fit, comme il étoit naturel, un bien funeste usage.

Parmi nous un Roi qui donneroit des preuves de démence aussi fortes, ne seroit pas long-tems obéi. On cacheroit bientôt dans l'obscurité un accident humiliant pour la couronne & dangereux pour les sujets. Les corps établis par les Loix, pour veiller à l'honneur de l'un & à la tranquillité des autres, trouveroient bientôt le moyen de les concilier sans violence.

On n'avoit pas cette ressource à Rome, ainsi que je l'ai déjà dit. La folie & la fureur du Maître, n'étoient pas des raisons pour l'exclure, ou pour suspendre son pouvoir, parce qu'il n'y avoit personne en droit de décider à quel point cette folie, cette fureur pouvoient être tolérables. Cette ville en fit une cruelle expérience sous Caligula.

Je ne pense pourtant pas qu'il faille croire de lui, tout ce qu'en rapportent Dion & Suetone. Nous n'avons

*de l'Empire Romain. Liv. II. 183*  
plus ce qu'avoit écrit Tacite sur ce  
regne malheureux. Mais il nous aver-  
tit lui-même que les histoires des pre-  
miers Césars qui couroient de son  
tems , étoient peu fidèles. En effet *cel-  
les de mauvais Princes ne sont guère  
que des panégyriques pendant leur vie ,  
& des satyres après leur mort (a).*

Il est donc permis de se défier à ce  
sujet des Ecrivains qui ont montré  
d'ailleurs peu de sagesse & de ré-  
flexion. Or c'est ce qu'on peut repro-  
cher à Dion comme à Suetone. On a  
déjà vu le jugement que j'en ai porté.  
S'il y a quelque chose qui le justifie ,  
c'est assurément ce que ces deux com-  
pilateurs d'anecdotes hasardées , ra-  
content du Prince dont je parle.

Qui croira par exemple qu'un Sou-  
verain ait jamais fait fermer les gre-  
niers d'une grande ville , pour avoir  
le plaisir de faire afficher ces mots au

---

( a ) *Neronis &c. res , florentibus ipsis ,  
ob metum factæ , postquam occiderant , re-  
centibus odiis compositæ. Tacit.*

184 *Histoire des révolutions*  
coin des rues , *Il y a famine ?* C'est  
ce que Suetone assure de Caligula :  
*Nonnunquam horreis conclusis , po-*  
*pulo famem indixit.* Mais personne  
ne s'avisera d'y ajouter foi sur la pa-  
role de Suetone.

On ne croira pas davantage que des  
particuliers obscurs aient été condan-  
nés à être dévorés par les bêtes , ou à  
être sciés en deux , pour avoir man-  
qué de jurer une fois en leur vie ,  
par le génie de l'Empereur. C'est en-  
core Suetone qui le dit. *Multos ho-*  
*nesti ordinis..... ad bestias condem-*  
*navit , aut medios per ferras disse-*  
*cuit.... Quod nunquam per genium*  
*suum dejerassent.*

Pour le premier trait , l'absurdité  
en est démontrée par son exposition  
seule aux yeux de quiconque connoît  
un peu le peuple. Personne n'ignore  
combien cette nombreuse portion des  
hommes est sensible à tout ce qui  
paroît avoir quelque rapport à sa sub-  
sistance. C'est l'unique objet qui l'af-  
fecte vivement dans une Monarchie.  
On peut même remarquer que plus  
un gouvernement devient arbitraire ,

plus il faut qu'il ait soin d'entretenir l'abondance parmi cette foule de malheureux , que l'opulence de quelques citoyens oisifs prive de tous les droits de la nature , & à qui il ne reste que leurs bras , pour en recouvrer une petite partie.

La moindre atteinte que l'on paroît donner à l'administration des bleds , les met en fureur. Ils souffrent sans murmurer le despotisme le plus odieux , & c'est avec raison , parce qu'ils sont placés trop bas , pour en sentir le poids. Mais la police des grains est une partie délicate , où ils ne voyent jamais sans frémir , introduire aucune innovation. Il est clair que si Caligula s'étoit à cet égard permis un seul des caprices dont on l'accuse , le jour ne se seroit point passé sans une sédition violente , & on n'en voit pas une seule sous son regne.

Il n'y a pas plus de vraisemblance dans ces prétendus supplices , dans ces histoires d'hommes dévorés par les bêtes , ou sciés en deux , par les ordres d'un Empereur Romain. Jamais

ces espèces de punitions ne furent mises en usage dans Rome , du moins aux tems dont il est ici question. Elles répugnent aux Loix & aux usages qui y subsistoient encore. Les Princes absolus peuvent bien violer les unes, mais ils se laissent toujours conduire par les autres , même dans leurs vengeances.

Louis XI ne s'avisa point de faire empaler personne. Le Cardinal de Richelieu n'ordonnoit pas à ses Commissaires de faire écorcher les ennemis dont il exigeoit la mort. De même Selim se contentoit de faire étrangler ses Pachas. Il ne lui vint jamais dans l'idée de les faire brûler ou rouer vifs. Par tout pays les hommes puissans & cruels n'employent pour se venger, que les armes autorisées par l'usage, & la modé entre pour quelque chose jusque dans les barbaries les plus injustes.

D'ailleurs ce sont des particuliers obscurs qui , suivant Suetone , furent ainsi traités pour les sujets les plus légers. Mais ne sçait-on pas que cette condition si méprisée des grands , trouve sous les plus mauvais Princes ,



une ressource dans son obscurité même ? Encore une fois, quoi qu'on en dise, l'esclavage & la tyrannie ne se font sentir qu'aux grands Seigneurs. Ce n'est pas la cruauté d'un Prince, c'est sa foiblesse que les hommes d'un rang médiocre ont à redouter.

Ce principe est confirmé par les violences même que l'on prête à Caligula. Il faisoit, disent ailleurs ses Historiens, massacrer les gens connus par leurs richesses, afin de s'emparer de leur argent. Il les regardoit comme les simples dépositaires d'un trésor qui lui appartenoit. Mais il n'augmentoît pas les impôts. Les provinces respiroient sous lui, comme sous Tibere, tandis que la Cour étoit arrosée du sang des courtisans.

Dion n'est ni plus sage ni plus croyable que Suetone. A qui persuadera-t-il que Caligula ait assemblé le Sénat, pour se dire à lui-même devant les Sénateurs, après leur avoir fait les plus terribles menaces : *Rien n'est mieux dit que ce que vous avez dit, Caius. N'aimez aucun de ces hommes-là. Ne vous en embarrassez*

188 *Histoire des révolutions*  
*pas : mais que votre plaisir , & le soin*  
*de votre sûreté , soient votre unique*  
*objet , & la seule règle de justice que*  
*vous connoissiez. Ne reconnoît-on pas*  
*là l'esprit d'un Rhéteur maladroit ,*  
*qui coud des phrases , sans réfléchir*  
*sur ce qu'elles signifient ?*

On voit bien quelquefois au théâtre de prétendus hommes d'état , débiter en vers des maximes qui les déshonorent : mais il n'est jamais entré dans la tête d'aucun Prince , d'aller dire de sens-froid à une Compagnie auguste : *Je vous tuerai tous , car tel est mon bon plaisir.* Le délire même de Caligula ne justifie point l'Historien qui raconte de pareils traits.

On peut nier encore hardiment que ce Prince ait marché à la tête de deux cens cinquante mille hommes , pour aller ramasser des coquilles sur le bord de la Manche , & qu'il se soit fait décerner le triomphe pour un pareil exploit. Ou auroit-il trouvé ces deux cens cinquante mille hommes , aux environs de Boulogne & de Calais ? Toutes les forces de l'Empire réunies

*de l'Empire Romain. Liv. II: 189*  
alloient à peine à ce nombre. Avouons donc que rien n'est si incertain, & souvent si puérile, que ce que nous sçavons de cette ancienne histoire.

Parmi tant de faits absurdes qu'on nous raconte, il y en a qui ne le sont que par la négligence, ou l'imbécillité des Historiens. Par exemple les folies de Caligula pour son cheval sont devenues célèbres. Il lui faisoit, dit-on, manger de l'orge dorée. Il le fit Prêtre. Il vouloit le faire Consul.

Si le fait est vrai, il avoit probablement quelque cause que l'Ecrivain n'a pas sçu développer. Peut-être l'Empereur vouloit-il insulter les Prêtres à qui il associoit son cheval. Peut-être le projet de le nommer Consul étoit-il une raillerie contre un Magistrat, ou trop borné, ou trop entreprenant. Certainement il y a là plus de malignité que de folie.

Il s'est passé de nos jours des choses aussi absurdes, quand on les sépare des circonstances qui doivent les accompagner. Charles XII, moins cruel que Caligula, mais aussi despotique, menaçoit les Sénateurs Suédois de leur

envoyer sa botte pour les gouverner. Si, au lieu d'une vertu malheureuse & inflexible, Charles XII avoit fait éprouver à la Suede une prospérité tyrannique, s'il avoit régné dans un tems où l'ignorance générale eut accredité les ressentimens particuliers, il est sûr que cette botte paroîtroit avec éclat dans son histoire.

On la citeroit comme la preuve d'un despotisme insensé. Cependant Charles XII n'a jamais passé pour fou. Du moins ses extravagances héroïques ne sont pas du genre de celles qui prouvent, aux yeux du commun des hommes, un cerveau altéré. L'Empereur Romain & lui, pouvoient, par un trait assez semblable, chercher à humilier des Corps qu'ils redoutoient. Le dessein de donner à un cheval la soutane d'un Prêtre, ou les licteurs d'un Consul, n'a jamais été plus sérieux, que la menace d'envoyer une botte pour éclairer de graves Sénateurs.



## CHAPITRE IX.

*Tyrannie de Caligula. Un Officier de sa garde forme le projet de l'assassiner , & l'exécute.*

Q Uoi qu'il en soit , si les folies attribuées à Caligula peuvent s'excuser , il n'en est pas de même de sa cruauté. Celle de Tibere avoit été réfléchie. Il cherchoit toujours à lui donner une apparence de justice. C'étoit le Sénat qu'il choisissoit pour Ministre de ses vengeances. Il y faisoit accuser & juger avec appareil les infortunés dont il vouloit la mort. Par cet indigne abus des Loix , il se ménageoit le double plaisir de perdre ceux qui lui étoient à charge , & de déshonorer ceux qu'il laissoit vivre.

Caligula mettoit moins de politique dans sa barbarie. Les lenteurs inséparables , même d'un arrêt injuste , fatiguoient son impétuosité. Il faisoit exécuter tout d'un coup par des soldats ,

les assassinats qu'il croyoit utiles ou nécessaires. Peut-être d'ailleurs le mépris qu'il avoit pour les Sénateurs, l'empêchoit-il de paroître s'abaisser, jusqu'à se mettre en quelque sorte dans leur dépendance. Il les dédaignoit trop pour en faire ses boureaux.

Assez d'Ecrivains ont conservé le triste détail de ses crimes, & la patience de Rome à les souffrir en a grossi la liste. Ces fiers Romains, si ce que l'on dit est vrai, se laissoient égorger sans résistance. Ils renonçoient sur ses ordres à une vie qu'ils n'auroient dû perdre qu'en lui arrachant la sienne. Ce ne fut qu'après l'avoir endurée pendant trois ans & plus, qu'ils songerent à terminer la désolation de leur patrie.

Cassius Cherea, Officier plein de bravoure, & digne, par son courage, d'affermir sur le trône un Prince vertueux, entreprit d'en renverser un misérable qui le souilloit. Il étoit Tribun des gardes Prétoriennes. Ce poste répondoit assez à celui de Capitaine des gardes-du-Corps parmi nous.

C'étoit une ame fiere, intrépide ;  
mais

mais son extérieur, comme il arrive quelquefois, n'annonçoit que de la mollesse. Sa façon de parler sur-tout étoit pesante & ridicule. Caligula, qui ne ménageoit rien, s'en divertissoit ouvertement. Il lui faisoit des railleries piquantes. Il traitoit de lâcheté la compassion généreuse que montrait ce Tribun, pour ceux que son ministère le mettoit souvent dans le cas d'opprimer.

En effet, comme je viens de le dire, les soldats de la garde, ainsi que leurs Officiers, se trouvant plus immédiatement sous la dépendance des Empereurs, étoient les exécuteurs ordinaires de leurs barbaries. Il faut se souvenir qu'Auguste n'avoit paru presque se réserver que le commandement des troupes. Ses successeurs ne parurent pas non plus avoir d'autre titre. Ce fut toujours en vertu de leur pouvoir militaire, & par la main des soldats, qu'ils commirent toutes les atrocités *croyables* dont leurs histoires sont remplies.

On conçoit combien un homme, tel que Cheréa, devoit souffrir dans

de pareilles fonctions. Il ne s'y prêtoit qu'avec une répugnance frappante. Cette conduite l'avoit rendu suspect & même odieux à la Cour, comme c'est l'usage des Princes qui se croient outragés, si un de leurs sujets ose se parer des vertus qu'ils n'ont pas. Aussi quand c'étoit le tour de cet Officier d'aller prendre l'ordre, le mot que l'Empereur lui donnoit, étoit presque toujours un affront. Ayant donc à venger ses injures particulières, il fut le premier qui anima les Romains à faire cesser la honte de leur patrie.

Il parloit avec tant de courage, il disoit des choses si vraies, qu'il se fit bientôt des partisans. Il ranima un peu cet ancien esprit républicain, qui avoit paru s'éteindre avec Brutus & Cassius. Il parvint à rappeler à plusieurs citoyens, combien leurs ancêtres avoient attaché de gloire au meurtre d'un tyran. Il leur prouva que l'entreprise étoit encore plus nécessaire, plus honorable que périlleuse.

Réchauffant ainsi les courages, il forma en peu de tems une conspira-



tion , où entroient des hommes de tous les rangs. Mais les plus distingués faisoient plutôt des vœux pour le succès , que des efforts pour l'assurer. Ils désiroient de la voir réussir , & craignoient de paroître l'appuyer , suivant l'ordinaire des riches , qui ayant plus à perdre dans les révolutions , sont aussi bien plus frappés des risques d'une entreprise hasardeuse , que de ses avantages.

Cependant l'ardeur de Cheréa l'emporta sur la timidité de ses associés. Le bruit s'étoit répandu que Caligula devoit passer en Egypte. Ce voyage exposoit le secret de la conjuration , & c'étoit pour son auteur une forte raison d'en précipiter la fin. *Il s'en va* , disoit-il à ses amis ; *quelqu'un le tuera. Nous aurons la honte d'avoir pu le faire & de ne l'avoir pas osé.* Ainsi tandis que les autres trembloient d'attaquer le tyran , ce cœur généreux ne paroissoit sensible qu'à la crainte de le laisser échapper.

Les conjurés , conduits par un chef aussi ardent , s'arrêterent enfin , après plusieurs changemens , à un plan fixe.

On se décida à choisir , pour tirer Rome de l'oppression , un tems où des jeux publics célébrés avec somptuosité y répandoient une apparence de joie.

On sçait combien les Empereurs étoient attentifs à flatter le peuple par des spectacles , dont la magnificence l'étourdissoit sur son esclavage. Auguste étoit le premier auteur de cette condescendance politique , & de toutes ses maximes c'étoit la seule que Caligula eut adoptée , parce qu'elle flattoit ses propres inclinations. Il aimoit avec fureur le théâtre & tout ce qui y a rapport. Il y faisoit des dépenses incroyables , & cette prodigalité le rendoit cher à la populace , qui partageoit ses amusemens , sans craindre sa férocité.

Ce fut dans une de ces fêtes qu'on résolut de l'assassiner. La confusion , le désordre inséparable de ces réjouissances tumultueuses , faisoient espérer des occasions favorables , & en effet elles en fournirent. Caligula sortant du théâtre , vers le milieu du jour , mal accompagné , fut tout-à-coup en-

*de l'Empire Romain. Liv. II. 197*  
vironné par les conjurés. Cheréa eut  
l'honneur, qu'il avoit ambitionné, de  
lui porter le premier coup, & ce  
malheureux Prince éprouva que la  
souveraine puissance n'est pas tou-  
jours un asyle, pour ceux qui en  
abusent.

On dit que les conjurés s'acharne-  
rent sur son corps, & qu'il s'en  
trouva même d'assez furieux pour en  
manger. Ces excès n'ont rien que de  
très-croyable. On les a vûs se renou-  
veller dans tous les siècles & dans  
tous les pays. Ils accompagnent ordi-  
nairement le désastre des hommes,  
qui sont assez imprudens pour exciter  
l'indignation publique, & assez mal-  
heureux pour y succomber.



## C H A P I T R E X.

*Agitation terrible qu'excite dans Rome la mort de Caligula. Un Consul , aidé par l'auteur de la conspiration , songe à rétablir la liberté & la République. Les soldats nomment un Empereur.*

**L**E bruit se répandit bientôt qu'il étoit arrivé du trouble dans le Palais. On n'assuroit pas que l'Empereur fut mort, mais on disoit qu'il avoit été attaqué. En un instant ce fut un tumulte affreux dans Rome , & sur-tout au théâtre , où presque toute la ville étoit encore assemblée. Peu de personnes étoient instruites ; mais tout le monde auroit voulu l'être. L'empressement d'apprendre des nouvelles en faisoit recevoir de fausses. Il couroit parmi cette multitude immense plusieurs bruits tous opposés , & conformes au caractère ou aux intérêts de ceux qui les débitaient.

Les uns disoient que l'Empereur n'étoit que blessé : d'autres qu'il étoit mort : d'autres que s'étant échappé du milieu des poignards, il avoit gagné la place publique, où il demandoit vengeance contre ses assassins. Plusieurs même, songeant combien le cœur d'un tyran est fertile en détours, le soupçonnoient d'avoir fait lui-même semer tous ces bruits, afin d'examiner la façon dont ils seroient reçus, & de trouver un prétexte pour se défaire une bonne fois de tous ceux qui auroient paru souhaiter sa mort.

Pour augmenter encore l'embarras & le trouble, une garde Allemande, appelée & soutenue dans Rome, pour le maintien de la tyrannie, se présenta aux portes du théâtre l'épée à la main. Ces barbares n'avoient d'autres ressources, dans le pays étranger où ils se trouvoient transplantés, que la protection du Maître qui les payoit. Ils vouloient venger sa mort, puisqu'ils n'avoient pu l'empêcher.

D'autres soldats attirés par le bruit, s'étoient joints à eux. Tous ensemble jettoient des cris de fureur. Ils mena-

çoient d'un massacre général le peuple défarmé. Le tyran n'étoit plus, & l'effroi qu'inspiroit son nom, duroit encore.

Enfin la vérité bien connue ramena l'ordre. Les soldats, dont l'attachement n'avoit plus d'objet, se retirèrent sans violence. Les citoyens distingués allèrent dans leurs maisons goûter la joie de n'avoir plus à craindre les caprices d'un Maître furieux : & le peuple, pour qui la nouveauté a toujours de l'attrait, paroissoit bien moins regretter le Prince, que ses amusemens.

Cependant l'Empire étoit sans chef. Les associés de Cheréa étourdis eux-mêmes de leur action, & plus encore du tumulte qui l'avoit suivie, s'étoient dispersés. Cheréa seul avec un des deux Consuls, se préparoit à tirer un fruit solide d'une entreprise qu'il ne croyoit que commencée, quand les autres la regardoient comme achevée. Après avoir renversé le tyran, il songeoit aussi à détruire la tyrannie, & peu s'en fallut que dans un instant si critique, le fruit des usurpations d'Auguste ne fut perdu.

Ces Magistratures , dont il avoit laissé subsister les noms , rappelloient toujours aux Romains un souvenir précieux. Elles avoient encore les marques extérieures du pouvoir : & , comme je l'ai déjà fait observer , il ne falloit que des circonstances favorables , pour leur en rendre la réalité.

Cheréa ne se sentoît pas assez autorisé pour amener seul un si grand changement. Il se fit appuyer par le Consul C. Sentius Saturninus. Celui-ci étoit de son côté un caractère ferme , hardi , capable de goûter les projets du Tribun , & digne de travailler à les faire réussir. Ces deux hommes , s'ils eussent été secondés , pouvoient ou ramener la liberté , ou du moins , de concert avec le Sénat , donner des bornes au despotisme.

Le Consul se hâta de rentrer dans les fonctions de sa charge. Il rendit une Ordonnance , pour défendre les assemblées particulières , pour promettre une réforme dans le gouvernement , & engager les soldats comme le peuple , à attendre leur

fort de la décision du Sénat. Après ces précautions qui étoient nécessaires, il assembla la Compagnie, non pas au Palais Impérial, ce qui auroit été un reste de l'ancienne servitude, mais au Capitole, dont le nom seul rappelloit la grandeur & la liberté Romaine.

Il y parut avec l'appareil du Consulat, dans les tems les plus heureux de la République. Sa pourpre, ses licteurs, la majesté de son maintien, formoient un spectacle nouveau qui frappoit tous les yeux.

Cheréa, le premier auteur de la liberté renaissante, lui rendit aussi le premier hommage. Il alla prendre l'ordre du Consul, ce qui ne s'étoit pas vu depuis soixante ans, & cette action hardie devoit engager tous ceux qui en étoit les témoins, à la soutenir.

Chacun paroissoit s'y disposer. Le nom de Souverains du monde charrouilloit l'orgueil de ces hommes qui s'étoient vus si long-tems les esclaves des Césars. Il leur sembloit beau de reprendre un rang dont leurs peres s'é-



*de l'Empire Romain.* LIV. II. 203  
toient laissés dépouiller. Dans la première yvresse du succès , ceux qui avoient été les plus lâches flatteurs du despotisme , se montroient les plus zélés pour l'indépendance.

Le discours du Consul fut noble & convenable aux circonstances. Il exhorta les Sénateurs à se remettre en possession de leurs droits , à rendre à Rome , par une administration sage , la gloire & le bonheur dont elle avoit été si long-tems privée. Il les pria de renoncer à leurs divisions , de sacrifier leurs ressentimens personnels au bien commun de la patrie , & de penser qu'elle n'avoit été asservie , que par les rivalités ambitieuses de leurs ancêtres.

Sur-tout il les avertit de bien réfléchir à la situation où ils se trouvoient , à la nécessité de se décider avec promptitude sur le choix d'un gouvernement , soit qu'ils voulussent rétablir celui qui , après avoir élevé si haut la puissance de Rome , s'étoit trouvé trop foible contre les armes de César & contre la politique d'Auguste , soit qu'ils aimassent mieux lui donner , en le modifiant , une forme nouvelle ,

204 *Histoire des révolutions*  
plus convenable à l'état actuel de  
l'Empire.

Il finit par leur rappeler qu'ils n'étoient plus comptables de leurs avis aux caprices d'un Maître insolent, mais à tout l'univers dont ils alloient régler le sort.

Sentius auroit peut-être mieux fait d'indiquer tout d'un coup aux Sénateurs ce qu'ils devoient faire, que de le leur demander. On voit les plus grands changemens causés par des particuliers entreprenans qui les conçoivent & les exécutent. Mais la marche pesante des corps nombreux, les rend incapables de la rapidité qui fait les révolutions. Ils perdent à délibérer le tems dont il faudroit profiter pour agir, & la hardiesse d'un petit nombre d'hommes bien unis, l'emporte presque toujours sur la lenteur circospecte des plus sages compagnies.

C'est ce qui arriva ici. Les Sénateurs n'avoient pas commencé à examiner quelle forme de gouvernement ils adopteroient, que les soldats l'avoient déjà fixée. Le successeur de Caligula étoit nommé, dans le tems

*de l'Empire Romain.* LIV. II. 205  
même où l'on se préparoit au Capitole à défendre de lui nommer un successeur.

Pour entendre cet événement , il faut se rappeler le changement qu'on a vu introduire sous Tibère dans la demeure des Gardes Prétoriennes. Elles formoient , comme nous l'avons dit , un corps d'environ dix mille hommes , rassemblés près de la ville , dans des casernes , dont ils ne sortoient que pour aller faire leur service.

La mort de Caligula fut sensible à ces soldats qu'il traitoit bien. Quand elle fut avérée , ceux qui étoient de garde au Palais se retirèrent très-affligés de n'avoir pû la prévenir. Les uns rentrèrent dans le camp occupés de leurs regrets. Les autres s'entretenoient de la perte qu'ils venoient de faire , des suites qu'elle auroit peut-être pour eux , & des moyens qu'ils pourroient prendre pour la venger , ou pour la réparer.

Leurs discours étoient d'autant plus libres , que les Préfets du Prétoire & les premiers Officiers ne se trouvoient point au camp. Ils restoient dans la

ville, pour y ménager leurs intérêts, dans la révolution qui paroissoit s'annoncer. Les subalternes, moins soigneux & moins autorisés, ne songeoient point à blâmer chez les soldats des réflexions dont ils s'occupoient eux-mêmes.

Il n'est point probable qu'ils craignissent, comme dit un Ecrivain moderne, de voir renaître les guerres civiles. Cette crainte n'étoit pas faite pour des cœurs corrompus, accoutumés à verser le sang des citoyens, & toujours prêts à vendre le leur à quiconque le vouloit payer.

Il est encore moins vraisemblable qu'ils sentissent, comme ajoute le même Ecrivain, combien il seroit défavantageux pour eux, que le Sénat s'attribuât le droit d'élire un Empereur.

Premierement, il étoit clair que le Sénat ne songeoit pas à une élection. Les démarches du Consul qu'on ne pouvoit pas ignorer au camp, étoient une preuve que cette Compagnie n'avoit pas dessein de se donner un Maître.

Secondement , pour que des soldats eussent pû faire de pareilles réflexions , il auroit fallu qu'il y eut eu déjà de part ou d'autre des exemples de ce droit d'élire , & que les troupes se fussent mal trouvées de l'avoir cédé. Or c'est ce qui n'étoit pas arrivé. Auguste n'avoit dû son élévation qu'à la fortune. Ses deux successeurs avoient reçu , non pas leur pouvoir , mais sa confirmation , du Sénat seul , sans difficulté.

Il n'étoit pas naturel d'imaginer que quelques Prétoriens désunis & confternés , pensassent déjà à lutter contre cette Compagnie. Ils devoient en respecter le nom dans ce moment , par la raison même qu'ils n'en connoissoient pas les forces. Les grands abus ne s'introduisent que peu-à-peu , & celui qui autorisa les Prétoriens à disposer de l'Empire , eut , comme beaucoup d'autres , le hasard pour origine.

Plusieurs d'entr'eux s'étoient répandus dans la ville. Ils avoient même pénétré dans le Palais , que la garde

avoit abandonné. Ils le parcouroient avec curiosité , & probablement ils profitoient du désordre général pour piller. Un d'eux apperçut des pieds qui passoient sous une tapisserie. Il la leve : il voit un homme tremblant , demi-mort de frayeur , qui se jette à ses genoux en demandant la vie.

Cet homme étoit l'oncle du Prince assassiné , ce Claude devenu aussi célèbre par son imbécillité , que d'autres Princes par leurs talens. Le soldat surpris le relève , l'envisage , & le reconnoissant pour l'unique héritier de l'Empereur , le salue Empereur lui-même.

A ce nom , à ses cris , quelques-uns de ses camarades accourent & l'imitent. On place Claude dans une chaise ( *a* ). Les soldats l'emportent eux-mêmes à leur camp , où l'enthousiasme ne tarda pas à gagner. Les Prétoriens vinrent en foule reconnoî-

---

( *a* ) *Leſtica* , espèce de chaise à porteurs.

*de l'Empire Romain.* Liv. II. 209  
tre le nouveau Prince qui regardoit  
lui-même tout ce qui se passoit ,  
comme un songe , tant il avoit peu  
de sujet de s'y attendre. Nous allons  
voir les suites de cet événement sin-  
gulier , & faire connoître quel chef  
les soldats s'étoient nommés.





# HISTOIRE

*DES RÉVOLUTIONS*

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE TROISIEME.

---

CLAUDE I, IV. EMPEREUR  
regne près de 14 ans.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de Claude. Sa conduite & ses  
occupations avant son avènement.*



IBERIUS Claudius Drusus ,  
à qui l'usage fait donner  
simplement le nom de  
Claude , n'appartenoit à la famille



des Césars que par alliance , ainsi que ses deux prédécesseurs. Auguste avoit adopté les deux enfans de sa femme Drusus & Tibere. Claude étoit fils du premier. Il fut donc dès sa jeunesse introduit dans la maison régnante. Quand Tibere son oncle & Caligula son neveu , eurent successivement occupé l'Empire , il se seroit trouvé la personne la plus considérable de l'Etat , si son mérite personnel eut répondu à l'éclat de sa fortune.

Mais il étoit né avec un esprit naturellement foible. Des maladies & une éducation trop dure l'affoiblirent encore. Son enfance annonçoit un caractère docile , mais sans élévation , comme sans vigueur. Livie , fiere , ambitieuse , environnée d'enfans dont les talens faisoient la gloire & la sûreté du trône , voulut à peine reconnoître son sang dans une ame timide , qui ne paroïssoit propre qu'à le déshonorer.

Comparant les succès de Tibere , les graces , la jeunesse brillante de Germanicus , avec l'incapacité , la pesanteur de Claude , elle ne pouvoit lui

pardonner de soutenir si mal un nom , que son oncle & son frere rendoient illustre. Le malheureux enfant en souffroit. On le traitoit avec autant de rigueur que de mépris , & son premier Gouverneur fut un palfrenier.

Le fruit d'une pareille éducation fut tel qu'on devoit l'attendre. Au lieu de corriger les défauts du jeune homme , on les augmenta. A force de le dédaigner , on l'abrutit.

Auguste en eut quelque pitié. Il avoit pour lui de la bonté , des égards. Mais il ne put combattre seul la nature & l'éducation , qui toutes deux travailloient à rendre ses soins inutiles. Tibere , railleur , pénétrant , peu reconnoissant envers Livie à qui il devoit tout , montra encore moins de tendresse pour un neveu stupide à qui il ne devoit rien. Claude essaya sous lui de parvenir aux charges , aux honneurs. Pour toute réponse il ne reçut que des insultes.

De Caligula il eut des insultes à souffrir & des dangers à craindre. On dit qu'il fut accusé plus d'une fois , & sous ce Prince la mort suivoit ordi-

*de l'Empire Romain. Liv. III. 213*  
nairement l'accusation. Mais la bassesse de Claude, l'indécence de sa vie le sauverent. Il resta à la Cour pour en être le jouet. Sa simplicité donnoit lieu tous les jours à des scènes dont son neveu s'amusoit, & par cette raison il le souffroit volontiers auprès de lui.

Il s'y trouvoit le jour & à l'instant de l'assassinat. Frappé de cet événement tragique, il s'enfuit au hasard dans le Palais. S'y étant mal caché sous une tapisserie, il fut, comme je l'ai dit, découvert, reconnu, & proclamé Empereur par un simple soldat. L'ardeur des autres seconda l'impétuosité du premier. Mais toute la part qu'eut Claude à son élévation, fut de ne pas l'empêcher. Tremblant, timide, irrésolu, il ne voyoit, il n'entendoit rien de ce qui se passoit. Il étoit déjà Empereur légitime, avec la ville & une armée pour appui, qu'il croyoit à peine être assuré de sa vie.



## C H A P I T R E II.

*Consternation du Sénat en apprenant la nomination de Claude faite par les soldats. Il tâche de l'engager à abdiquer , & finit par se soumettre à lui.*

Cependant on délibéroit au Capitole. Le Consul écoutoit les avis : il recueilloit les voix. Par la tournure actuelle des affaires , ces formalités , autrefois si respectées dans Rome , n'étoient plus qu'une vaine comédie , dont la prolongation pouvoit même devenir funeste aux acteurs.

On vint bientôt leur dire que Claude étoit au camp des Prétoriens. Cette nouvelle n'excita que de la compassion pour un infortuné qu'on croyoit prêt à périr. Ceux qui l'avoient vû passer entouré de soldats , pâle , défiguré , portant sur le visage les marques de la consternation dont

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 215  
son cœur étoit plein, publioient qu'on  
le conduisoit à la mort.

On croyoit qu'apparemment les  
troupes l'auroient soupçonné d'être  
entré dans la conspiration. On ima-  
ginoit qu'elles vouloient venger par  
son supplice la perte de leur Empe-  
reur, & l'on plaignoit le sort d'un  
citoyen méprisable à la vérité, mais  
qui n'ayant eu aucune part aux crimes  
de son neveu, ne paroissoit pas avoir  
mérité d'en être puni.

Ensuite on apprit que Claude n'é-  
toit pas mort : que les soldats, à son  
arrivée, au lieu de montrer de la fu-  
reur, n'avoient laissé voir que de la  
joie. Cet avis fit encore peu d'im-  
pression. On cherchoit seulement à  
deviner la cause d'un pareil accueil.  
On se demandoit avec plus de curio-  
sité que d'inquiétude, quel sujet les  
troupes pouvoient avoir de se réjouir,  
à l'entrée d'un homme pour qui elles  
ne ressentoient sûrement, disoit-on,  
ni affection ni haine. De toutes les  
raisons qu'il étoit possible de leur sup-  
poser, la véritable étoit la seule à la-  
quelle personne ne pensa.

Enfin on sçut que le camp retentissoit d'acclamations , que le peuple y couroit en foule , & qu'on distinguoit clairement des voix qui s'adressoient à *Claude Empereur*. A ce mot on se regarda : un long silence régna dans l'assemblée.

La surprise & la consternation firent les vrais partisans de la liberté. Ils voyoient avec désespoir renverser tous leurs projets. Ils déploroient le sort de Rome , qui ne s'étoit tirée des main d'un furieux , que pour tomber dans celles d'un imbécille. Prévoyant par quels hommes la stupidité de Claude alloit être gouvernée , ils ne se dissimuloient ni leurs craintes pour eux-mêmes , ni leurs inquiétudes pour la patrie.

Ceux au contraire qui s'étoient fait du joug une habitude volontaire , qui se sentoient capables de se faire aimer d'un Prince à force de bassesses , & de profiter de ses vices en les imitant , défavouoient le zèle passager qu'ils venoient de montrer pour la liberté. Ils renonçoient sans peine à la gloire de rétablir des Loix impérieuses , dont  
la

*de l'Empire Romain. Liv. III. 217*  
la sévérité ne peut paroître douce qu'à  
des cœurs vertueux.

Les plus vieux même , toujours  
frappés des anciens maux , conve-  
noient que la République étoit trop  
riche & trop puissante , pour pouvoir  
être libre impunément. Ils sentoient  
le besoin d'un Maître , pour n'avoir  
pas plusieurs tyrans. Mais ils auroient  
voulu que dans un choix nécessaire ,  
on eut consulté le mérite ; plus que la  
naissance , & que pour donner un  
chef à l'Empire , on n'eut pas pris le  
plus indigne de ses sujets.

Chacun étant donc ainsi occupé de  
ses réflexions , il se passa bien du  
tems , avant que personne osât ouvrir  
un avis. On craignoit d'attirer les re-  
gards , dans un moment où l'obscurité  
seule étoit exempte de péril , & l'on  
gardoit le silence , parce qu'il n'étoit  
pas possible de parler sans danger.

Enfin le Consul imagina d'envoyer  
deux Tribuns du peuple , vers le nou-  
veau Prince , soit pour l'intimider par  
des menaces , soit pour le flatter par  
des promesses. Ils avoient ordre de  
l'exhorter à venir occuper son ancienne

place au Sénat, de lui représenter combien étoit injuste & odieuse une élection faite avec violence par des soldats. Ils devoient l'engager à y renoncer, & lui faire espérer tous les dédommagemens qui seroient compatibles avec la liberté publique & l'honneur de Rome.

Malheureusement il n'étoit déjà plus temps de faire cette démarche. Claude étoit un imbécille : mais il avoit dans sa maison des hommes intelligens. Plusieurs de ses anciens domestiques, de ceux que les Romains nommoient *affranchis*, saisirent l'occasion de faire une grande fortune, en assurant celle de leur Maître. Ils étoient accourus auprès de lui, au premier bruit de la révolution, pour l'aider par leurs conseils. Ils dictèrent sa réponse aux Envoyés du Sénat.

Claude les assura que la Compagnie ne devoit se promettre rien que de favorable de son gouvernement. Il avoua que l'abus de l'autorité arbitraire sous le dernier regne, avoit pû la rendre redoutable. Mais il promit que sous le sien, elle seroit renfermée dans de



justes bornes , & qu'il se feroit toujours un plaisir de la partager avec les Sénateurs.

Après cette réponse , les mêmes affranchis lui conseillèrent de s'attacher les soldats , par une libéralité. On leur promit , au nom de l'Empereur qu'ils venoient de faire , environ cinq cens de nos livres à chacun. Alors les acclamations redoublèrent , & l'amour des troupes s'affermir pour un Prince qui la payoit d'avance.

Dans une histoire des Empereurs estimée , on accuse Claude d'avoir donné lieu le premier à ces largesses indiscrettes , qui devinrent , dit-on , une Loi pour ses successeurs , & qui causerent de si grands maux dans la suite. Il est certain que cet usage causa de grands maux. Mais il l'est encore davantage , que Claude n'en fut pas l'auteur.

Tibere & Caligula avoient fait de pareilles distributions à leur avènement. Il est vrai qu'ils paroissent exécuter les testamens de leurs prédécesseurs. Mais ces testamens ayant contenu deux fois de suite la même clau-

se, les soldats étoient autorisés à les regarder, en quelque sorte, comme des modèles dont les Princes suivans ne devoient pas s'écarter.

Caligula n'ayant pas eu le tems d'en faire un, la somme que donna son oncle, en lui succédant, ne pouvoit passer que pour celle qu'auroit laissée l'Empereur mort, s'il l'avoit pu. Ainsi Claude n'introduisoit point un nouvel usage. Il ne faisoit que se conformer très-prudemment à l'ancien.

Cette somme elle-même souffre de grandes difficultés. Elle pourroit servir à donner une idée de la richesse de l'Empire, s'il étoit possible de la déterminer au juste. Mais c'est à quoi on ne sçauroit se promettre de réussir. On a vu qu'Auguste n'avoit laissé à chaque soldat de sa garde que trente livres. Le testament de Tibère leur en léguoit autant. L'Ecrivain François dit, d'après les anciens, que dans l'occasion dont il s'agit, Claude donna *quinze mille sesterces*, ou *dix-huit cents soixante-quinze livres*, & aux Officiers à proportion.

Il y a déjà là quelque chose de bien

étonnant. La disproportion est immense entre ces deux sommes. Est-il probable qu'un Prince, quelque borné qu'on suppose son Conseil, offre de lui-même à des soldats, une récompense soixante fois plus forte, que celle qu'ils ont reçue quatre ans auparavant, à-peu-près dans les mêmes circonstances ?

D'ailleurs il y auroit eu dans une pareille promesse encore plus d'imprudence que de libéralité. Après avoir payé les Prétoriens, il restoit encore à satisfaire le reste des armées, & tout le peuple de Rome, qui ayant été rappelés aussi sur les testamens précédens, ne se feroient pas alors vûs oublier tranquillement. Or s'il y avoit eu déjà vingt millions au moins d'employés pour les seuls Prétoriens, d'où auroit-on pu tirer de quoi contenter les autres ? Claude en achetant l'Empire à ce prix, risquoit de n'y pas trouver assez d'argent pour le payer.

Mais on est encore bien plus surpris quand on vient au commencement du regne de Néron. L'Ecrivain dont je parle, y dit que ce Prince pro-

mit aux soldats une gratification pareille à celle qu'ils avoient reçue de son pere , c'est-à-dire , cinq mille sesterces , ou six cens vingt-cinq livres. Seroit-ce une faute d'impression ? L'exactitude scrupuleuse de l'Auteur dans tout le reste , donneroit envie de le croire.

La réponse du nouveau Prince étant rapportée au Sénat , ne pouvoit manquer d'ébranler le peu qui lui restoit de fermeté. Un autre événement acheva de l'abattre , & ne lui laissa d'autre parti à prendre que celui de la soumission.

Cheréa lui avoit conservé l'obéissance des soldats qu'il commandoit , & même de tous ceux qui étoient alors de quartier dans la ville. Mais dès qu'ils sçurent que leurs camarades avoient élu un Empereur dans le camp , l'envie leur prit de les imiter. Ils s'écrierent aussitôt qu'ils vouloient un chef : seulement par un reste de déférence pour le Sénat , ils lui en laissèrent le choix.

Cheréa indigné n'oublia rien pour les piquer d'honneur , & les engager

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 223  
à se rendre les soutiens de la liberté.  
Mais tout fut inutile. Dès qu'ils ap-  
prirent ce qu'avoit valu aux autres  
compagnies la nomination de Claude,  
ils se hâtèrent d'aller en partager la  
récompense. Ils leverent leurs dra-  
peaux , & sous les yeux du triste  
Cheréa , ils se mirent en marche pour  
se rendre au camp.

Alors il fallut plier. Les Sénateurs  
qui n'avoient osé combattre l'élec-  
tion de Claude , se réunirent pour la  
confirmer. Ils lui déférèrent tous les  
titres qui paroissoient , non pas don-  
ner l'autorité absolue , mais l'accom-  
pagner. Le Consul dépouillé d'une  
ombre de grandeur qui avoit si peu  
duré , alla à leur tête embrasser les  
genoux d'un homme qu'il méprisoit ,  
& dont la fortune jugeoit à propos  
de faire le maître de l'Empire.



---

---

C H A P I T R E III.

*Claude affermi sur le trône fait mourir Cheréa. Foiblesse de ce Prince. S'il a mérité les reproches que lui a fait le Président de Montesquieu. Il est gouverné par ses domestiques & par ses femmes : la seconde l'empoisonne.*

**S**I Claude avoit pu soutenir son élévation , il est sûr qu'on n'auroit pas pû la trouver tout-à-fait injuste. Il étoit seul héritier de Caligula. Il n'y avoit pas à la vérité de Loi qui rendit le trône héréditaire chez les Romains : mais il n'y en avoit pas non plus qui établit le contraire. L'usage autorisoit même le droit de succession. Tibere & Caligula paroissoient n'en avoir pas eu d'autre. Claude ne devoit donc pas passer précisément pour un usurpateur. Personne n'auroit pû lui disputer sa place , s'il en avoit été digne.

Malheureusement la souveraine puissance ne donne pas les talens nécessaires pour l'exercer. Claude fut sur le trône , ce qu'il avoit été dans l'obscurité , simple , foible , crédule. Capable de désirer le bien , & non pas de le faire , il n'ordonnoit pas le crime , mais il le laissoit commettre.

Gouverné par ses femmes , par ses affranchis , il ne s'apperçut jamais ni qu'ils avoient tout son pouvoir , ni qu'ils en abusoient. Le malheureux Empereur , devenu le jouet de ses esclaves , rendit sa foiblesse aussi funeste & plus honteuse pour Rome , que ne l'avoit été la fourberie barbare & la fureur atroce de ses deux prédécesseurs.

Il commença par ordonner la mort de Cheréa. Il n'y avoit dans Rome personne qui au fonds du cœur ne le comblât d'éloges. Mais ce généreux Tribun avoit donné un exemple trop hardi. Les affranchis du nouveau Prince se sentoient disposés à imiter Caligula. Ils voulurent que sa mort fut vengée.

L'action de Cheréa auroit été regar-

dée, cent ans plutôt, comme le comble de la grandeur d'ame. Elle fut alors punie comme un crime, & celui qui auroit pû être le compagnon du grand Brutus, se vit traité comme un infâme malfaiteur. Tant il est vrai que les circonstances décident souvent du sort des hommes, & que la façon de penser de ceux qui gouvernent, tient presque toujours à leurs intérêts.

On connoît le reste de l'histoire de Claude. Elle n'offre guère que des traits de foiblesse de sa part, & de tyrannie de celle de ses domestiques, devenus ses confidens & ses Ministres.

On lui a reproché, dans un livre fameux parmi nous, d'avoir trop aimé à rendre la justice par lui-même. On voit en effet par l'histoire, qu'il étoit très-assidu à remplir cette fonction. L'Auteur de l'Esprit des Loix le regarde comme le premier Empereur qui se soit fait l'arbitre des procès entre les particuliers, & qui ait ainsi réuni le pouvoir de faire des Loix, avec celui d'en régler l'application. Or comme le Président de Montesquieu croit cette réunion dangereuse,



il blâme Claude d'y avoir donné lieu.

Je ne sçais s'il est bien vrai qu'il soit dangereux qu'un Souverain prenne la peine de présider lui-même aux jugemens par qui se décident la fortune & la vie de ses sujets. Il est certain du moins qu'il n'a reçu son pouvoir que pour cela. Il n'est Prince que pour rendre la justice. Il n'est puissant que pour écouter les plaintes des foibles & les faire cesser, en remédiant aux abus qui les occasionnent. Il n'est le Maître de tout, que pour maintenir la paix par-tout : & l'on ne sçauroit nier que ce qu'on appelle la justice distributive, n'en soit le plus sûr moyen dans l'intérieur de l'État.

L'obligation d'y veiller étoit d'autant plus pressante pour les Souverains de Rome, que la Jurisprudence dans cette ville n'avoit point de forme fixe. Ce n'étoit point comme parmi nous, où des Coutumes rédigées avec une espèce d'authenticité, & des recueils d'Ordonnances publiées au nom des Rois, tiennent lieu des Loix générales qui nous manquent. L'absence du

Chef de l'Etat est moins sensible dans nos Tribunaux , parce que sa volonté y est toujours censée présente. Les Juges enchaînés par des Réglemens qu'il ne leur est pas même permis d'interpréter , n'ont autre chose à faire que de s'y conformer. Il est rare qu'ils puissent se dispenser d'en suivre les principes. Ils ont donc moins besoin d'un surveillant qui les empêche de s'en écarter.

Mais à Rome chaque Préteur , chargé de rendre la justice , étoit absolument le maître de se tracer à lui-même le chemin qu'il devoit suivre. Tous avoient ce privilège & ils en usoient. Ce ne fut que sous Adrien qu'on s'avisa pour la première fois de compiler des décisions de Jurisconsultes , & de donner à leur assemblée une force légale.

Jusques-là les Magistrats avoient joui de l'indépendance la plus entière. On sçait qu'en entrant en charge ils affichent au dessus de leur Tribunal une liste des maximes de Jurisprudence , suivant lesquelles ils se proposoient de juger pendant leur année.

Il étoit très-aisé aux Auteurs de ces maximes de leur donner un sens arbitraire. D'ailleurs leurs décisions étoient sans appel, & par conséquent il ne restoit aucune ressource contre l'injustice, quand on venoit à la commettre.

Il falloit lui opposer une barrière : mais dans la nouvelle constitution de l'Empire Romain, il ne pouvoit y en avoir d'autre que la présence du Maître. Il n'osoit confier à un sujet l'inspection suprême dans une partie si essentielle. Il craignoit qu'on ne vint à s'en prévaloir contre lui. Il étoit donc obligé de l'exercer par lui-même. Son devoir & sa politique l'exigeoient également.

Tous les bons Empereurs Romains penserent ainsi, & même les mauvais, jusqu'à la décadence de l'Empire. Ils s'en crurent toujours les premiers Magistrats. Ils se regarderent comme les Chefs de la justice, non pas pour y veiller de loin, mais pour la guider eux-mêmes en personne. La plus importante de leurs fonctions étoit celle de présider à ses Arrêts.

Auguste en avoit donné l'exemple. Tibere & Caligula ne s'en dispensèrent point. Claude, en suivant les mêmes principes, ne méritoit dans aucun sens le reproche que lui fait le Président de Montesquieu.

Les fautes de ce Prince & les malheurs de l'Empire, ne vinrent point de sa passion pour juger. Elles furent une suite de sa foiblesse pour ses domestiques, & plus encore de celle qu'il eut pour deux femmes, qui chacune dans un genre différent, poussèrent aux plus horribles excès la dépravation dont le cœur humain est susceptible.

On sçait par quel libertinage la première parvint à être la honte de son sexe. La seconde eut des vices moins choquans & bien plus dangereux. La voluptueuse Messaline avoit laissé vivre son mari en le déshonorant. L'ambitieuse Agrippine ne le déshonora guère moins, & finit par lui donner la mort.

Cette Princesse avoit toutes les qualités qui forment les scélérats heureux. A l'audace qui fait concevoir les

grands projets , à l'intrépidité qui les fait entreprendre , elle joignoit l'adresse & le mépris des scrupules qui les fait réussir. Elle étoit supérieure aux petitessees qui occupent & nourrissent ordinairement la vanité des femmes. Regardant sa beauté moins comme un avantage flatteur , que comme un instrument utile , elle faisoit servir ses plaisirs même à sa politique. Sans être avare de ses faveurs , elle ne les accordoit qu'à ceux qui pouvoient travailler à établir sa puissance.

Elle avoit été mariée de bonne heure à un Sénateur Romain , de qui il lui restoit un fils. Cette union disproportionnée n'étoit pas ce qui l'écartoit le plus du trône. Mais elle étoit nièce de Claude , & ce titre sembloit lui ôter l'espérance d'en devenir la femme. Cependant après la mort de Messaline , elle osa prétendre à remplir sa place. Un affranchi gagné par la plus coupable familiarité , la conduisit au lit de son Maître : & le Prince à qui il fut aisé d'inspirer de l'amour pour la fille de son frere , ne s'informa pas s'il avoit des rivaux.

L'idée d'un inceste paroïssoit seule l'arrêter. Elle fut détruite par un Arrêt du Sénat. Agrippine fut déclarée Impératrice. Aux honneurs que ce rang lui donnoit, elle joignit le pouvoir que son foible mari ne pouvoit l'empêcher de prendre. Elle en profita pour exclure du trône le véritable héritier, & pour y faire asseoir son propre fils. C'est celui qui sous le nom de Néron s'est acquis l'exécration de la postérité.



## NÉRON, V. EMPEREUR

regne un peu plus de 13 ans.

---

### CHAPITRE IV.

*Origine de Néron. Qui étoient son  
pere & sa mere , & ses précep-  
teurs.*

**O**N ne peut rien dire de si fort contre ce Prince , que son nom n'en signifie encore plus. Il fait naître l'idée de tous les vices portés aux derniers excès. Il présente l'image de la tyrannie la plus cruelle , de la débauche la plus honteuse , enfin du regne le plus affreux qui ait jamais souillé l'histoire. Je ne sçais pourtant si celle des tems postérieurs n'a pas le triste avantage de pouvoir offrir des exemples comparables à celui de Néron même.

Je crois qu'Alexandre VI à Rome ,

Henri VIII à Londres , Catherine de Médicis à Paris , ne sont pas des preuves moins funestes des maux que peut produire le pouvoir , quand il se trouve joint avec la corruption du cœur. Mais ces derniers n'ont point eu de Tacite pour Historien. D'ailleurs leurs fureurs se sont développées sur une scène bien plus étroite. Celles de Néron avoient pour théâtre Rome & l'univers. Aussi sont-elles devenues bien plus célèbres.

Sa naissance & son éducation furent également propres à le familiariser avec les vices les plus odieux. Il tenoit l'une , comme on l'a vu , d'une Princesse incestueuse , connue depuis long-tems par des infamies , & qui ne parvint au rang d'Impératrice , que pour se distinguer par la scélératesse , au milieu de la Cour la plus corrompue qui fut peut-être jamais.

Le pere de Néron étoit un Sénateur Romain , nommé Domitius. Ceux qui croient que les inclinations des peres doivent influer sur celles des enfans , peuvent observer que ce Domitius passoit dans Rome , du tems



*de l'Empire Romain.* LIV. III. 235  
même de Caligula, pour le plus méchant des Romains. On prétend qu'il disoit souvent que d'Agrippine & de lui, il ne pouvoit naître qu'un monstre funeste à l'univers. Mais il faut mettre cette prétendue prédiction avec les centuries de *Nostradamus*, qui sont toujours postérieures aux événemens qu'elles annoncent.

Après être né d'un sang si funeste, Néron fut élevé par deux hommes, qu'une grande réputation de sagesse n'empêcha point de devenir les complices des crimes de la mere, & moins encore de se prêter à ceux du fils. C'étoient Seneque & Burrhus.

Le premier étoit un de ces Philosophes qui professent une morale rigoureuse, & la réservent toute entiere pour leurs écrits. Rien n'est si admirable que ses préceptes, mais rien n'y est si opposé que presque toute sa conduite. Il étoit grand partisan de ce qu'on appelloit à Rome le Stoïcisme, espèce de secte orgueilleuse, transplantée depuis un siècle de la Grèce en Italie, & qui y avoit pro-

duit , comme les autres , bien plus de beaux discours , que de bonnes actions.

Les Stoïciens avoient déjà pénétré dans ce labyrinthe de la métaphysique , où nous nous sommes égarés après eux , & où d'autres s'égarent après nous. Ils s'étoient permis de raisonner sur la liberté de l'homme , sur la fatalité. Ils avoient osé toucher à ces questions délicates , qui , au bout de vingt siècles de discussions , sont aujourd'hui plus embrouillées & plus obscures que jamais.

Ils donnoient à l'homme une liberté , une indépendance entière. Ils vouloient qu'il se rendît absolument le maître de ses passions. Ils soutenoient qu'il n'étoit redevable à la nature que de la vie , & que le reste étoit en son pouvoir. Ils recomman-  
doient sur-tout de pratiquer la vertu pour elle-même. Ils proscrivoient comme indignes d'elle tous les autres motifs , qui cependant , suivant des Docteurs moins austères , peuvent légitimement y conduire.

Seneque a embelli ces maximes de tous les agrémens qu'un esprit brillant pouvoit y donner. Il a développé la morale la plus pure , avec le stile le plus séduisant. Mais quand on vient à rapprocher sa vie de ses ouvrages , on est étonné de voir que l'une dément si cruellement les autres. L'histoire lui reproche d'avoir été courtisan rampant , en ne parlant que de grandeur d'ame & de liberté ; de s'être prêté à justifier des crimes honteux , en célébrant les charmes de la vertu ; d'avoir osé écrire un traité sur la clémence , en se permettant les procédés les plus durs & les plus inhumains

Il a vanté sur-tout le mépris des richesses , & il jouissoit d'une fortune immense. On l'a même accusé de la devoir à des moyens déshonorans. Il est assez prouvé que sa passion pour l'argent augmentant avec son opulence , il n'y avoit pas de moyen qu'il ne mît en œuvre pour en amasser. Il abusoit de l'imperfection des Loix Romaines , qui toléroient l'usure. Il se mêloit d'agiotage , & l'entendoit au point , qu'en retirant à propos ses

238 *Histoire des révolutions*  
fonds de l'Angleterre où il les avoit  
placés, il causa dans cette province  
une banqueroute, & ensuite une  
guerre qui lui devinrent très-lucra-  
tives.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que  
dans le tems même qu'il se livroit à  
un manège si avilissant, il écrivoit à  
l'un de ses amis : *J'ai renoncé non-  
seulement au commerce des hommes ,  
mais au soin des affaires , & sur-tout à  
celui des miennes.* Ce trait doit rendre  
sa philosophie bien suspecte, & sa  
mémoire bien odieuse.

Séneque occupoit auprès de Néron  
le poste qui répond à celui de *Pré-  
cepteur* parmi nous. Le *Gouverneur*  
étoit Burrhus. Agrippine attentive à  
ne mettre auprès de son fils que des  
hommes capables de s'y soutenir avec  
honneur, suivant ses vues, les avoit  
choisis, l'un sur la réputation de son  
esprit, l'autre sur celle de son mé-  
rite pour les affaires, & pour le com-  
mandement des armées. Tous deux  
donnerent en effet des preuves d'une  
capacité estimable, s'ils ne l'avoient  
dégradée par la plus lâche de toutes

les complaisances. On a cependant fait moins de reproches à Burrhus qu'à son collègue, soit qu'il fut réellement moins repréhensible, soit qu'étant homme d'épée, & n'écrivant point de traités de morale, la contradiction ne fut pas si choquante entre sa conduite & ses maximes.

Au reste quand il n'y auroit de prouvé contre eux, que leur condescendance à se charger de l'éducation de Néron, ç'en seroit assez pour les couvrir de honte à jamais. Ils ne pouvoient pas ignorer les desseins d'Agrippine (a). C'étoit visiblement de séduire le vieillard imbécille, de dépouiller son fils, & d'assurer l'Empire à leur élève.

Ils ne prévoyoit pas sans doute

---

(a) Tacite dit positivement qu'Agrippine avoit fait revenir Senequë de l'exil, afin de lui confier l'éducation de Néron, & de se servir de ses conseils, pour le succès de ses projets ambitieux. *Veniam exilii pro Annæo Seneca.... impetrat, ut Domitii pueritia tali magistro adolesceret, & consiliis ejusdem ad spem dominationis uterentur.*

que cet élève deviendroit entre leurs mains l'exemple le plus effrayant des excès où peut se porter la méchanceté humaine. Mais le complot seul de l'élever au trône étoit odieux. Il auroit dû choquer un philosophe & un vieux guerrier, si l'étude de la philosophie, ou quarante ans passés dans une obscurité vertueuse, étoient une sauve-garde contre les charmes éblouissans de l'ambition.

Seneque & Burrhus ne virent dans l'élévation de Néron, que le pouvoir dont ils jouiroient auprès d'un disciple tout-puissant. Ils comptèrent pour rien les reproches de la postérité, & ceux de leur propre cœur. Ils sacrifient tout à l'idée flatteuse d'occuper avec éclat une place pour laquelle ils n'étoient pas nés. Mais ils en reçurent bientôt la récompense. Après quelques années d'un ministère plus fatigant que glorieux, ils furent, comme Agrippine, les victimes du monstre pour qui ils avoient travaillé.



## CHAPITRE

## CHAPITRE V.

*Néron assassine sa mere. Bassesse abominable des Romains & du philosophe Sénèque en cette occasion. Voluptés infâmes & petitesse de ce Prince.*

**P**ersonne n'ignore que Néron , parvenu à l'Empire , empoisonna , la seconde année de son regne , l'infortuné Britannicus , dont il occupoit la place. Dans le cours de la sixième , il fit assassiner sa mere , sous les yeux de son Précepteur & de son Gouverneur , devenus ses premiers Ministres , & qui , s'ils n'aiderent pas à commettre le parricide , sont au moins bien convaincus de l'avoir approuvé. Elle reçut ainsi la juste punition de ses crimes. Mais il semble que le droit de les punir n'appartenoit pas à celui qui en avoit recueilli le fruit.

Néron s'étoit essayé , avant que de commettre celui-ci : cependant il ne

fut point à l'abri des remords , quand il en apprit le succès. La nature si cruellement outragée réclamoit avec force. Il rougissoit pour la première fois. Il trembloit de reparoître à Rome. Aux horreurs dont cette ville étoit pleine , il en manquoit encore une : c'étoit de voir les Romains justifier le parricide , & remercier les Dieux d'avoir donné à leur Prince la force de le commettre.

C'est ce qui arriva. Les Officiers des troupes , avec Burrhus à leur tête , vinrent baiser la main du meurtrier. Séneque , dans une longue lettre au Sénat , fit l'aveu & l'apologie du meurtre. Cette Compagnie , dès qu'elle l'eut reçue , ordonna des fêtes pour un si heureux événement. On courut dans les Temples. On couvrit les Autels d'offrandes. On osa présenter au ciel l'encens d'un si abominable sacrifice.

Néron lui-même se rendoit justice. Il se sentoît indigne de rentrer dans la ville , après l'avoir si horriblement souillée. Il essayoit d'aller loin des murs cacher son trouble & sa honte.



Il fut prié en cérémonie de ne pas priver Rome plus long-tems de sa présence. On lui répétoit à chaque instant que le nom d'Agrippine étoit en horreur, que sa mort avoit fait plaisir au peuple, qu'il pouvoit se présenter hardiment, & se fier à l'attachement respectueux qu'on avoit pour lui.

Il revint. Il monta au Capitole, au milieu des acclamations de la multitude. Il offrit des sacrifices. Alors voyant les Dieux se taire & les hommes applaudir, il conclut qu'il n'avoit rien à craindre des uns, & qu'il pouvoit tout hasarder avec les autres. Il se livra donc sans réserve à tous ses penchans.

L'Italie ne fut plus désormais qu'une vaste boucherie, où ses exécuteurs alloient choisir ses victimes. Tous les jours il se commettoit quelque nouvel assassinat, avec des circonstances plus affreuses ou plus déplorables. Mais la plus affligeante de toutes, étoit sans contredit le décret signé de six cens Sénateurs, qui suivant toujours immédiatement ces barbaries, ne faisoit

que confirmer l'opprobre des lâches qui s'en rendoient les complices.

Ils aiguisoient par là le poignard qui devoit bientôt les percer. Ils ne voyoient pas qu'en flétrissant ainsi la mémoire de leurs confreres, ils se préparoient la même ignominie, quand ils auroient subi le même sort. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire d'autre époque d'une pareille tyrannie de la part du Maître, & d'un pareil avilissement de la part des sujets.

Cependant Néron baigné dans le sang n'en étoit pas plus heureux. La providence n'a pas voulu qu'on put commettre de grands crimes sans de grands remords. C'est le premier châtiment qu'elle fait subir aux hommes trop puissans, que les Loix ne sçauroient punir. L'indigne bassesse des Romains pouvoit bien démentir aux yeux de leur oppresseur le cri de sa conscience, mais non pas l'étouffer dans son cœur. Pour se distraire au moins, il cherchoit à noyer dans la débauche le souvenir de sa cruauté.

Ce misérable devenu en tous sens l'opprobre du genre humain, las du

plaisir & du crime, dont il avoit épuisé les ressources, cherchoit de nouveaux plaisirs dans des crimes nouveaux. Il imagina de se marier publiquement avec un des complices de ses débauches, & de jouer dans cette infâme cérémonie le rôle de femme. Les noces se célébrèrent avec appareil. Rien ne fut oublié de ce qui pouvoit dégrader & le Prince qui s'en amusoit, & le peuple qui le souffroit.

On peut remarquer que ces excès, tout révoltans qu'ils paroissent, ne sont pas particuliers à Néron, ni aux autres mauvais Empereurs qui l'ont suivi. L'histoire en reproche d'aussi grands peut-être à plus d'un Roi d'Angleterre, à plus d'un Pape, à notre Henri III. Tel est le malheur de l'humanité, que dans un rang où l'on peut tout, le gout de la débauche, comme celui de l'ambition, s'accroît souvent à mesure qu'il est satisfait, & que les premières foiblesses conduisent presque toujours au comble de la dépravation.

A ces divertissemens qui outra-

geoient la nature, Néron en joignoit d'autres qui n'outrageoient que son rang. Il avoit toujours laissé voir une passion folle pour les spectacles, pour les courses de chariots, pour la musique. Ces goûts ne seroient plus une indécence aujourd'hui qu'ils sont devenus l'occupation des honnêtes gens, & souvent la plus sérieuse. Ils blefsoient alors, non pas la sévérité Romaine qui n'existoit plus, mais les anciens usages, qu'une corruption profonde n'avoit pu abolir tout-à-fait.

Séneque & Burrhus auroient du moins voulu sauver ces apparences. Ils conseilloyent à leur élève de ne se livrer qu'en secret à des amusemens qui n'étoient pas faits pour le successeur des Césars. Mais il étoit désabusé sur leur prétendue vertu. Il sentoient bien que s'ils avoient réellement aimé sa gloire, c'étoit le sang de sa mere & celui de son frere qu'ils auroient dû l'empêcher de répandre. Il ne voyoit en eux que de lâches flatteurs, qui, après l'avoir au moins abandonné à lui-même, quand il s'a-

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 247  
gissoit de commettre des crimes , prétendoient le guider dans des choses indifférentes.

Il méprisa donc leurs avis. Il se produisit sans ménagement sur le théâtre. Pour faire même partager sa honte à ses censeurs , comme ils s'étoient empressés à partager le fruit de ses attentats ( a ) , il les forçoit de l'accompagner. Ces malheureux courtisans , attachés encore à une grandeur flétrissante qui leur échappoit , continuoient à donner l'exemple de la plus servile adulation.

On a peine à croire jusqu'où Néron portoit l'oubli de sa dignité , & la fureur pour des petitesse qui l'avilissoient. On seroit même tenté de prendre pour des fables ce qu'on en rapporte , si les confrairies de Hen-

---

( a ) A la mort de Britannicus , ces deux Ministres n'avoient pas fait difficulté d'entrer dans le partage de ses dépouilles. *Nec defuerant* , dit Tacite , *qui arguerent viros gravitatem asseverantes , quod domos , vilis que id temporis quasi prædas divisissent.*

ri I. I, si ses débauches hypocrites & ses superstitions voluptueuses, n'étoient précisément du même genre que les minuties dont s'occupoit l'Empereur Romain.

Il avoit la voix sourde & peu flexible : cependant il ne croyoit pas que personne put chanter avec plus de gout & d'agrément. Il disputoit le prix dans les jeux publics contre les musiciens les plus habiles. On peut croire que dans cette espèce de concours les juges étoient bientôt décidés , & que les prétendans étoient trop discrets pour développer tous leurs talens , contre un pareil rival.

Après avoir parcouru les théâtres célèbres de l'Italie , il se transporta jusques dans la Grece , où l'on sçait que les spectacles avoient pris leur origine , & se soutenoient encore avec quelque distinction. Il y remporta toutes les couronnes , & se hâta de venir les étaler à Rome dans un triomphe.

Les anciens Romains rapportoient dans leur patrie les dépouilles des Nations vaincues ; ils les faisoient voir avec pompe à leur entrée. Ils s'y mon-

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 249  
troient eux-mêmes couverts de gloire  
& suivis de leurs soldats , témoins ir-  
réfufables de la valeur & de la con-  
duite des Généraux.

Néron voulut imiter cet appareil.  
Il fit porter devant lui toutes les cou-  
ronnes qu'il avoit gagnées , au nom-  
bre , dit-on , de dix-huit cens , ce qui  
eft évidemment abfurde ; mais le nom-  
bre n'eft pas ici ce qu'il y a de remar-  
quable. Il étoit accompagné d'une  
foule de muficiens mercénaires qui  
célébroient les victoires de leur Chef ,  
& fe difoient les foldats de l'Empereur  
Romain.

Lui-même y paroiffoit fur un char  
magnifique , couvert d'une robe de  
pourpre femée d'étoiles d'or. Le Sé-  
nat & le peuple le fuivoient en fai-  
fant retentir l'air d'acclamations. Ro-  
me dans fes beaux jours avoit montré  
moins de joie , en recevant le vain-  
queur d'Annibal & de Carthage.



## C H A P I T R E. V I.

*S'il est vrai que Néron ait brûlé Rome ,  
& ce que c'étoit que le Palais d'or.*

O N prétend que, pour se distinguer dans tous les genres de crimes , Néron avoit voulu être incendiaire , & que pour le devenir en grand , il avoit fait brûler Rome. Un événement fâcheux arrivé sous son regne, donna lieu à ces soupçons. Rome fut effectivement presque toute entière consumée par le feu. Mais il est plus que douteux que Néron en fut l'auteur.

Tacite lui-même l'en justifie beaucoup plus qu'il ne l'en accuse. Suetone & Dion l'en chargent positivement. Mais Suetone & Dion ne sont pas des Ecrivains assez graves , pour qu'on puisse appuyer seulement une probabilité sur leur témoignage en pareil cas. On ne voit pas ce que Néron pouvoit gagner en détruisant sa capitale.



Le projet que ces Auteurs lui prêtent de donner à Rome, en la rebâtissant, le nom de *Neropolis*, est si extravagant, qu'il ne mérite pas même d'être réfuté. Néron étoit cruel & voluptueux, mais il n'étoit pas imbécile. Tacite dit à ce sujet, *videbatur condenda urbis novæ, & cognomento suo appellanda, gloriam querere. On auroit dit qu'il vouloit se procurer la gloire de rebâtir entièrement la ville, & de lui donner son nom.* Ce passage est évidemment une réflexion de l'Historien, & non pas une assertion, qu'il faille prendre à la lettre. Il est assez naturel que sous un Prince haï, le public déjà indigné, rejette sur le gouvernement les malheurs dont il se sent accablé. Mais des Ecrivains ne sont pas excusables, quand ils adoptent ces bruits sans fondement, & qu'ils les présentent à la postérité, comme des faits incontestables.

Néron, dans un si grand désastre, n'oublia rien de ce qu'auroit pû faire un bon Prince pour le soulagement du peuple. Il sacrifia ses jardins, ses maisons, pour loger les particuliers.

qui n'avoient point d'asyle. Il y fit bâtir des baraques pour les mettre à couvert. Il eut soin de les fournir de tous les meubles nécessaires. Il fit vendre du bled au plus bas prix. Il fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un bon Prince.

Le seul reproche réel qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir profité du malheur de Rome pour sa satisfaction particulière. Sur les ruines encore fumantes de la ville, il se bâtit un Palais superbe, qu'on nomma le Palais d'or, & dont Suétone a fait une description ridicule, en voulant la rendre étonnante. Les bâtimens, dit-il, avoient trois milles de long, c'est-à-dire, une lieue. *On y voyoit une salle ronde, qui, par un mouvement perpétuel, imitoit celui de la voûte céleste (a).*

(a) *Tanta laxitas ut porticus triplices milliarias haberet. Item stagnum maris instar.... Rura insuper arvis, atque vineis & pascuis silvisque varia, cum multitudine omnis generis pecudum, ac ferarum....*

La grande merveille de ce Palais, dit-il encore, étoit son étendue immense, qui renfermoit des terres labourables, des étangs, des bois, &c. Il avoit un grand parc, & voila tout. Le même avantage se rencontre dans quantité d'endroits, qui ne passent point pour merveilleux. Je crois même qu'il faut entendre des murs du parc, ce que dit Suetone de la longueur des bâtimens, & alors il aura dit une absurdité de moins.

Quoi qu'il en soit, le Palais d'or pouvoit mériter ce nom par sa magnificence. Mais les Romains ne voyoient qu'avec indignation s'élever sur leurs maisons détruites, un mo-

---

Præcipua cænationum rotunda quæ perpetuo diebus ac noctibus, vice mundi, circumageretur.

J'ai employé pour le dernier trait la traduction d'un Auteur connu. Il y a à la lettre dans le latin, *la principale des salles à manger étoit ronde, & elle étoit tournée perpétuellement par les jours & par les nuits, comme le monde*; ce qui n'est pas autrement intelligible.

254 *Histoire des révolutions*  
nument du luxe le plus outré. On se  
taisoit pourtant , & ceux dont ce bâ-  
timent choquoit le plus la vue , bri-  
guoient avec empressement l'honneur  
d'y être admis.

---

## CHAPITRE VII.

*Un Gaulois nommé Vindex songe le  
premier à détrôner Néron. Il cherche  
parmi les Romains quelqu'un qui  
veuille accepter l'Empire. Il le pro-  
pose à Sergius Galba. Celui-ci se  
déclare après avoir long-tems balancé.*

**E**Nfin après treize ans d'engour-  
dissement ou de patience , la pro-  
vidence voulut en quelque sorte se  
justifier. Lorsqu'il ne restoit plus à  
Néron de crimes à commettre , on  
parut se lasser de le souffrir. Tandis  
que les Romains baissoient honteuse-  
ment la tête , & travailloient à appé-  
santir le joug qui les écrasoit , un  
Gaulois entreprit de le secouer. Il se  
nommoit C. Julius Vindex , & ce

nom qui en latin signifie vengeur , paroïssoit d'un bon augure , pour une entreprise qui alloit à punir l'ennemi du genre humain.

Vindex étoit né en Guyenne , appelée alors Aquitaine. Son pere étoit devenu , sous le regne de Claude , Sénateur Romain ; dignité qui conservoit encore dans les provinces une sorte d'éclat , quoiqu'elle ne servit guère dans la capitale , qu'à assurer l'avilissement de ceux qui la recherchoient.

Il voyoit ses compatriotes accablés d'impôts. Les Gaules se trouvoient ruinées par les plus horribles exactions. Néron étoit prodigue autant que sanguinaire. Les revenus de l'Empire ne suffisant pas à ses dissipations , il falloit recourir aux rapines les plus injustes. Les Gouverneurs de provinces , pressés par l'indigence perpétuelle de la Cour , fatiguoient leurs peuples , & la haine en retomboit moins sur eux , que sur l'auteur des ordres , auxquels ils ne pouvoient refuser d'obéir.

L'habile Gaulois sçut profiter de ces dispositions. Il tint d'abord des assem-

blées secrètes. Il tâchoit d'y affoiblir le respect involontaire que l'on avoit encore pour le nom de César, si redouté dans le pays. Il inspiroit la haine & le mépris pour celui qui le portoit.

» Non, disoit-il, ce n'est plus à César, à l'Empereur Romain que nous sommes soumis. C'est à un misérable comédien, à un vil bouffon. Qu'il regne sur son théâtre. Qu'il y soit *Œdipe*, *Oreste*, *Alcméon*. Qu'il y représente les forfaits dont se sont souillés ces fameux scélérats; mais empêchons-le du moins de continuer à les commettre. Ven- geons-nous, vengeons Rome. Rendons la liberté à l'univers ».

On écoutoit : on applaudissoit : & l'auteur de ces discours hardis se vit bientôt à la tête de cent mille hommes, résolus comme lui à la perte du tyran.

Il est étonnant peut-être que *Vindex* avec tant de forces n'ait pas essayé de faire pour sa patrie ce qu'il proposoit de faire pour l'univers. Il paroît qu'en attaquant *Néron*, il pouvoit

essayer aussi de chasser les Romains. Celui qui se croyoit assez fort pour détrôner l'Empereur, pouvoit bien, à ce qu'il me semble, aspirer à se détacher de l'Empire.

Mais le préjugé de la grandeur Romaine subsistoit encore. Les Gaules abbattues par Jules César, s'étoient fait une habitude de la soumission. Les peuples s'y regardoient non pas comme les sujets de Rome, mais comme ses enfans, & Claude venoit en effet de leur donner les droits & le titre de citoyens Romains. En souhaitant un gouvernement plus doux, ils ne songeoient pas à en changer la forme.

Vindex, persuadé que tous les Romains devoient penser comme lui, & détester Néron, ne songea point à leur faire la guerre. Il chercha parmi eux un homme digne d'occuper le trône, & crut le trouver dans le Gouverneur d'une province voisine, à qui il proposa de s'unir avec lui, pour faire réussir ses desseins, & pour en profiter. C'étoit Sergius Galba, aussi distingué alors par l'éclat de son mé-

258 *Histoire des révolutions*  
rite personnel, que par celui de sa  
naissance.

Sa Maison étoit une des plus anciennes & des plus illustrées. Lui-même en avoit soutenu la gloire. Dès le tems de Tibere, il y avoit peu de Sénateurs plus considérés. Ce Prince, à ce qu'on disoit, lui avoit même annoncé le rang suprême. Il avoit l'art de montrer tout son mérite sans se rendre suspect, & de faire sa cour sans s'avilir par des bassesses. On dit qu'à la mort de Caligula, les soldats lui offrirent l'Empire; il le refusa; & Claude, par reconnoissance, lui donna le gouvernement d'une partie de l'Espagne.

Il y laissa voir d'abord la vigilance & la sévérité qui convenoient à sa place. Il maintint l'ordre avec vigueur. Il reprima les vexations de gens de finance, qui sont toujours prêts à s'étendre pour peu qu'on les perde de vue. En un mot il fut juste & ferme, tant qu'il crut pouvoir l'être sans danger.

Lorsque sous Néron la vertu fut devenue un crime, & que le mérite



*de l'Empire Romain. Liv. III. 259*  
ne fut propre qu'à donner des soupçons , Galba changea de conduite. Il prit le parti de tout souffrir dans sa province , pour obtenir d'y être souffert lui-même par la Cour , & cette mollesse ne lui fit point de tort , dans l'esprit des peuples qui en pénétoient le motif. Ce fut à lui que s'adressa Vindex , en lui offrant les bras des Gaulois pour l'élever sur le trône de Rome.

Galba avoit alors soixante & douze ans. La vieillesse l'avoit rendu timide , irrésolu , comme c'est l'effet de cet âge , qui , en augmentant l'expérience , diminue toujours la hardiesse. Il étoit utile & glorieux de délivrer Rome : mais il pouvoit être dangereux de l'entreprendre. Les honnêtes gens haïssoient Néron : mais le peuple & les soldats aimoient sa prodigalité. C'étoit le Prince légitime , & le dessein de le détrôner ne pouvoit passer que pour une révolte , jusqu'à ce que le succès lui eut acquis un autre nom.

En pesant toutes ces raisons , Galba n'y trouvoit que de quoi confirmer son irrésolution. Ne sçachant quelle

réponse faire à Vindex , il prit d'abord le parti de n'en point faire du tout.

Cependant la nouvelle étoit arrivée à Rome que la Gaule avoit pris les armes. On publioit que Vindex furieux , marchoit en Italie avec cent mille hommes. Le peuple toujours craintif croyoit déjà voir sous ses murs les Gaulois la flamme à la main , & prêts à renouveler dans Rome les maux que lui avoient autrefois faits leurs ancêtres. Les Sénateurs & les citoyens opulens , incertains de ce qu'ils devoient souhaiter ou craindre , ne sçavoient lequel étoit plus redoutable pour eux , de la cruauté de leur Maître , ou des insultes de ses ennemis.

Pour Néron il ne fut point ému , & ce n'étoit point par courage ou par grandeur d'âme qu'il affectoit de mépriser les commencemens de la révolution. Son cœur aussi lâche qu'inhumain , n'avoit pas même les qualités dangereuses , que la nature accorde presque toujours aux hommes cruels. Mais , noyé dans la débauche , abruti

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 261  
par les plaisirs , il étoit devenu incapable de la moindre application.

Peut-être même ses Ministres diminuoient-ils le danger , par incapacité , par flatterie , ou par l'espérance de trouver des moyens de s'y soustraire , s'il devenoit pressant. La tranquillité & les divertissemens de la Cour ne furent donc point interrompus. Néron étoit à Naples. Il y fit exécuter des jeux à l'ordinaire ; & sans donner d'ordres , sans faire aucuns préparatifs , il se contenta de lâcher quelques menaces contre les rebelles.

L'unique chose qui excita , dit-on , son attention , ce fut un manifeste de Vindex affiché dans Rome , où ce Gaulois , en parlant de l'Empereur , le traitoit de mauvais Musicien. Néron indigné se récrioit contre la calomnie. Il demandoit à ses courtisans s'il étoit bien vrai qu'il eut si mal réussi dans un art qu'il avoit cultivé toute sa vie.

Il fallut pourtant bientôt changer de langage. Galba , après de longues délibérations , s'étoit enfin déclaré. Il avoit entraîné avec lui presque tout

l'Empire. Un de ses amis nommé Titus Vinius, l'avoit forcé de se décider, dans l'espérance sans doute de partager l'autorité d'un ami dont il faisoit son Maître.

Par une circonstance heureuse, & qui n'étoit probablement pas dûe au hasard, Galba tenoit alors les Etats de la province. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'éloquence pour les gagner. L'affection pour lui & la haine contre Néron étoient si fortes, qu'en un instant toutes les voix se réunirent. On lui prêta le serment de fidélité.

Il est vrai que par un reste de ménagement pour Rome, il ne voulut pas encore se laisser donner le titre d'Empereur. Il ne prit que celui de Lieutenant du Sénat & du peuple Romain. Mais il n'en commença pas moins à agir en Prince absolu. Il fit tous ses préparatifs pour passer d'abord dans les Gaules & ensuite en Italie. Il n'avoit que très-peu de forces avec lui. Mais il comptoit sur celles de Vindex, & en effet ce brave Gaulois l'attendoit, résolu à ne tirer de ses services d'autre récompense, que la gloire de

*de l'Empire Romain. LIV. III. 263*  
renverser le crime du trône, & d'y  
placer la vertu.

---

## CHAPITRE VIII.

*Comment Néron se prépare à la guerre.  
Vindex est défait sans que Néron  
en profite. Lâcheté stupide de ce  
Prince. Sa garde l'abandonne. Il  
s'ensuit hors de Rome. Il se tue.  
Joie qu'excite sa mort.*

**A** Cette nouvelle, Néron & tous  
ceux qui l'environnoient, virent  
bien qu'il falloit penser à se défendre.  
D'abord comme les assassins étoient  
les armes à son usage, il proscrivit  
Vindex. Il promit à celui qui le tue-  
roit, un million de nos livres. Ensuite  
il fit condamner Galba par le Sénat,  
qui lui donna encore cette marque de  
soumission, en souhaitant sans doute  
que ce fut la dernière.

Après ces précautions, on prit à  
Rome des mesures pour la guerre. On  
rappella quelques troupes qui étoient

en marche , pour se rendre dans des provinces éloignées. Comme les Gaules , l'Espagne & l'Afrique étoient déjà déclarées , il y avoit peu de secours à attendre du reste de l'Empire. On taxa l'Italie , & sur-tout la capitale , à fournir des hommes & de l'argent.

Il en résulta pour cette malheureuse ville des exactions nouvelles. Il n'y avoit point de moyen dont on ne se servit pour attirer les trésors de ses habitans. L'avidité des Receveurs , aiguillonnée & couverte par le prétexte des besoins publics , la livra à une espèce de pillage. Les secours que l'on demandoit pour étouffer une guerre civile , étoient déjà plus funestes que la guerre même.

Pour achever de révolter les esprits , au lieu de faire un emploi sage de ces ressources odieuses , amassées avec tant de peine , on les prodiguoit avec une dissipation aussi honteuse qu'affligeante pour ceux qui les avoient fournies. Ce n'étoient ni des vivres ni des armes dont on faisoit provision. On achetoit des chariots dorés , des mulets avec des équipages magnifiques.

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 265  
ques , pour porter les Musiciens , les  
filles , & tous les esclaves du luxe ou  
de l'incontinence , qui devoient ac-  
compagner l'Empereur.

Lui-même étoit loin de former un  
plan suivi , soit pour attaquer , soit  
pour se défendre. Il songeoit à l'hon-  
neur de sa voix , injustement flétri par  
Vindex. Il ne vouloit point livrer ba-  
taille aux révoltés. Son projet étoit de  
s'avancer sans armes au devant d'eux ,  
& d'y pleurer amèrement. Après ce  
spectacle , qui ne pouvoit manquer de  
les toucher & de les ramener à lui , il  
vouloit rentrer dans Rome en triom-  
phe , & y faire éclater sur le théâtre  
cette voix admirable , dont un Gau-  
lois barbare osoit mépriser la beauté.

S'il avoit mérité les faveurs de la  
fortune , un événement singulier qui  
se passoit alors dans les Gaules , auroit  
pû raffermir la couronne sur sa tête.  
Au premier bruit du soulèvement , un  
grand Capitaine nommé Virginius  
Rufus , qui commandoit un corps  
d'armée sur le Rhin , avoit marché  
contre les rebelles. Il les avoit atteints

266 *Histoire des révolutions*  
dans la Franche-Comté près de Be-  
sançon.

Vindex pressé par lui , ne pensoit pas , dit-on , à la résistance. Il demanda une entrevue , fit part au Général Romain de son projet , & Rufus parut ne pas le désapprouver. Mais les armées qui ne sçavoient point les dispositions de leurs chefs , se chargerent sans ordre , s'il faut s'en rapporter à l'histoire. L'ascendant des Romains l'emporta. Vingt mille Gaulois resterent sur la place , & Vindex au désespoir , croyant désormais tout perdu , se tua lui-même.

On vit alors un exemple de modération bien estimable , s'il étoit sincere. Ni l'armée victorieuse , ni son Général , n'avoient combattu pour Néron. La jalousie de Nation avoit emporté les Italiens contre les Gaulois. Pour Virginius , persuadé que le bien de l'Etat exigeoit la déposition du fils d'Agrippine , il gémissoit cependant de la voir dépendre du caprice des troupes. Il auroit voulu pouvoir remettre cette grande affaire entre les



*de l'Empire Romain. Liv. III. 267*  
mains du Sénat à qui elle appartenoit. Regardant Néron comme un tyran, & Galba comme un usurpateur, il ne vouloit aider ni à renverser l'un ni à élever l'autre. Il tâchoit d'inspirer ses sentimens à ses soldats, & s'efforçoit de les engager à attendre pour se décider, que Rome eut pris un parti.

Mais leur impatience vouloit un chef. Ils trouvoient beau de nommer pour la première fois un Empereur, sans dépendre de la Capitale. Voyant dans leur Général toutes les qualités qu'ils pouvoient désirer, ils lui déférèrent sur le champ de bataille ce titre honorable.

Virginus ne se laissa point éblouir. Soit qu'il fut persuadé qu'une nomination appuyée seulement par des soldats, étoit un droit injuste, soit que voyant le trône disputé entre Galba qui y montoit déjà, & Néron qui l'occupoit encore, il espérât qu'ils pourroient tomber tous deux, & laisser la place vacante, il refusa nettement les offres de ses troupes.

Ces esprits fiers, se croyant dédai-  
M ij

gnés , peu prévenus en faveur de Galba , pour qui d'ailleurs personne ne les sollicitoit , feroient aisément retournés vers Néron. Déjà son concurrent averti de la mort de Vindex , au moment où il se proposoit de passer en Italie , avoit rallenti sa marche. Une disgrâce si cruelle avoit consterné une partie de ses amis , & refroidi les autres.

Il est à croire que si Néron , tout détesté qu'il étoit , avoit pû saisir ce retour de fortune , ses ennemis alloient lui céder , & se livrer d'eux-mêmes à sa vengeance ; mais où il ne fut point averti , où il le fut trop tard , ou s'il reçut les avis à tems , il ne sçut pas en profiter.

On s'enhardissoit dans Rome à débiter ouvertement toutes les nouvelles qui pouvoient lui être contraires. Le peuple animé contre la tyrannie , parce qu'il commençoit à en souffrir , se permettoit des murmures & des cris. Les premiers citoyens , cachés dans leurs maisons , n'osoient paroître appuyer la révolution. Mais ils la hâtoient par leurs vœux , & peut-être

*de l'Empire Romain. Liv. III. 269*  
par des manœuvres secrètes. L'Empereur, sans conseil, sans fermeté, ne sentoît que sa frayeur, comme c'est l'usage des âmes foibles, qui ont autant de bassesse dans l'infortune, que d'insolence dans la prospérité. Il se perdoit dans des projets sans suite & sans vraisemblance.

Tantôt il vouloit aller se jeter entre les mains des Parthes : tantôt il pensoit à se soumettre à Galba lui-même. Quelquefois il s'arrêtoit à se rendre dans la place, à y demander pardon du passé, à abdiquer l'Empire, pourvu qu'on lui accordât une retraite assurée dans l'Egypte, avec les revenus de cette province. Mais ces chimères se détruisant bientôt les unes les autres, il ne lui restoit plus que le sentiment de son état, l'horreur de ses remords, & des larmes qui venant de la crainte, plus que du repentir, l'avilissoient sans le servir.

Déjà le peu de troupes qu'il avoit fait revenir sur les premiers avis, l'abandonnoit successivement. Un de ses plus chers favoris, un de ceux qui

lui avoient le plus facilité le chemin de la corruption & du vice , le quitta pour passer dans le parti de Galba. Les Prétoriens seuls lui restoient fideles. Attachés à Rome , au nom de César , à la personne même de Néron , dont ils n'avoient reçu que des bienfaits , l'habitude & une espèce de reconnoissance les retenoient auprès de lui.

Un de leurs Officiers le priva de cette dernière ressource. Il lui fut facile de leur inspirer de la haine pour une scélératesse , & du mépris pour une lâcheté dont ils avoient vu les preuves de plus près que personne. Il acheva de les ébranler par une promesse d'environ trois mille de nos livres à chacun , faite au nom de Galba.

Cet Officier se nommoit Nimphidius. Il est nommé traître par Plutarque , dans une longue réflexion : car cet Ecrivain fait toujours des réflexions ; mais il n'examine pas toujours où il les place. Je ne sçais si l'on peut donner ce nom à un ennemi de Néron. Mais il me semble que

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 271  
dans ce moment il avoit tout l'Empire pour complice.

La défection des Prétoriens fut le coup décisif. Au milieu de la nuit on réveille ce malheureux Empereur, dont le regne étoit passé: On lui apprend qu'il n'a plus de gardes. A cette nouvelle il se trouble: il sort demi-nud. Il court lui-même aux portes de ses courtisans pour en recevoir ou des conseils, ou des secours. Mais ces lâches adulateurs de la fortune, se gardoient bien d'ouvrir. Indifférens désormais sur le sort d'un homme qui ne pouvoit plus leur être utile, ils le laissoient sans pitié se morfondre dans la rue.

Il est remarquable que jusqu'à ce moment les Sénateurs s'étoient tenus cachés. Quand ils sçurent que les Prétoriens s'étoient déclarés pour Galba, on les vit courir en foule à l'assemblée. Ils s'empressoient à proposer les partis les plus violens contre un Prince qu'ils avoient encore la veille fatigué de leurs flatteries.

Pareils à des écoliers qui, dans l'absence du maître, se livrent à une

joie tumultueuse , & reprennent une modestie hypocrite à la vue de celui qui doit le remplacer , ils éclatoient contre le malheureux fugitif , & préparoient déjà la réception de son heureux rival. Ils condamnoient avec justice , mais avec indécence , des crimes dont ils s'étoient si long-tems rendus les ministres , disposés à exécuter de même ceux que le successeur de Néron pourroit exiger , & à les punir , dès que la fortune leur donneroit un autre Maître aussi coupable.

Néron fut donc déclaré par eux ennemi de la patrie , & condamné aux supplices usités chez les anciens pour les plus grands scélérats. On commanda d'abbattre ses statues & de rayer son nom de tous les monumens. On détacha des cavaliers pour le chercher : mais il prévint l'Arrêt , en se donnant la mort dans une ferme peu éloignée de Rome , où il avoit cherché un asyle.

Quand on en eut reçu la nouvelle , le peuple fit éclater sa joie. Les citoyens se félicitoient de voir un jour qui leur paroissoit le plus beau de leur

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 273  
vie. Ils ne sçavoient pas que ce bonheur apparent n'étoit que le commencement de leurs maux. La cruauté de Néron n'avoit été fatale qu'à un petit nombre de particuliers. Les guerres civiles qui la suivirent, le furent à tout l'Etat. Les hommes égorgés, les maisons pillées, les villes réduites en cendres, forcèrent les Romains à regretter l'oppression paisible du regne précédent.

Ce qu'il y eut encore de plus triste dans ces combats sanglans, c'est que l'objet de tant de ravages, fut pendant quelque tems de porter au trône, deux misérables, presque aussi dignes de la haine & du mépris public, que celui qu'on venoit d'en chasser. Après la courte apparition de Galba, Othon & Vitellius se disputèrent sa place. On vit renaître en Italie toutes les horreurs des anciennes proscriptions, & dans ces momens affreux il ne resta pas même à Rome la consolation de penser, qu'elle n'auroit point à rougir du nom de son vainqueur.

---

GALBA, VI. EMPEREUR.  
regne un peu plus de 9 mois.

---

CHAPITRE IX.

*Galba se met en possession de l'Empire. Il part pour se rendre à Rome. Préjugés fâcheux que l'on conçoit contre lui. Il les justifie par une conduite aussi imprudente que cruelle.*

**I**L'étoit tems pour Galba que Néron mourut. La défaite de Vindex avoit abbattu son courage & tari ses ressources. Caché dans une petite ville d'Espagne, il s'abandonnoit à la douleur; il déplorait le sort de sa vieillesse, dont les risques de l'ambition venoient si tristement troubler la fin. Ceux qui ne s'étoient attachés à sa fortune que dans l'espérance de la partager, formoient déjà le complot d'a-



bandonner une révolte malheureuse , & plusieurs l'exécuterent.

Mais bientôt on apprit ce qui s'étoit passé à Rome. On sçut que Néron ne vivoit plus , & que le Sénat avoit reconnu Galba. Alors il vit renaître le zèle & la fidélité de ses partisans. Il se mit aussi-tôt en marche , pour aller légitimer son pouvoir , en l'affermissant dans la capitale.

Un Poëte a dit d'un de nos Rois ,  
*Tel brille au second rang qui s'éclipse  
au premier.* Ce vers peut s'appliquer à Galba , avec autant de justice au moins qu'à Henri III. Il parut digne du trône avant que d'y monter. Mais son incapacité se fit sentir , dès qu'il y fut parvenu. L'unique fruit qu'il retira d'un regne fort court , ce fut d'y perdre le repos , la réputation & enfin la vie.

On l'attendoit à Rome avec autant d'empressement que de curiosité. Ceux qui se souvenoient de l'avoir vu dans sa jeunesse integre , attaché aux Loix , ennemi d'un faste ruineux , se promettoient de lui retrouver encore les mê-

mes vertus , avec plus de pouvoir de les développer. Ils en conservoient des espérances avantageuses pour la République.

Ceux au contraire qui portoient leurs vues plus loin , songeoient aux funestes effets de la vieillesse , & du souverain pouvoir. Ils se disoient que l'une fortifie souvent les mauvaises qualités , & que l'autre détruit presque toujours les bonnes. Ils suspendoient donc leur jugement. Voyant le nouveau Prince entouré d'affranchis & d'hommes corrompus , pareils à ceux qui avoient fait les malheurs du dernier regne , ils trembloient pour lui , comme pour la patrie , si jamais ces ames serviles réussissoient à s'en faire écouter.

Malheureusement Galba ne vérifia que trop ces tristes pressentimens. Une sage économie étoit devenue chez lui une avarice outrée. Un attachement modéré pour ses domestiques & les gens de sa maison , avoit dégénéré en une mollesse aveugle , qui leur pardonnoit tout. Une juste fermeté avoit

*de l'Empire Romain. Liv. III. 277*  
fait place à une rigueur impitoyable.  
Presque toutes ses vertus étoient de-  
venues des défauts.

On ne tarda pas à s'en appercevoir.  
Sur sa route même il donna des mar-  
ques d'une sévérité qui paroissoit cruel-  
le. Toutes les villes qui n'avoient pas  
pris ouvertement son parti dans les  
Gaules, lors du soulèvement de Vin-  
dex, furent ou dépouillées de leurs  
privileges, ou taxées à de fortes  
amendes.

Il fit tuer sur de simples soupçons  
des Sénateurs illustres, dont le sang  
auroit dû lui être d'autant plus pré-  
cieux, qu'ils avoient été long-tems ses  
égaux. Son entrée à Rome, sur-tout,  
fut souillée d'une exécution terrible,  
qui n'ayant eu qu'un sujet très-léger,  
dévoiloit l'humeur sanguinaire de ce-  
lui qui l'avoit ordonnée.

Dans les premiers tems de la Répu-  
blique, le service de mer n'étoit pas  
distingué de celui de terre. Les légions  
s'embarquoient, quand l'Etat en avoit  
besoin. Elles ne perdoient, en passant  
sur les flottes, ni leur rang, ni leurs  
prérogatives.

Les Empereurs créèrent des corps particuliers, qu'ils attachèrent uniquement à la marine. Mais ces nouveaux corps furent regardés comme inférieurs aux anciens. Les soldats des légions conserverent toujours la prééminence, & leur service fut même plus avantageux.

Néron qui vouloit s'attacher les troupes de la marine, supprima les différences. Il voulut que désormais tout fut égal entre les soldats Romains, excepté pourtant les Prétoriens, qui conserverent toujours, sans difficulté, une paye & un rang distingué.

Ceux à qui le changement avoit été avantageux, craignirent que le sévère Galba ne détruisît ce qu'avoit fait la facilité intéressée de Néron. Ils se réunirent sur son passage, pour lui demander en corps la confirmation du bienfait de son prédécesseur. Galba, par un emportement inexcusable dans un homme de son âge, se crut insulté. Il ordonna à la cavalerie qui l'accompagnoit, de faire main-basse sur ces malheureux.

Il fut trop bien obéi, s'il est vrai,

comme on le dit , qu'il y en eut six mille d'égorgés. Ceux qui purent échapper s'enfuirent : mais ils n'oublièrent pas une si cruelle insulte , & la fuite fit voir quel ressentiment ils en conservoient. Les citoyens effrayés se taisoient. Mais l'indignation générale perçoit à travers le silence public.

Quand on vit Galba ne faire aucune démarche pour regagner l'esprit du soldat ; quand on le vit entièrement livré à ces affranchis , dont on avoit craint pour lui les conseils ; quand on s'aperçut que leur avidité aiguillonnée par l'âge de leur Maître ( a ) , étoit encore secondée par sa foiblesse , la haine pour lui se joignit au mépris. Les gens sages jugerent qu'il étoit perdu , s'il trouvoit un en-

---

( a ) Tacite dit , *tanquam apud senem festinantes*. Corneille , dans sa Tragédie d'Othon , a rendu la même idée. On les voyoit , dit-il ,

S'empresser ardemment

A qui dévoreroit ce regne d'un moment.

L'expression de Tacite est admirable , & celle de Corneille est encore bien au-dessus.

280 *Histoire des révolutions*  
nemi qui osât l'attaquer , & le peuple souhaita que cet ennemi put se rencontrer bientôt.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux , c'est que ces impressions se répandirent dans les provinces. Elles gagnèrent les troupes qui y résidoient ; & ce qui n'étoit dans Rome que le murmure d'un peuple oisif , devint l'origine d'un mouvement redoutable , parmi des soldats armés.

---

## CHAPITRE X.

*Origine & caractère de Vitellius. Comment il parvient au commandement des armées. Il se fait aimer des soldats. Deux Officiers songent à l'élever à l'Empire , pour se venger de Galba.*

**N**OUS avons vu les légions victorieuses de Vindex marquer peu d'empressement pour Galba , & offrir l'Empire à leur Général. A la mort de Néron elles renouvelèrent leurs

*de l'Empire Romain. Liv. III. 281*  
offres, & Virginius les refus. Il en fut mal récompensé par l'Empereur, à qui, comme on l'a vu, Claude avoit pourtant donné un exemple bien contraire, dans une occasion toute pareille.

Soit que la modération de Virginius ne parut qu'une politique adroite, soit que les Ministres de Galba redoutassent son mérite, soit enfin que le Prince lui-même ne fut pas assez généreux, pour pardonner à un rival trop estimé, on se hâta de lui ôter sa place. On le laissa languir dans une obscurité affectée.

Les troupes qu'il avoit commandées, quoique choquées de ses refus, se crurent humiliées par sa disgrâce, & leur mécontentement nourri par les bruits peu honorables à l'Empereur, qui arrivoient de Rome, n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Ce fut dans ces circonstances que la Cour leur donna pour Général A. Vitellius depuis Empereur, & devenu plus fameux encore par ses vices que par son élévation.

Si depuis l'usurpation des Césars, les dignités n'avoient pas été le prix de la bassesse, A. Vitellius & son pere, auroient pû passer pour des hommes illustres. Ils étoient parvenus à tous les honneurs, mais par des voies, qui, sous un bon gouvernement, les en auroient écartés. C'étoient les flatteurs les plus rampans qu'on eut vûs, dans une Cour où les exemples d'une flatterie révoltante n'étoient pas rares.

Le pere s'étoit prêté à la cruauté de Tibere, par des accusations, & le fils à ses plaisirs, par des complaisances criminelles. Sous Caligula, ils avoient continué ce métier, devenu lucratif & même honorable par les charges & les autres récompenses qui y étoient attachées.

Sous Claude, Vitellius se trouvant, par la mort de son pere, le principal héritier des talens de sa famille, les développa avec éclat. Il s'étoit rendu nécessaire aux débauches de Messaline. Sa souplesse lui avoit conservé la faveur de l'impérieuse Agrippine, & les affranchis même voyoient sans ja-



*de l'Empire Romain. Liv. III. 287*  
Jouffe un courtisan docile, attentif à  
ne choquer personne, & à ménager  
tout le monde.

Il s'étoit montré le premier idolâtre  
de la belle voix de Néron. Il s'étoit  
mis à la tête d'une députation qui fut  
faite en cérémonie, pour vaincre les  
scrupules de l'Empereur, & l'engager  
à monter en public sur le théâtre. Le  
musicien, par reconnoissance, donna  
au Député des Consulats & des gou-  
vernemens. Ainsi vers le tems où nous  
sommes, Vitellius, ancien Consul,  
étoit un personnage considérable aux  
yeux de ceux qui ne considèrent que  
les titres.

D'ailleurs il n'avoit aucun talent.  
Une vie passée dans la mollesse de Ro-  
me, lui auroit ôté le courage, quand  
même la nature ne le lui auroit pas re-  
fusé. On lui reprochoit même des  
défauts qui ne sont pas toujours atta-  
chés à l'état de courtisan. Par exem-  
ple, il étoit d'une gourmandise incon-  
cevable. S'il faut en croire les Histo-  
riens, il ne vivoit que pour manger.  
La table étoit son unique plaisir : &  
quoique ce penchant indigne d'un

homme , ne soit pas toujours incompatible avec de grandes qualités , il paroissoit chez Vitellius absorber tous les autres.

C'étoient pourtant ces défauts , cette incapacité qui lui avoient valu la nomination de la Cour pour le commandement des armées sur le Rhin. Comme on connoissoit leurs dispositions , on avoit cru en prévenir les suites , en leur donnant un chef qu'on croyoit à tous égards hors d'état d'en profiter.

On ne songeoit pas que l'éclat des dignités ne manque jamais d'en imposer au peuple , & que celui qui en est décoré lui paroît toujours un homme supérieur. Le vulgaire ne réfléchit ni aux vices qui les deshonnorent , ni aux moyens qui les procurent. C'est à la place qu'il adresse ses respects , & rarement à celui qui l'occupe. On oublioit encore que tous ceux qui entouroient Vitellius ne lui ressembloient pas , & que souvent l'ambition des Grands n'est que l'effet & l'instrument de celle des subalternes.

L'armée du Rhin reçut avec joie

son nouveau Général. La bassesse de son caractère l'avoit rendu rampant à Rome auprès des Empereurs : elle le rendit familier avec les soldats jusqu'à l'indécence. Il se plaçoit à jouer, à causer avec eux. Ils les embrassoit ; & quoique la majesté de son rang, que l'exactitude même du service en souffrît , il s'en croyoit bien dédommagé par leur affection que ces caresses augmentoient. Il en reçut bientôt des marques. On ne se cachoit point pour faire des souhaits en sa faveur. On l'exhortoit à former des desseins élevés. On lui montrait des forces prêtes à l'appuyer.

Deux hommes sur-tout, qui avoient ou beaucoup à craindre de la sévérité de Galba, ou beaucoup à espérer de l'indolence de Vitellius , intriguèrent fortement pour ce dernier. Ils se nommoient Fabius Valens , & Alienus Cécina.

L'un étoit un vieil Officier dont les services avoient été peu estimés, ou mal reconnus par l'Empereur régnant. Il comptoit sur une reconnaissance

286 *Histoire des révolutions*  
plus vive de la part d'un Prince qui  
lui auroit plus d'obligation.

L'autre étoit plus jeune. Il avoit aussi  
des motifs plus pressans pour desirer  
un changement dans l'Etat. Il avoit  
été Trésorier ou Questeur en Espa-  
gne. Une conduite très-dérangée l'a-  
voit forcé de chercher des ressources  
dans sa caisse. L'œconomie inexora-  
ble du Gouvernement le poursuivoit  
à ce sujet. Son zèle pour Galba , dans  
le tems de la révolution , lui avoit  
valu d'abord une place avantageuse  
dans l'armée du Rhin. Mais elle ne  
le mettoit pas à couvert des recher-  
ches qui alloient le deshonorer , &  
ce qu'il craignoit bien davantage , le  
ruiner. Il cherchoit donc à troubler  
l'Etat pour assurer son repos (a).

Les soldats ainsi animés par deux  
esprits inquiets , & déterminés à pouf-  
ser les choses aussi loin qu'elles pou-

---

(a) Privata vulnera reipublicæ malis  
operire statuit. *Tac.*

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 287  
voient aller, ne tarderent pas à se déclarer. Au commencement de l'année, on voulut, selon l'usage, leur faire prêter le serment à l'Empereur, *Galba, César, Auguste*. Une partie des légions prononça la formule à regret. Le reste le refusa ouvertement.

Ils renverserent les statues de Galba. Ils maltraiterent & mirent même en prison quelques Officiers qui s'opposoient à ce commencement de sédition. Ne sçachant ensuite à qui se donner, ni quel Chef se choisir, ils prêtèrent serment au *Sénat & au peuple Romain*, noms sacrés autrefois, mais oubliés depuis long-tems, & que ceux mêmes qui paroissent y recourir, n'étoient pas dignes de faire revivre.

Cette espèce d'hommage étoit une suite de l'embarras & de l'irrésolution de Vitellius. Il balançoit encore. Il hésitoit à faire une démarche décisive. Mais s'il ne paroissoit point approuver le soulèvement, il ne cherchoit pas non plus à le reprimer. Ou il ne croyoit pas les esprits encore

alliez échauffés, ou n'osant se saisir lui-même d'une place à laquelle les circonstances & ses amis le pouffoient, il sembloit l'attendre, plus que la désirer.

---

## CHAPITRE XI.

*Galba songe à adopter un fils pour contenir les séditieux. Il balance entre Othon & Pison. Ce que c'étoient que ces deux rivaux.*

**G**alba instruit du désordre arrivé sur le Rhin, & de la conduite suspecte de Vitellius, ne s'amusa point à des remèdes lents, qui n'auroient fait qu'irriter le mal. Il croyoit que sa vieillesse seule enhardissoit les mutins. Il se persuadoit que son âge avancé nourrissoit l'ambition de ceux qui espéroient voir le trône bientôt vacant, sans héritiers appelés par la nature à le remplir.

Il résolut donc de s'en choisir lui-même un, qui put par son mérite justifier

*de l'Empire Romain. Liv. III. 289*  
justifier son adoption , & dont la  
vigueur , en rassurant les bons citoyens  
déjà allarmés , montrât aux rebelles un  
Maître puissant , tout prêt à les punir.

Son intention fut bientôt connue  
dans Rome : mais son choix ne l'étoit  
pas. On devine aisément combien il  
y eut d'intrigues & de mouvemens  
secrets , dans une occasion où il s'a-  
gissoit d'acquérir , sans danger , un  
droit incontestable à la première place  
du monde.

Tous ceux qui s'imaginoient pou-  
voir y prétendre , n'oublioient rien de  
ce qui paroïssoit propre à les y porter.  
Ils faisoient leur cour aux Conseillers  
du Prince. Ils caressoient sur-tout les  
affranchis , qui avoient le plus de part  
à sa confiance. Ils embrassoient les  
pieds de ces vils esclaves , pour deve-  
nir Empereurs Romains. En briguant  
ce titre glorieux , ils commençoient  
par s'en montrer indignes.

Une chose qui fait peu d'honneur  
à Galba , & qui confirme l'opinion  
désavantageuse qu'on doit avoir de  
lui , c'est que dans une affaire si inté-  
ressante , il ne paroît point qu'il ait en-

rien consulté le Sénat. Il ne lui montra que de l'indifférence quand il s'agit du choix , & du mépris quand il fallut le déclarer. Tout fut examiné & décidé dans un conseil secret des gens de sa maison , où la foiblesse du Maître ne pouvoit guère seconder ses bonnes intentions. Il craignoit sans doute que la voix publique ne lui indiquât des sujets qu'il redoutoit : & pour s'épargner le chagrin de la combattre , il ne la consulta point.

Il parut bientôt que son goût & celui de ses Ministres , réduisoit le nombre des prétendans à deux , *Salvius Otho* & *Piso Licinianus* , tous deux à la fleur de l'âge , mais connus , l'un par des endroits peu estimables , l'autre par un grand nom , plus que par un grand mérite.

Otho , dont l'usage a fait Othon parmi nous , étoit d'une famille peu célèbre avant lui. La conformité de ses goûts avec ceux de Néron , & l'amitié de ce Prince qui en fut le fruit , l'avoient élevé au premier rang de l'Etat. Il ne s'étoit encore presque distingué que par les qualités qui font



réussir dans les Cours. Il possédoit sur-tout cet art de se ruiner avec noblesse, qui passe pour générosité dans un grand Seigneur, & qui déshonore un particulier. Sa dépense & ses dettes étoient incroyables.

Dans le plus brillant éclat de sa fortune, il la détruisit lui-même par un moyen qui affermit ordinairement celle des autres. Il avoit une belle femme. Au lieu de jouir en silence de son bonheur, il ne put s'empêcher de le publier. Le Prince ennuyé de ces transports qui lui paroissoient exagérés, voulut voir la beauté qui les caufoit. Il en couta au mari indiscret son crédit & sa femme.

Celle-ci avec les agrémens de son sexe, en avoit l'ambition & la légèreté. Elle oublia bientôt, dans les bras d'un Empereur tout-puissant, un mari qui ne pouvoit pas lui donner la même considération. Elle conduisit insensiblement Néron jusqu'à l'épouser. Alors pour se débarrasser d'un témoin importun, on relegua Othon dans l'Espagne, avec le gouvernement d'une province, qui s'appelloit alors

*Lusitanie*, & qui comprenoit avec le Portugal, une partie de l'Andalousie, de l'Éstramadoure, &c.

Il ne faut pas dissimuler ici que Tacite raconte ce trait différemment dans ses *Histoires* & dans ses *Annales*. Dans les premières il dit que Néron n'osant encore se défaire de sa femme Octavie, & ne sçachant où placer la belle Poppæa, qui dès-lors étoit sa maîtresse, il la fit épouser à Othon, comme au Ministre de ses plaisirs. Je sçais bien qu'un service de cette espèce étoit un moyen sûr de s'avancer rapidement à la Cour : mais il n'auroit pas été naturel qu'une prompte disgrâce en fut le fruit. J'ai suivi le récit des *Annales*, non sans observer que cette contradiction est un peu choquante : au reste ce n'est pas la seule que l'on trouve dans Tacite.

Un exil honorable ne parut pas à Othon un dédommagement suffisant de ce qu'il lui faisoit perdre. Il regrettoit probablement sa faveur, encore plus que sa femme : mais il ne pardonna jamais à Néron de lui avoir

été l'une & l'autre. Après dix ans d'une vie obscure dans son gouvernement, il fut un des premiers & des plus zélés à soutenir Galba dans la révolution qui renversa Néron. Il l'accompagna à Rome ; & prévoyant dès lors que la succession de ce vieillard ne tarderoit pas à être disputée, il travailla secrètement à se mettre en état d'y prétendre.

Il gagna facilement le peuple & les soldats, qui retrouvoient en lui les manières, & sur-tout la prodigalité de l'ancienne Cour. Il avoit de plus pour lui un des principaux Ministres, dont il se proposoit d'épouser la fille. C'étoit à la vérité un homme décrié, sans talens, sans mœurs, détesté de tous les honnêtes gens : mais il avoit trouvé moyen de se rendre tout puissant auprès de Galba. Son alliance & sa protection pouvoient être aussi utiles, qu'elles paroissent honteuses. Tels étoient les fondemens de l'espérance d'Othon.

Pison, au contraire, n'avoit pour lui que des mœurs rigides. Sa famille étoit illustre par son ancienneté, &

plus encore par ses malheurs. Son pere , sa mere , deux de ses freres avoient péri sous les regnes précédens. Lui-même avoit été long-tems en exil , réduit à trembler presque toujours pour sa vie. Les bons citoyens estimoient sa vertu , qui ne leur paroissoit que severe.

D'autres la trouvoient dure , & le penchant même que la conformité d'humeur donnoit à Galba pour lui , n'étoit pas un préjugé favorable aux yeux de tout le monde. Il étoit cependant soutenu par les autres favoris. Ceux-ci jaloux du protecteur d'Othon , trembloient pour leur fortune , s'ils laissoient parvenir au trône le gendre de leur rival.



## CHAPITRE XII.

*Galba se décide pour Pison. Examen de quelques maximes tirées du discours que Tacite lui prête en cette occasion. Comment l'adoption est prise par les soldats , par le Sénat & par le peuple.*

**A**près bien des disputes , Galba voyant ses Ministres divisés , eut le courage de prendre sur lui la décision , & il suivit son propre gout , c'est-à-dire , qu'il donna la préférence à Pison. Il l'adopta solennellement. Tacite lui prête en cette occasion un long discours , qui prouve plus l'éloquence de l'Historien que sa fidélité. Il lui fait dire une chose qui a été depuis citée avec éloge , & qui peut-être en méritoit peu.

*Auguste , dit Galba , s'est choisi un successeur dans sa famille ; moi , j'ai cherché le mien dans tout l'Em-*

pire (a). Il n'est guère probable que le vieux Galba s'amusât à mettre tant d'esprit dans ses discours, & la suite prouvera assez que ses prétendues recherches ne l'avoient pas empêché de faire un choix indigne. Si Pison ne mérita point sa chute par des crimes, il ne paroît pas non plus qu'il ait rien fait pour la retarder, ou pour la rendre glorieuse.

Si son pere adoptif avoit eu réellement en vue le bien de la patrie, il avoit dans le Sénat des hommes connus, capables par leur réputation & leurs talens d'en imposer aux troupes, de se faire aimer des peuples, & de posséder l'Empire sans en abuser. Tels étoient un Virginius, qui s'en étoit montré digne en le refusant; un Suetonius Paulinus, dont nous parlerons plus bas. D'autres Sénateurs célèbres pouvoient aussi bien que ceux-là,

---

(a) Augustus in domo successorem quaesivit, ego in Republica.

servir d'appui à la vieillesse chancelante de Galba : mais il redoutoit en eux le mérite même qui le forçoit de les estimer.

Réduit à partager l'Empire , il ne vouloit le remettre que dans des mains trop foibles pour l'envahir en entier malgré lui. Il cherchoit un homme qui laissât espérer des qualités brillantes , & rejettoit ceux qui étoient reconnus pour les avoir. Malheureusement il crut trouver dans Pison cette espèce de demi mérite , assez développé pour donner de la crainte aux mécontents , & assez obscurs pour ne pas fortifier la sienne. Voila sans doute la véritable cause de l'adoption , & cette politique aveugle leur devint bientôt funeste à tous deux.

On trouve dans le même discours une autre maxime bien plus vraie , & qui mériteroit d'être gravée en lettres d'or dans le cabinet de tous ceux qui parviennent. *Pour vous conduire avec sagesse , dit le vieil Empereur à son fils , ayez toujours devant les yeux la conduite de vos prédécesseurs , & le jugement que vous en portiez avant*

298 *Histoire des révolutions*  
*voire élévation ( a ).* C'est le fameux  
principe , *ne fais pas à autrui ce que*  
*tu ne voudrois pas qu'on te fit.* Il est  
cité , loué , commenté par-tout , parce  
que c'est le cri de la nature. Il n'est  
presque jamais mis en pratique , parce  
que celui des passions l'étouffe.

L'adoption fut déclarée d'abord aux  
soldats dans le camp , & ensuite aux  
Sénateurs & au peuple dans la ville ;  
ce qui , joint aux circonstances dont  
la déclaration fut accompagnée , les  
choqua tous également.

Les soldats haïssoient Galba. Ils  
aimoient Othon. Ses libéralités les  
avoient presque tous séduits. Ils le  
voyoient avec peine sacrifié à un hom-  
me qui n'avoit encore rien fait pour  
eux , par un Prince dont l'avarice  
les frustrait des récompenses qu'ils  
croyoient avoir le mieux méritées.

On se souvient que pour les enga-

---

( a ) Utilissimus idem ac brevissimus  
malarum bonarumque artium delectus , est  
cogitare , quid aut volueris sub alio Prin-  
cipe , aut nolueris. *Tac. Annal.*



ger à quitter Néron , un de leurs Officiers leur avoit promis au nom de Galba une assez grosse somme. Non-seulement ils ne l'avoient pas reçue : mais même on ne leur donna rien dans cette dernière cérémonie , quoique les anciens usages & la promesse de Nimphidius exigeassent quelques libéralités. Mais l'économie du vieillard étoit inflexible. Il répondit à un soldat qui la lui reprochoit , que les Princes devoient lever leurs troupes , & non pas les acheter.

Toute sa conduite étoit conforme à ces principes. On ne pouvoit pas douter que le nouveau César sec & sévère comme lui , n'héritât de ses maximes ainsi que de son pouvoir. L'avenir n'annonçoit donc sous eux aux gens de guerre qu'un service dur sans aucune récompense , & ces six mille hommes massacrés , pour avoir simplement demandé la confirmation d'un privilege , faisoient voir à leurs camarades qu'il falloit se résoudre , ou à souffrir sans murmure , ou à périr comme eux , ou enfin à les venger , en

300 *Histoire des révolutions*  
punissant leur assassin par une ruine  
entière.

Les Sénateurs & le peuple n'étoient pas plus satisfaits. Le dernier ne reprochoit à Galba que son avarice : mais la préférence donnée au camp sur le Sénat , irritoit les autres , & ce n'étoit pas sans fondement.

Ils voyoient avec indignation l'ombre même de dignité qui leur restoit , absolument détruite. La complaisance de Galba leur paroissoit une lâcheté intéressée. Ils croyoient que ce vieillard rusé n'avoit fait tant d'honneur aux soldats que pour les éblouir , & qu'il avoit sacrifié les droits du Sénat pour ménager son argent.

Tout se réunissoit donc contre l'avarice imprudente du pere , & contre la jeunesse peu respectée du fils. Il n'avoit malheureusement ni un mérite aussi éclatant pour subjuguier l'envie , ni une autorité assez affermie pour entreprendre de la réduire au silence , ni peut-être assez d'habileté pour y réussir.

Parmi tant de sujets d'inquiétude

*de l'Empire Romain. Liv. III. 301*  
& de crainte , Galba étoit tranquille.  
Il goutoit en paix le plaisir de voir  
son choix approuvé par les courtisans.  
Les nouvelles qui arrivoient , plus fâ-  
cheuses de jour en jour , de l'armée  
du Rhin , ne l'inquiétoient plus. Il  
croyoit déjà les rebelles soumis , parce  
qu'il avoit nommé un homme qu'il  
jugeoit propre à les soumettre. En  
effet ce n'étoit pas de-là précisément  
que devoit venir sa perte. Il s'élevoit  
un danger plus voisin & bien plus  
pressant.

---

### C H A P I T R E   X I I I .

*Désespoir d'Othon. Il travaille à se  
faire nommer Empereur par les  
soldats. Foiblesse de son parti dans  
le commencement. Tous les soldats  
se déclarent pour lui.*

O Thon n'avoit pas vu sans dépit  
ses espérances détruites. Mais  
exercé dès long-tems au manège de la  
Cour , il cachoit son désespoir sous

les apparences de la joie. Il baisoit avec empressement la main de Pison. Il lui montrait une affection d'autant plus vive , qu'elle étoit moins sincère. Mais ses partisans nourrissoient avec soin dans le camp & dans la ville , la fermentation secrète des esprits , dont il ne désespéroit pas encore de profiter.

Malgré ses vices , malgré la corruption de ses mœurs , Othon avoit de la fermeté & du courage. Il détestoit Galba : il envioit le sort de Pison. Pressé par ses créanciers , il ne voyoit plus pour lui d'autres ressources que le trône , ou une éclipse entière. Ses domestiques aiguillonnoient encore par leurs conseils cette ame déjà aigrie , & prête à tout hasarder pour regner.

On faisoit agir pour l'animer jusqu'à des Astrologues. On lui amenoit des Devins , qui lui donnoient à concevoir les idées les plus flatteuses. Rome étoit pleine de cette espèce de Charlatans , qui vend si cher le mensonge à la crédulité humaine. Un d'entre eux prédit à Othon qu'il devoit succéder à Galba. Il l'encouragea ensuite à accomplir la prédiction.

Quand une fois le plan de la conspiration fut formé , il ne fut pas difficile de trouver des complices. Mais on ne communiqua les détails du projet qu'à un petit nombre de conjurés , parce qu'on étoit sûr qu'au premier signal tous les autres s'y joindroient. Deux simples soldats en furent les artisans. Ils étoient braves , habiles. Ils avoient des amis , & l'événement prouva qu'ils suffisoient , pour produire une si étrange révolution.

Le matin même du jour où elle devoit éclater , Othon se rendit encore au Palais. Il y fit sa cour aux deux Princes , qu'il se dispoisoit à faire périr dans la journée. Son dessein transpiroit déjà , dit-on ; mais Galbà étoit si mal servi ou si aveugle , qu'il ne vit qu'un courtisan flatteur , dans son plus mortel ennemi.

Au milieu de ces bagatelles agréables , de ces propos légers qui remplissent ordinairement le vuide des conversations entre les Princes & leurs sujets , un affranchi d'Othon vint l'avertir que *l'Architecte & les Maçons*,

*L'attendoient.* C'étoit le signal dont on étoit convenu pour l'avertir que tout étoit prêt. Il sort aussitôt. Il court à la place publique, & là pour tout parti, il trouve vingt-trois soldats, qui en le voyant le proclament Empereur.

Il avoit recommandé la discrétion à ses principales créatures, mais il n'avoit pas compté qu'elle iroit si loin. On dit qu'en se voyant si mal appuyé, il ne put se défendre d'un mouvement d'inquiétude & d'effroi. Mais l'impétuosité des soldats ne lui laissa pas le tems de la réflexion. Ils l'entourent l'épée à la main, & se chargeant eux-mêmes de la chaise où il étoit, ils commencent à marcher vers le camp, en jettant de grands cris.

Lui-même venant à songer que le premier pas & le plus dangereux étoit fait, qu'il n'étoit plus question de dissimuler son entreprise, mais de couvrir sa foiblesse à force d'audace, il abandonna le succès à la fortune, & résolut de ne rien oublier pour l'aider. Au lieu de ralentir la marche de ceux qui le portoient, il la

*de l'Empire Romain. LIV. III. 303*  
poussoit encore par ses exhortations & ses promesses.

Sur le chemin quelques soldats vinrent encore grossir son cortège. En arrivant au camp, la garde des portes livra le passage sans résistance, soit qu'elle fut déjà gagnée, soit que les cris de leurs camarades les eussent étonnés tout d'un coup, soit que n'étant instruits de rien, & que croyant à Othon de plus grandes forces, ils aimassent mieux se faire un mérite d'une prompte soumission, que d'entreprendre sans succès une résistance dangereuse.

Ce fut la même chose dans le reste du camp. Ceux qui étoient instruits, accouroient de tous côtés. Ceux qui ne l'étoient pas, mais qui conservoient dans le fonds du cœur un vif ressentiment contre Galba, faisoient avec transport l'occasion de se venger.

Les Officiers, avec ce qu'il y avoit de soldats plus timides ou plus sages, gardoient le silence, ou même imitoient leurs camarades, comme c'est l'ordinaire dans ces sortes d'émeutes, où l'audace donne le ton à

la vertu, qui est obligée de s'y conformer.

Dans le même tems les restes du corps de la marine, si cruellement traité par le vieil Empereur, étoient avertis. Ils s'avançoient pour joindre & pour défendre un homme qui étoit sûr de leur affection, dès qu'il se déclaroit ennemi de Galba.

Enfin cette entreprise commencée avec vingt-trois soldats, se trouvoit une demi-heure après soutenue par plusieurs légions. Othon ne pouvoit déjà plus passer pour un rébelle. Il étoit plus puissant que ceux qui auroient pû songer à le condamner.

On peut se souvenir d'avoir vu à la mort de Caligula une scène à-peu-près pareille. C'étoit aussi l'impétuosité d'un petit nombre de soldats, qui avoit porté Claude sur le trône. Mais alors les esprits n'étoient ni si échauffés, ni si corrompus. Le chef n'étoit pas si habile. Claude souffroit qu'on travaillât pour lui. Othon y travailloit lui-même avec ardeur. Sentant bien que son sort dépendoit désormais des soldats, il prodiguoit, pour se les at-



*de l'Empire Romain. Liv. III. 307*  
tacher , les promesses , les paroles flat-  
teuse , toutes les bassesses qui sont fa-  
milieres à l'ambition. *Omnia servili-*  
*ter pro dominatione* , dit Tacite.

Eux-mêmes étoient en quelque  
forte enivrés de leur succès. Chacun  
sentoit redoubler son ardeur par celle  
qu'il voyoit dans les autres. Elle dé-  
généra bientôt dans une espèce de dé-  
lire. Ils chasserent leurs Officiers. Ils  
placèrent Othon au milieu de leurs  
drapeaux. Là ils l'entouroient en pouf-  
fant des cris de joie. Ils répétoient le  
serment de fidélité. Ils s'encoura-  
geoient tous à défendre le Prince qu'ils  
venoient de faire. Ils alloient lui bai-  
ser la main. Tout étoit dans un trou-  
ble , dans une confusion affreuse ;  
mais ce trouble , cette confusion mê-  
me attendrissoient encore les esprits ,  
& leur en rendoient l'objet plus cher.



## CHAPITRE XIV.

*Perplexité de Galba. Trouble que cause dans la ville la nouvelle de la révolution. Faux bruit qui se répand de la mort d'Othon. Galba veut se rendre au camp. Il est tué sur le chemin avec son fils adoptif & son Ministre.*

**R**ien n'avoit transpiré au Palais. Galba s'y occupoit avec son fils à offrir des sacrifices. Il fatiguoit de ses prières des Dieux qui ne l'écoutoient plus, *fatigabat alieni jam imperii Deos*. Mais sa sécurité ne dura pas long-tems. Il lui vint de plusieurs côtés des avis de ce qui se passoit dans le camp.

Ils se ressentoient tous des inclinations de ceux qui les donnoient. Les courtisans diminuoient le danger. Ils affectoient d'en mépriser les nouvelles, pour rassurer le Prince & le flatter. Ses ennemis secrets les appuyoient

*de l'Empire Romain. Liv. III. 309*  
pour l'effrayer. Ceux qui avoient de l'expérience & de la pénétration, reconnoissant l'événement qu'ils avoient prévu, plaignoient le Prince de se l'être attiré; mais ils n'y voyoient point de remède. Galba crédule, inquiet, défiant, assembloit son Conseil. Il délibéroit avec le nouveau César & ses Ministres, à qui le péril étoit commun.

On commença par sonder la garde qui étoit de service au Palais. Pison adoucissant la rudesse de son caractère, leur parla avec douceur. Il leur promit même quelque argent. C'étoit s'y prendre un peu tard. Cependant les soldats qui ne se sentoient peut-être pas encore assez appuyés, s'engagerent à rester fidèles. On comptait sur ces assurances, & la suite fit voir combien elles avoient été trompeuses.

Ce petit succès en fit espérer un plus grand. On crut qu'il ne seroit pas plus difficile de regagner le reste des troupes. Le jeune César se mit en marche pour aller au camp. On n'imaginait pas qu'en si peu de tems

Othon eut pû tout séduire. On se flattoit que la vue de l'héritier de l'Empire l'emporteroit sur les intrigues d'un Sénateur brouillon. On pressoit même Galba de suivre son fils.

» Hâtez-vous , lui disoit-on. Vous  
» avez une garde nombreuse. Mettez-  
» vous à sa tête. Paraissez à la porte  
» du camp. Déconcertez les mutins ,  
» qui , dans le premier transport du  
» crime , ont plus pensé aux moyens  
» de le commettre , qu'à ceux d'en  
» assurer le succès. Ce nom de pou-  
» voir suprême & légitime , paroît  
» toujours terrible à des rebelles quand  
» on sçait le faire valoir. On ne le  
» hazarde guère qu'en cherchant trop  
» à le ménager ».

Des Conseillers plus timides ou plus prudents , l'exhortoient au contraire à ne pas se compromettre sans nécessité , contre une multitude furieuse. » Laissez , lui disoient-ils , au  
» premier feu le tems de se calmer.  
» Un usurpateur n'a point d'autre res-  
» source que la violence qui renverse  
» tout. Un Prince légitime gagne tou-  
» jours à temporiser ».

Cette diversité d'opinions n'étoit pour Galba qu'une nouvelle source d'incertitudes. Chacun trouvoit, comme c'est l'usage, bien plus de raisons pour combattre l'avis des autres, que pour faire approuver le sien. Au milieu de tant de raisonnemens, il n'étoit pas possible de former une résolution.

Tandis que ce foible Prince perdoit un tems précieux, une foule immense remplissoit les cours & les avenues du Palais. Tout y retentissoit de cris. Parmi cette multitude d'hommes ainsi rassemblés, il y en avoit très-peu qui s'intéressassent sincèrement pour Galba ou pour Othon. Le grand nombre avoit déjà oublié son amour pour l'un & sa haine pour l'autre. Ils se livroient sans réflexion au mouvement machinal qu'excite toujours parmi le peuple l'approche des grands événemens; & l'appareil de désordre qui les précède.

Ils recueilloient sans examen les bruits les plus opposés, & les publioient souvent sans les comprendre. Incapables d'appuyer par principes le

parti le plus juste , ou même de le distinguer , ce n'étoient ni la pitié , ni la crainte , ni la vengeance qui les touchoient. Ils n'étoient sensibles qu'au plaisir de voir un spectacle extraordinaire.

Les Sénateurs & ce qu'on appelle les honnêtes gens , étoient dans une situation bien différente. Ils n'osoient ni se montrer , ni se cacher , dans l'appréhension de faire une démarche indiscrete. Ils tâchoient de se conduire d'une façon qui put se concilier avec tous les événemens.

Tout-à-coup un cri s'élève qui publie qu'Othon vient d'être tué. Cette nouvelle se répandit avec une promptitude inconcevable , sans qu'on pût en connoître l'auteur. Elle sembloit acquérir de la certitude en passant par plusieurs bouches. D'abord on n'assuroit que le fait. Ensuite on débita les circonstances. Il parut même un homme qui montrait une épée teinte de sang , en criant que c'étoit du sang d'Othon.

On croit aisément ce qu'on souhaite. Galba tranquilisé crut pouvoir  
se

se montrer sans risque. Quand il lui seroit resté quelque doute sur le sort de son rival, l'empressement des flatteurs auroit suffi pour le détruire. Tout le monde en étoit persuadé. On se hâtoit de faire paroître sa joie. On se précipitoit dans le palais : on enfonçoit les portes. On vouloit se faire voir.

De tous ceux qui réussissoient à arriver auprès de l'Empereur, il n'y en avoit pas un, qui ne parut fort attristé, d'avoir perdu l'occasion de montrer son zele. Les plus lâches faisoient le plus de bruit, & le peuple répondoit de dehors à leurs flatteries, par des applaudissemens qui n'étoient pas plus sincères.

Galba sortit donc précédé de sa garde. Il prit le chemin du camp, croyant n'avoir plus qu'à se montrer pour ramener le calme, & pensant déjà bien plus à punir qu'à récompenser. Il fut cruellement détrompé en arrivant dans la place publique, où il falloit qu'il passât. Il y vit arriver Pison & son cortège, tristes, consternés. Ils n'avoient osé pousser jusqu'au camp. Othon n'étoit pas mort : il s'en fal-

loit beaucoup. La fédition, loin de s'appaiser, prenoit de nouvelles forces, & Pison venoit annoncer à son pere, qu'il étoit tems de recourir aux derniers remedes.

A ces mots le malheureux vieillard vit l'effroi se répandre sur les visages de tous ceux qui l'accompagnoient. Ils se regardoient d'un air interdit, où l'on voyoit bien plus de douleur que de fidélité, plus d'embarras pour eux-mêmes que d'inquiétude pour l'Empereur.

Le peuple même qui suivoit avec une curiosité avide, fit succéder un morne silence aux cris tumultueux. (a) On entouroit les deux Princes.

(a) Tacite dit, *neque populi aut plebis ulla vox : sed attoniti vultus , & conversæ ad omnia aures : neque tumultus , neque quies , quale magni metus , & magnæ iræ silentium est*. Je ne me suis pas piqué de rendre le texte. Il me semble même que la peinture que j'ai faite de l'état du peuple, est bien plus naturelle, que celle qui se trouve dans Tacite. Ces mots *neque tumultus , neque quies*, donnent l'idée d'une agi-



On se pressoit pour examiner leur contenance. On tâchoit de recueillir jusqu'aux moindres mots , comme dans la catastrophe des tragédies , où le danger des personnages redouble l'intérêt & l'attention des spectateurs.

En effet le dénouement approchoit. La vengeance des soldats & la sûreté d'Othon , exigeoient la mort de ses rivaux. On vit paroître un corps de cavalerie qui accouroit du camp à bride abattue , & l'on connut bientôt son dessein. La curiosité du peuple fit place à la crainte. Il se retira avec précipitation. Les soldats , dont la fidélité avoit paru si sûre à Galba , s'ouvrirent d'eux-mêmes , ou peut-être se

---

tation insensible , qui ne pouvoit sûrement pas avoir lieu dans un pareil moment. *Magnæ iræ silentium* est encore moins juste. On sçait bien que ce n'est jamais par le silence que s'exprime l'emportement du peuple. Ce n'étoit ici , comme je l'ai dit , ni la colere , ni la crainte qui pouvoient le remuer : c'étoit la curiosité seule.

O ij

joignirent aux meurtriers. Ses porteurs abandonnant leur fardeau s'enfuirent avec les autres. Ainsi tout livra l'infortuné Prince à une mort inévitable.

On ne peut guère plaindre son sort, même en détestant son assassin. La première qualité d'un Souverain, la fermeté, lui manquoit. Son économie auroit pû être heureuse pour Rome, après la prodigalité de Néron : mais n'ayant pas été éclairée par la prudence, elle devint funeste pour lui, pour ses amis, & même pour tout l'Empire, par les suites horribles qu'eut sa mort.

On égorgéa après lui Pison & Titus Vinius, celui même dont Othon avoit eu dessein d'épouser la fille, si ce Ministre eut pû le faire adopter par Galba. On le punissoit de n'avoir pas été assez habile, ou assez heureux.

Les trois têtes furent coupées & portées au Prince, dont elles assuroient la fortune. Il les prit dans ses mains, les considéra avec une

*de l'Empire Romain.* LIV. III. 317  
satisfaction barbare , & les fit pla-  
cer entre les aigles des légions. Ce  
spectacle étoit un triste présage du  
sang que des mouvemens plus vio-  
lens alloient faire répandre.





# HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS  
D E  
L'EMPIRE ROMAIN.  
LIVRE QUATRIEME.

---

OTHON, VII. EMPEREUR.  
ne regne que trois mois.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Flatterie du Sénat envers Othon. Vitellius se laisse proclamer Empereur à Cologne par ses troupes. Préparatifs des deux partis pour la guerre. Impression qu'il produisent dans Rome.*



PRÈS ce que j'ai dit de la conduite du Sénat envers Tibere, Caligula, Claude & Néron, on peut deviner ce qui se

*de l'Empire Romain. Liv. IV. 319*  
passa , quand on vit Othon couronné  
par un assassinat. Le corps du malheu-  
reux Galba étoit encore exposé dans  
la place aux insultes des soldats , que  
tous ses flatteurs étoient déjà aux pieds  
de son ennemi. Tacite dit qu'on au-  
roit cru voir un autre peuple , un au-  
tre Sénat , *alium crederes Senatum* ,  
*alium populum*. Il me semble au con-  
traire qu'on ne pouvoit pas les mé-  
connoître. Une bassesse si soutenue  
prouvoit trop bien qu'ils n'avoient pas  
changé.

Tout le monde couroit adorer l'ou-  
vrage de la fortune. Othon ne voyoit  
plus que des esclaves empressés , par-  
mi tous ceux qui le matin même  
étoient encore ses égaux. Les décrets  
du Sénat lui donnerent sur le champ  
la décoration extérieure qui sembloit  
encore lui manquer. Il fut solennel-  
lement reconnu pour Empereur dans  
la capitale , & bientôt dans toute  
l'Italie.

Mais sur les bords du Rhin il se  
formoit un orage qu'il avoit dû pré-  
voir. Précisément dans le tems que  
des soldats massacroient Galba au mi-

lieu de Rome, d'autres soldats plus éloignés lui faisoient tout le mal qu'ils pouvoient, en le dépouillant de l'Empire.

On a vu combien les armées d'Allemagne étoient mal intentionnées pour lui, & avec quelle mollesse; ou plutôt dans quelle espérance Vitellius laissoit croître un feu qu'il auroit été bien fâché d'éteindre. Quand on les vit absolument décidées, & qu'on fut instruit du serment illusoire, prêté par elles au Sénat & au peuple Romain, les amis de ce Général l'obligèrent à saisir l'occasion. Il étoit à craindre que l'impatience du soldat ne s'attachât à un autre objet. On l'obligea de s'y prêter, de peur qu'elle ne vint à se refroidir.

Il étoit alors à Cologne. Fabius Valens, un de ses plus zélés partisans, comme on l'a vu, s'y rendit avec un grand corps de cavalerie. Il y proclama le premier A. Vitellius *Empereur Auguste*. Le reste des légions en fit autant sans difficulté. La Gaule, l'Angleterre, les provinces voisines, & les troupes qu'elles contenoient suivirent

le même exemple. Les couriers qui apportèrent ces nouvelles, trouverent Galba mort, & Othon déjà sur le trône. Ainsi les premières dépêches qu'ouvrit le nouveau Prince, annonçoient une guerre civile.

Il étoit en état de la soutenir. Toutes les troupes qui avoient suivi Galba d'Espagne ou des Gaules, celles qui avoient trahi Néron, s'étoient données à lui sans exception. L'Italie entière, l'Espagne & même tout l'Orient, le reconnurent presque à la fois.

Il avoit d'ailleurs pour lui la capitale, & les noms du peuple & du Sénat Romain. Ils ne faisoient rien sans doute à la justice de sa cause, puisqu'ils n'en devoient la possession qu'à un crime. Mais ils lui fournissoient du moins un prétexte honnête pour attaquer son rival. Dans un tems où l'on ne voyoit dans les deux partis qu'une usurpation manifeste, celui qui avoit sçu s'approprier ces noms sacrés, pouvoit paroître un peu moins odieux.

Vitellius de son côté se donnoit pour le vengeur de Galba, qu'il auroit

détrôné, si ce Prince avoit vécu. Il marquoit un grand ressentiment contre un crime qu'il auroit voulu commettre. Aux décrets du Sénat, par lesquels Othon le faisoit condamner, il opposoit les décrets de ce même Sénat, qui assuroient l'Empire au Prince tué par son ennemi. Tous deux combattoient ainsi de loin par des raisons dont ils se soucioient peu, en attendant qu'ils pussent faire combattre leurs armées, qui seules fondoient leurs droits & leurs espérances.

La guerre se préparoit de part & d'autre avec vivacité. Elle fournissoit de tristes réflexions à ceux qui étoient capables d'en faire. Ils rougissoient de voir par quels rivaux l'Empire alloit être disputé. En effet s'il en avoit couté du sang aux anciens Romains, pour acquérir le droit de vendre leur liberté, au moins ceux à qui ils la vendoient paroissoient être dignes de s'élever sur ses ruines.

Silla & Marius, César & Pompée étoient les premiers hommes de leurs siècles. Ils avoient poussé trop loin la vengeance & l'ambition. Mais ces



défauts ne détruiſoient point leurs grandes qualités. C'étoit à force de mérite qu'ils étoient parvenus d'abord à éblouir, & enfuite à écraser leurs compatriotes.

Ce citoyen respectable dont on ne pouvoit prononcer le nom ſans gémir, Brutus, avoit été vaincu par Auguſte. Cependant ce dernier déshonoré d'abord par des excès, s'étoit enfuite montré digne de ſa fortune. Quarante ans d'une vertu feinte, mais auſſi ſoutenue, auſſi favorable que ſi elle avoit été ſincere, lui avoient valu le pardon de ſes anciens vices.

Galba lui-même en attaquant Néron avoit fait eſpérer aux Romains un Prince digne de les commander. S'il n'avoit pas ſoutenu ſa réputation ſur le trône, il falloit ſ'en prendre à la foibleſſe de l'âge, & peut-être à celle de l'humanité. Au moins tous ceux qui avoient combattu pour ou contre ces hommes illuſtres, pouvoient ſans honte avouer leur choix. Ils trouvoient leur excuſe dans le mérite du Maître à qui ils ſe donnoient.

Mais ici quel parti prendre ? Pour

qui se déclarer , quand les deux concurrens n'étoient célèbres que par leur infamie ? Tous deux élevés dans des Cours corrompues , s'y étoient distingués par une corruption plus profonde. Vitellius au caractère rampant d'un flateur , joignoit les vices d'une ame crapuleuse. Pour être aussi haï que méprisé , il ne lui falloit que la cruauté : encore étoit-il à craindre que ce ne fut le pouvoir de la développer , qui lui eut manqué , plutôt que l'inclination.

Othon cachoit ses défauts sous un extérieur plus brillant. Il étoit au moins plus actif. Mais sans parler de l'horrible événement auquel il devoit la souveraine puissance , cette activité employée autrefois à séduire , à égarer Néron , ne devoit-elle pas faire trembler pour l'avenir ? On lui connoissoit , on lui voyoit tous les goûts qu'il avoit autrefois tant loués dans le tyran.

Il venoit encore d'en donner une preuve effrayante. Le premier usage de son pouvoir avoit été d'ordonner qu'on achevât le *Palais d'or* , ce monument des malheurs de Rome & des

larmes de ses habitans. D'ailleurs le bruit s'étoit répandu , qu'il songeoit à contraindre le Sénat de réhabiliter la mémoire de Néron. Le peuple & les foldats n'avoient pas craint plusieurs fois , dans leurs acclamations , de lui donner le nom de ce Prince détesté. Il n'avoit paru ni le recevoir ni le refuser : mais l'incertitude même en pareil cas devenoit une acceptation. On craignoit qu'un Prince capable de s'entendre sans horreur donner le nom de Néron , ne le fut un jour d'imiter les excès qui l'avoient déshonoré. Tels étoient donc les deux hommes , pour la querelle de qui le sang Romain alloit couler encore.

Ceux qui raisonnoient ainsi , étoient des citoyens obscurs , de cet ordre médiocre , le seul où se trouve quelquefois le bonheur & la sagesse , le seul aussi qui juge toujours sainement , & qu'on ne consulte jamais. Le bas peuple très-indifférent sur le sort ou le mérite de ses Princes , ne regrettoit que l'interruption des jeux & des spectacles publics.

Les grands uniquement frappés de

leurs intérêts , ne s'occupoient qu'à cacher leur façon de penser. Si quelque chose les touchoit , ce n'étoit pas la nécessité humiliante d'élever sur le trône un de ces indignes concurrens ; mais la nécessité périlleuse de faire un choix qui pouvoit être démenti par la fortune.

---

## CHAPITRE II.

*Indocilité de l'armée d'Othon. Séditions fréquentes qui s'y élèvent. Elle sort de Rome. Désunion funeste entre les deux Généraux qui la commandent. Ravages exercés par les deux partis.*

**T**Andis que chacun se livroit ainsi à son inquiétude ou à sa douleur , les armées se préparoient à la guerre. Celle du Rhin approchoit déjà de l'Italie. Il est bon d'observer que dans l'une & dans l'autre c'étoient les soldats qui commandoient aux Chefs. Ils avoient voulu nommer eux-mêmes.

leurs Officiers. Il avoit fallu les instruire du plan de la guerre. Il avoit été discuté, & arrêté en leur présence.

Si cette forme de gouvernement avoit duré, l'Empire Romain n'auroit plus été qu'une démocratie militaire, telle qu'est aujourd'hui, dit-on, celle des Algériens. Mais elle ne se soutint pas à Rome pour cette fois. Ce ne fut que dans la suite que les mêmes abus & de plus grands malheurs l'y introduisirent d'une manière solide.

On conçoit que des armées ainsi gouvernées devoient exciter de grands désordres, & se livrer fréquemment à des séditions. L'inconvénient étoit moins sensible dans celle de Vitellius, où la fatigue d'une longue marche prévenoit les mouvemens, qui sont presque toujours le fruit de l'oïveté. Mais celle d'Othon s'y abandonnoit sans ménagement.

Ce Prince avoit sçu inspirer à ses soldats un attachement incroyable pour sa personne. Le moindre bruit, la moindre apparence d'un danger qui le menaçoit les mettoit en fureur. Un

jour il donnoit un grand repas à presque tout le Sénat. Ce même jour il avoit expédié des ordres pour faire voiturer des armes qu'il destinoit à un corps particulier. L'officier qui en étoit chargé, commença sur le champ à les exécuter, malgré la nuit qui s'approchoit.

La vue des armes, le tems choisi pour leur transport, les précautions, le mystère qu'on paroissoit affecter, devinrent suspects aux soldats. Ils se rassemblent sur le champ. Ils concluent entre eux que c'est contre Othon que ces préparatifs sont destinés. Ils accusent les Sénateurs de vouloir armer contre lui leurs esclaves.

Aussi-tôt ils courent en tumulte au Palais. Les uns l'environnent en poussant des cris terribles. Les autres brisent les portes, & demandent à haute voix que l'Empereur se montre, qu'il se défie des traîtres qui veulent l'assassiner.

Ce fracas, avant qu'on en sçut la cause, épouvanta tous ceux qui étoient à table, & quand on la connut, la frayeur ne fit qu'augmenter. On crai-

gnoit que ce ne fut un artifice du Prince , qui pouvoit se servir du prétexte d'une émeute générale , pour couvrir ses ressentimens particuliers.

On se trompoit cependant. Il partageoit l'inquiétude commune. Il fit sauver ou cacher tous ceux qui avoient lieu d'appréhender la fureur des soldats , & lui-même alla travailler , à force de caresses , à les calmer.

L'attentat étoit criant. Il y avoit eu dans le premier feu plusieurs Officiers de tués. Les autres , lâs d'une distinction qui les exposoit à se voir à chaque instant égorgés par ceux qu'ils devoient commander , vouloient quitter le service , & demandoient leur retraite.

Othon sentoit la nécessité d'un exemple : mais il craignoit de le donner. Les criminels étoient ses complices. C'étoit leur attachement pour lui , qui les avoit rendus coupables. A la veille d'une guerre où il alloit avoir besoin de toute leur affection , il sentoit combien il seroit dangereux de la hasarder par une exécution juste , mais révoltante pour les spectateurs.

Cependant le lendemain les trouvant appaisés , honteux même du désordre de la veille , il leur tint un discours où il mêla beaucoup d'éloges de leur fidélité , avec quelques reproches sur le trouble de la veille. Il leur distribua de l'argent , & pour tout châtiment , il les pria de consentir que deux d'entr'eux seulement fussent punis. Le consentement qu'ils y donnerent , étoit plutôt une espèce de réparation de la frayeur qu'ils avoient causée au Sénat , qu'une marque de repentir. Pour prévenir ces orages qui se renouvelloient trop souvent , on prit le parti de les éloigner de la ville , & toute l'armée sortit en bon ordre pour aller chercher celle de Vitellius.

Rien n'étoit si brillant en apparence. Toutes les troupes qui la composoient avoient joui d'un long repos. Les Prétoriens sur-tout , qui depuis une longue suite d'années s'étoient enrichis des libéralités & des injustices des Empereurs précédens , se distinguoient par leur éclat , comme par leur indocilité.

D'ailleurs toute cette jeunesse oi-



*de l'Empire Romain. Liv. IV. 33.*  
five dont Rome étoit remplie , avoit  
faisi avec avidité l'occasion de se si-  
gnaler par le faste & par la dépense.  
Tandis que les peres , instruits par  
l'expérience , voyoient avec effroi ces  
terribles préparatifs , les enfans pleins  
de joie ne pensoient point au dan-  
ger. Ils ne s'occupoient que du soin  
de faire leurs équipages.

Tacite dit même que plusieurs  
d'entr'eux conservant la mollesse de la  
ville , dans le tems où ils sembloient  
se dévouer aux fatigues militaires ,  
mêloient à cet appareil guerrier celui  
du luxe , de la bonne chere & de la  
débauche. *Luxuriosos apparatus con-  
viviorum , & irritamenta libidinum ut  
instrumenta belli.*

Malgré cette pompe extérieure &  
l'empressement des troupes , les esprits  
prévoyans se défioient du succès. Ou-  
tre la mutinerie du soldat ils apper-  
cevoient encore entre les Généraux  
une jalousie secrete , une rivalité fâ-  
cheuse. Il étoient au nombre de qua-  
tre : Licinius Proculus , Suetonius  
Paulinus , Marius Celsus & Annius  
Gallus.

C'étoit déjà un grand désavantage que cette multiplicité de chefs ; mais pour comble de malheur ils ne s'accordoient pas. Le premier étoit Préfet du Prétoire. Il ne devoit sa place qu'à l'affection des soldats qui l'avoient nommé. Les autres étoient célèbres par une capacité déjà bien éprouvée ; mais leurs talens devenoient presque inutiles , parce qu'ils étoient suspects à l'armée & peut-être au Prince.

Dans le parti opposé il y avoit plus d'union. Vitellius, heureusement pour lui , s'étoit rendu justice. Il n'avoit pas voulu se charger de la conduite d'une guerre à laquelle il ne se sentoît pas propre. Il mangeoit à Cologne , à Treve , & dans les autres grandes villes des Gaules. Il y faisoit les honneurs de sa table avec succès. Mais les opérations militaires rouloient toutes sur les deux artisans de sa fortune , *Valens & Cécina*.

Ils avoient bien prétendu travailler pour eux-mêmes en précipitant la révolution , & l'indolence de Vitellius ne les avoit pas trompés. Cécina avoit pris les devants avec trente mille hom-

mes. Valens le suivoit par un autre chemin avec le reste de l'armée. Cette division leur donnoit le double avantage d'occuper plus de terrain & d'avancer plus promptement.

Leur marche étoit marquée par les malheurs des peuples, plus que par des exploits glorieux. Ils n'avoient pas encore d'ennemis à combattre, & sur la route ils pilloient, rançonnoient, brûloient toutes les villes qu'ils soupçonnoient de leur être contraires. Vienne en Dauphiné, riche alors & commerçante, se vit à la veille d'être entièrement détruite par cette raison. Elle ne se sauva qu'à force d'argent.

Une flotte armée par Othon exerçoit de son côté les mêmes ravages. Chaque pays se trouvoit successivement en proie à ses défenseurs & à ses ennemis, & ce n'étoient pas toujours les derniers qu'on redoutoit le plus. C'étoit à travers les horreurs & les cruautés réciproques, que les deux partis s'approchoient pour se combattre.



---

### CHAPITRE III.

*Empressement d'Othon pour terminer la querelle par une bataille , contre l'avis de ses Généraux. Elle se livre sans qu'il y soit. Son armée est vaincue. Il prend la résolution de se ruer lui-même & l'exécute. Ridicule motif auquel Suetone attribue ce dessein.*

**I**L y eut d'abord , comme il arrive toujours , de petites actions & des rencontres peu décisives. Cécina ardent , impétueux , avide de se signaler , fut une fois poussé avec vivacité par un détachement ennemi. Ses troupes furent rompues ; il ne se sauva qu'avec peine d'une défaite entière. Ce succès étoit dû à la capacité de Suetonius Paulinus : mais il en perdit le fruit par trop de circonspection. Il se retira , lorsqu'il sembloit n'avoir plus qu'à achever sa victoire.

Tant de prudence passa dans l'es-

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 335  
prit des soldats pour une trahison ,  
& ce Général devenu plus suspect ,  
en fut moins écouté , malgré son habileté reconnue.

Quand toutes les troupes de Vitellius & ses deux Lieutenans se furent réunis , les forces & la fortune parurent assez égales des deux côtés. On voyoit bien qu'il en falloit venir à une bataille , & tout le monde la désiroit. Cécina vouloit faire oublier l'échec qu'il avoit reçu. Valens étoit flatté de penser que si son parti remportoit la victoire , elle seroit due à sa présence. Leurs soldats endurcis aux fatigues , accoutumés aux périls , méprisoient les Prétoriens. Ils les regardoient comme des troupes efféminées : & l'espèce de supériorité que ce corps affectoit sur eux , leur donnoit envie de l'humilier.

Dans le conseil d'Othon les meilleures têtes ne vouloient point qu'on précipitât rien. Ce même Paulinus , dont on avoit tant blâmé la circonspection , n'y renonçoit cependant pas. Il vouloit qu'on temporisât , & il appuyoit son avis par des raisons sages.

Il faisoit remarquer que toutes les troupes de Vitellius étoient rassemblées , au lieu qu'Othon n'avoit pas encore toutes les siennes ; que la principale force de l'armée ennemie consistoit dans des légions accoutumées à un climat froid , qui se fondroient en peu de tems dans un climat aussi chaud que l'Italie ; qu'en se modérant un peu on les verroit fatiguées & bientôt ruinées par les maladies.

Il ajoutoit qu'Othon avoit pour lui les provinces les plus riches , quantité de places fortes , qui pourroient arrêter long-tems les efforts de l'ennemi , ou même les rendre inutiles ; que si l'on s'obstinoit à tout hasarder dans une bataille , il falloit au moins , avant que de la livrer , réunir toutes les ressources propres à en assurer le succès , & parconséquent attendre plusieurs vieilles légions qui étoient en marche , & ne pouvoient pas tarder.

Ces raisons étoient bonnes. Marius Celsus , Annius Gallus , tous les Officiers qui avoient de la réputation , & qui n'envifageoient que le bien réel de leur parti , les approuvoient. Mais  
Othon

Othon leur en opposoit de plus pressantes. C'étoient l'impatience des soldats & la sienne.

Les Prétoriens toujours indisciplinables, & peu accoutumés à la fatigue, soupiroient après les délices de Rome. Fiers de leur titre, comptant trop sur leur courage, ils parloient de leurs adversaires, comme d'une foule de barbares qui n'oseroient pas même soutenir leur approche.

Le Prince, au lieu de combattre cette présomption dangereuse, s'y livroit lui-même. Sa vivacité se laissoit d'une longue attente. Il ne prétendoit pas s'être fait Empereur pour ne jouir que d'un sort incertain. Il préféreroit un prompt revers à des succès qu'il faudroit acheter par des délais.

On crut même qu'un autre motif avoit redoublé son empressement. On prétendit dans le tems que de part & d'autre des soldats honteux de voir à qui la victoire alloit assurer l'Empire, & regrettant de s'égorger pour des hommes qu'ils méprisoient, songeoient à se réunir tous, à déposer également les deux rivaux, & à

leur substituer un Prince digne de la première place, & capable d'en soutenir l'éclat.

Tacite méprise ce bruit. Son autorité est respectable : mais les preuves dont il s'appuie sont foibles. Ce n'étoit pas là sans doute la façon de penser de la multitude : mais ce pouvoit être celle de quelques particuliers plus éclairés. Or c'est toujours à la longue le petit nombre qui conduit le grand. Othon pouvoit redouter le progrès de ces insinuations, dont sans doute il ne se dissimuloit pas à lui-même la justice. Le meilleur moyen de prévenir ce qui lui paroissoit un danger, c'étoit de profiter du moment où les esprits, encore échauffés, ne pouvoient s'ouvrir à la raison, de les forcer à se battre, avant qu'ils eussent bien pensé pour qui ils se battoient ; & c'est ce que l'on fit.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce Prince, qui ne manquoit pas de courage, ne se trouva point à la bataille où se decidoit sa fortune. On ne scautoit en concevoir la cause. Il parut dans la suite qu'il étoit résolu de se



donner la mort s'il étoit vaincu. Puisqu'il faisoit si peu de cas de la vie, il semble qu'il ne pouvoit la hasarder plus glorieusement qu'à la tête des soldats qui s'alloient sacrifier pour lui.

Cependant il ne le fit point. Il se retira. Il emmena avec lui pour sa garde l'élite des troupes. Il laissa son armée ainsi affoiblie entre les mains de plusieurs Généraux mal unis, dont les plus ignorans étoient les plus fiers & les plus écoutés. Il sembloit qu'il s'attachât à faire tout ce qu'il falloit pour être vaincu.

L'événement répondit à des mesures si mal prises. La bataille se donna près d'un endroit appelé par Tacite *Bedriacum*, dont la position n'est plus connue. Les Prétoriens ayant chargé avec autant de courage que de désordre, furent taillés en pièces. Ce qui put échapper chercha un asyle dans le camp, & dès le lendemain se rendit au vainqueur. Les Généraux se disperserent & l'armée fut entièrement détruite, sans qu'il fut possible d'en rallier le moindre débris. C'étoit une

preuve & une suite de la mauvaise manœuvre de ceux qui la commandoient.

Othon attendoit avec tranquillité dans sa retraite la nouvelle d'un événement auquel il paroïssoit avoir craint de contribuer. Il la reçut bientôt : & afin qu'on n'en doutât point, le soldat qui s'étoit chargé de l'apporter se tua lui-même en sa présence.

Ce Prince avoit encore des ressources. Il étoit environné d'un corps nombreux, dont son infortune paroïssoit redoubler le zèle & l'attachement. Toutes les garnisons de l'Italie tenoient pour lui. Il alloit arriver de vieilles légions, dont la valeur déjà connue, seroit encore animée par le désir de venger la honte de leur parti. Il est certain qu'il pouvoit continuer la guerre. Malgré l'avantage éclatant des armes de Vitellius, la fortune pouvoit être encore douteuse & balancée, si son rival l'avoit voulu.

Toute sa suite lui renouvelloit ses assurances de fidélité. Ce qui lui restoit de soldats paroïssoit attendri de son malheur, sans en être effrayé. Ils

l'exhortoient à compter sur eux. Ses amis même qui le voyoient occupé d'une résolution funeste , lui représentoient que le vrai courage consiste à lutter contre l'adversité , & que le désespoir n'est que l'effet de la foiblesse.

Il fut inflexible. Suetone , peu judicieux à son ordinaire , prétend que ce Prince avoit une horreur mortelle pour la guerre civile. Il dit qu'il ne pouvoit prononcer sans frémir les noms de Brutus & de Cassius , & qu'il n'auroit jamais entrepris de détrôner Galba , s'il n'avoit cru pouvoir y réussir sans combat ; comme si le sang de quelques soldats plus Gaulois que Romains , avoit pû couler à répandre à un homme qui avoit versé sans scrupule celui d'un Empereur au milieu de Rome : comme si les têtes de ses trois victimes , considérées , touchées par lui de sens froid , avoient été un spectacle moins horrible que celui d'un champ de bataille , dans la chaleur du carnage.

L'ame féroce d'Othon n'étoit point faite pour une pareille délicatesse. C'é-

toit un caractère ardent , extrême. En usurpant l'Empire , il ne s'étoit attendu à en goûter que les douceurs. Une guerre longue , périlleuse , déjà marquée par des revers , le remplissoit d'effroi.

S'il frémissait au nom de ces fameux vengeurs de la liberté Romaine , c'est qu'il ne pouvoit se dissimuler combien il méritoit de leur faire naître des imitateurs. Ses espérances trompées , la crainte de l'avenir , peut-être aussi la mode du suicide qui régnoit alors , lui firent préférer la mort à une incertitude qui l'accabloit.

Othon se tua donc. Il montra la même fermeté , le même sens froid que Caton dans ces derniers momens. On ne peut s'empêcher de l'admirer , & l'on regrette qu'une fin si courageuse ait été précédée par une vie qui la déshonore.

Tacite lui prête un discours simple , mais préférable , par sa noblesse , à l'éloquence la plus recherchée. » Ma » vie , lui fait-il dire à ses soldats , ne » vaut pas les dangers auxquels il faut » droit vous exposer pour la conser-

» ver. Plus il me reste encore de res-  
» sources, & plus ma mort sera glo-  
» rieuse. Je me suis essayé avec la for-  
» tune. L'épreuve, il est vrai, a peu-  
» duré : mais c'est quand on s'attend à  
» ne pas jouir long-tems de la prof-  
» périté, qu'il est plus difficile de n'en  
» pas abuser.

» Vitellius a commencé le premier  
» la guerre civile. C'est lui qui a voulu  
» combattre pour l'Empire. Du moins  
» on n'aura combattu qu'une fois, &  
» c'est à moi qu'on en aura l'obliga-  
» tion. La postérité jugera d'Othon  
» par ce trait.

» Vitellius retrouvera sa femme ;  
» son frere, ses enfans. Je ne veux ni  
» qu'on me venge, ni qu'on cherche  
» à me consoler. Je n'aurai pas eu  
» comme d'autres Princes la gloire  
» d'occuper long-tems le trône ; mais  
» personne n'aura celle d'y renoncer  
» avec plus de générosité. Je ne veux  
» plus voir la fleur de la jeunesse & les  
» forces de la République encore ex-  
» posées à se détruire. Il est honorable  
» pour moi qu'on m'en offre le sacri-

» fice , mais j'en ferois indigne , si je  
» le laissois achever.

» Quittons-nous. Allez songer à  
» votre sureté , sans vous flatter d'af-  
» foiblir ma résolution. Il y auroit de  
» la lâcheté à en parler davantage.  
» Mais vous pouvez juger par la tran-  
» quillité avec laquelle je vous l'expose,  
» combien elle est inébranlable. Je ne  
» me plains de personne , & ce sont  
» les plaintes qui marquent de l'atta-  
» chement à la vie ».

Ce discours n'est pas sans doute ce-  
lui que prononça Othon avant que de  
se tuer. Mais sa conduite prouva qu'il  
avoit tous les sentimens qu'on y trou-  
ve. Sa mort parut affermir pour un  
instant la fortune de Vitellius : mais  
elle ne termina point les malheurs de  
l'Italie. Cet infortuné pays fut encore  
bientôt désolé au nom d'un nouvel  
usurpateur. Nous allons voir les Géné-  
raux de Vespasien , occupés à lui faire  
éprouver des horreurs qui n'avoient  
point eu d'exemple , depuis le siècle  
affreux des proscriptions.

---

VITELLIUS , VIII. EMPEREUR  
regne un peu moins d'un an.

---

CHAPITRE IV.

*Vitellius est reconnu par le Sénat & par les armées. Son départ pour Rome. Indécence de sa marche & de sa conduite. Foiblesse de son gouvernement. Son imprudence. Il réforme la plus grande partie des troupes.*

**L**A mort d'Othon mit fin à une guerre qui n'avoit été entreprise que pour lui. Personne dans son parti n'osa se charger de soutenir une cause dont lui-même avoit désespéré. Envain ses soldats indignés voulurent lui donner un successeur. Envain ils offrirent la pourpre Impériale à plusieurs Sénateurs distingués. Aucun

d'eux n'osa faire le moindre fonds sur le secours d'une armée vaincue. Tous aimèrent mieux la honte de fléchir sous la fortune de Vitellius, que l'honneur dangereux de la balancer. Ce Prince fut reconnu sans contradiction à Rome, dans toute l'Italie, & aussitôt après dans tout le reste des provinces.

Il crût alors qu'il étoit tems pour lui d'aller recueillir les fruits de la victoire. Il partit des Gaules pour se rendre en Italie. Sa marche fut un triomphe perpétuel. Son chemin le conduisoit naturellement à passer sur le champ de la dernière bataille. Il ne songea point à s'en détourner. Il mit au rang des prérogatives attachées à l'Empire, le pouvoir de considérer par lui-même les preuves de la défaite de son rival.

Ce devoit être un affreux spectacle au bout de quarante jours qui s'étoient écoulés depuis le combat. Tacite donne à entendre qu'on avoit négligé de couvrir de terre les corps de ceux qui y avoient péri. La campagne of-



*de l'Empire Romain. Liv. IV. 347*  
froît donc de tous côtés les monumens  
du carnage & la pompe hideuse de la  
victoire.

Vitellius l'envisagea de sens froid.  
Son ambition parut satisfaite à la vûe  
des trophées qui la justifioient. Il  
compta sans frémir le nombre des  
malheureux à qui elle coutoit la vie.  
Il osa même offrir par reconnoissance,  
des sacrifices aux Dieux révéres dans  
le pays.

Au milieu de tant d'horreurs il y  
eut encore quelque chose de plus atro-  
ce, ce fut la joie qu'osèrent montrer  
les habitans d'une ville voisine, (*Cre-  
mone.*) Parmi cet appareil de destruc-  
tion & de mort, ils préparèrent à Vi-  
tellius une réception magnifique. Dans  
la plaine encore remplie de sang & de  
cadavres à demi-pourris, ils pratique-  
rent un chemin jonché de feuilles de  
roses & de lauriers. Ils le bordoient  
des deux côtés avec l'apparence de la  
joie la plus vive. Mais, par une juste  
punition, ces insultes faites à l'humani-  
té, causerent peu après la ruine de  
leurs auteurs.

C'est là que Vitellius dit, à ce

348 *Histoire des révolutions*  
qu'on prétend , ce mot devenu si fameux , qu'un ennemi mort sent toujours bon. C'est Suetone , & Suetone seul qui rapporte ce trait , & par conséquent on est dispensé de le croire. On l'a depuis attribué à plus d'un scélérat : mais un grand homme de ce siècle a raison d'observer que la plupart des apophtegmes sont des répétitions : il pouvoit même dire des absurdités.

Le nouveau Prince , en donnant ainsi des preuves d'une humeur sanguinaire , n'oublioit point son inclination favorite. Il exigeoit de toutes les villes des repas somptueux. C'étoit par leur magnificence qu'il jugeoit du mérite des réceptions qu'on lui faisoit. Tels furent ses amusemens & ses affaires , jusqu'aux portes de Rome.

Il fit son entrée dans cette ville avec une pompe guerrière. Il devoit avoir à sa suite plus de quatre-vingts mille hommes. Mais ce coup d'œil imposant ne pouvoit pas lui faire beaucoup d'honneur. Le contraste de l'Etat où on l'avoit vu un an auparavant , en

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 349  
diminuoit nécessairement l'impression,  
& sa conduite présente ne lui faisoit  
pas regagner ce que le souvenir du  
passé lui faisoit perdre.

Tant qu'il ne s'agit que des réjouissances inséparables d'une pareille cérémonie, Vitellius ne parut point indigne de l'Empire. Une santé robuste, avec un appétit inépuisable, aidé même, dit-on, par des moyens peu honnêtes (a), le mirent en état de soutenir les fatigues du rôle qu'il jouoit. Mais quand il fallut s'occuper du gouvernement, ses mains tremblantes n'en purent soutenir le fardeau. Son incapacité l'obligea de se reposer de tout sur Cécina & Valens : & ceux-ci devenus les dépositaires du pouvoir souverain, ne tarderent pas à en abuser.

Tous deux aimoient les plaisirs & l'argent. Aucun moyen ne leur paroïssoit ni honteux, ni criminel, dès

---

(a) Facile omnibus sufficiens, vomitandi consuetudine. *Suet. Vitellius.*

qu'il s'agissoit de s'amuser ou de s'enrichir. Ils remplissoient l'un & l'autre la Cour de leurs créatures, qui croyoient ne pouvoir mieux faire que d'imiter l'exemple de leurs protecteurs. Leur administration fit bientôt des mécontents. Au milieu du calme le plus tranquille en apparence, on démêloit déjà les signes du plus violent orage, & Vitellius parut ne rien oublier de ce qui pouvoit le faire éclater.

Les débris du parti vaincu étoient formidables, comme je l'ai dit. Des Prétoriens, sur-tout, s'étoient distingués par leur attachement pour Othon, & leur fureur contre son ennemi. Au lieu d'adoucir ces courages violens par des caresses, ou de les apaiser par des libéralités, on les aigrit par une punition ignominieuse. Dès que le nouveau Prince se crut affermi, il les cassa authentiquement.

Le reste des troupes vaincues fut dispersé sans ménagement & sans attention. On en réforma une partie sans récompense. Le Conseil de Vitellius oublioit par quelle voie son

Prince étoit parvenu à l'Empire. Il ne songeoit pas que l'amitié des soldats lui avoit procuré la grandeur suprême , & que le moyen qui l'avoit élevé , étoit aussi le seul qui put le soutenir.

Ces esprits ulcérés allèrent porter dans les provinces leur ressentiment ; & l'envie de le rendre funeste à celui qui en étoit l'objet. Des hommes vivement frappés sont toujours éloquens. Ceux-ci peignoient avec force l'état de Rome , la mollesse du gouvernement , l'indolence de Vitellius , l'incapacité de ses Ministres , l'imprudence avec laquelle ils s'étoient privés des appuis les plus nécessaires , en réformant tant de troupes , lorsque l'agitation produite par la guerre pouvoit durer encore.

Ceux qui se répandirent en Asie avoient bien d'autres motifs à proposer aux soldats qui l'occupoient. Des trois Empereurs , que des catastrophes sanglantes venoient d'élever au trône des Césars , aucun ne leur devoit sa fortune. Tous avoient été choisis & élevés en Occident. Les ar-

352 *Histoire des révolutions*  
mées de Germanie avoient eu la plus  
grande récompense des révolutions ,  
qu'elles seules avoient produites.

On sçait assez quelle rivalité se-  
crete anime toujours deux grands  
corps qui se prétendent du même  
ordre. Les légions d'Asie devoient y  
être d'autant plus sensibles , que leur  
intérêt s'y trouvoit joint. En effet il  
étoit à craindre pour elles qu'on ne  
prétendît les exclure pour toujours ,  
d'un droit dont ils n'avoient pas en-  
core fait usage , & celui d'élire les  
Empereurs étoit assez beau , pour  
qu'elles songeassent au moins à le  
partager.



## CHAPITRE V.

*Vespasien songe à l'Empire. Ses commencemens. Sa conduite jusqu'à l'avènement de Vitellius. Absurdité des prodiges qui , suivant les Historiens , lui annonçoient la grandeur suprême.*

Ces réflexions se présentoient confusément à l'esprit des soldats : mais elles se développoient avec plus de clarté dans celui de leurs Officiers. Elles y étoient nourries secrètement par un homme obscur alors , & qui se voyant redevable à des circonstances heureuses , autant qu'à son mérite , du commandement des armées , ne désespéroit pas de monter encore plus haut. C'étoit Titus Flavius Vespasianus , que nous nommons Vespasien.

Il ne pouvoit pas s'enorgueillir d'une naissance illustre à beaucoup près. Son grand pere , nommé Titus Fla-

vius Petro , étoit un simple Huissier employé au recouvrement des impôts. Comme il ne faut dans ce métier en général que de la constance pour s'avancer , Petro eut soin d'y fixer son fils , & peu-à-peu celui-ci parvint à occuper une place dans les Fermes générales de l'Asie. Il n'étoit guère propre à son état , si ce que dit Suetone est vrai , qu'on lui élevât des statues , avec cette inscription , *au Financier compatissant (a)*.

Cet homme rare ne fit point fortune. Il eut deux fils , & ne leur laissa qu'un bien médiocre , avec quelques talens cultivés par une bonne éducation. Vespasien n'étoit que le cadet. Il parut long-tems inférieur en tout sens à son aîné. Il avoit probablement l'esprit moins souple , moins insinuant , & il parvint bien plus tard aux dignités , où ils prétendoient tous deux. Son frere T. Flavius Sabinus ,

---

(a.) ΚΑΛΟΣ ΤΕΛΟΝΗΣΑΝΤΙ.



*de l'Empire Romain. Liv. IV. 355*  
étoit déjà ancien Consul & Gouverneur de Rome , que lui-même étoit à peine encore Sénateur.

Cependant en adoucissant peu-à-peu l'inflexibilité de son courage , en s'humiliant devant les Ministres , il acquit du crédit. On le fit Préteur , Consul , Gouverneur de province : & quand enfin vers les dernières années de Néron , les Juifs se furent révoltés ouvertement contre les Romains , ce fut à lui qu'on donna la conduite de la guerre.

Il la fit avec autant d'intelligence que de succès. C'étoit la plus considérable de celles que Rome avoit alors à soutenir. La fureur opiniâtre des Juifs la rendoit intéressante plus que leurs forces , & l'audace avec laquelle un si petit peuple osoit tenir tête aux légions , fixoit sur ce coin de terre les regards de tout l'Empire.

Bientôt on vit se succéder rapidement les révolutions , qui couterent à Néron , à Galba , à Othon le trône & la vie. Vespasien jusque-là se fit un devoir de rester fidele au Prince que Rome avouoit. Les trois Empereurs qui y fu-

rent reconnus, reçurent son serment & celui de son armée. Mais quand la mort d'Othon eut laissé l'Empire en proie aux favoris de Vitellius, quand la paix sembla redoubler la confusion dans le gouvernement, & qu'autour d'un Prince abruti par la débauche, on ne vit plus que des Ministres incapables de le remplacer, Vespasien crut pouvoir se livrer à des projets, dont trois exemples consécutifs justifioient la possibilité.

Les chutes de Néron & de Galba avoient été l'ouvrage d'un instant. Celle d'Othon avoit paru plus pénible : mais la meilleure partie des mains qui l'avoient retardée existoit encore. Elles étoient toutes prêtes à se réunir, pour accélérer celle de Vitellius. Vespasien pouvoit d'ailleurs compter sur des forces considérables.

Il commandoit lui-même quatre légions, qui faisoient une armée nombreuse. Le Gouverneur d'une province voisine, nommé Mucien, lui offroit celles dont il disposoit. L'Egypte étoit à lui. Il n'y avoit dans toute l'Asie, ni un soldat, ni un seul homme en place

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 357  
qui ne lui fut dévoué. Dès l'instant où Othon & Vitellius avoient commencé à déshonorer l'Empire par leurs prétentions, la réputation & les talens de Vespasien, l'avoient mis bien au-dessus de ces deux indignes rivaux. Quand on crut entrevoir qu'il pouvoit être disposé à se saisir lui-même de l'objet de leur querelle, il n'y eut personne qui ne se sentit favorablement prévenu pour lui.

Tant qu'il ne s'arrêtoit qu'à ces idées flatteuses, quand il n'envisoit que ces ressources en apparence si sûres & si puissantes, il sentoit augmenter son courage & son ambition. Mais l'un & l'autre étoient bien attiédies, quand il venoit à rejeter les yeux sur l'Italie. Il y voyoit Vitellius appuyé par une armée victorieuse. Les légions qui la composoient étoient l'élite des forces de l'Etat, & il les connoissoit d'autant mieux qu'il avoit fait la guerre avec elles.

Ses troupes avoient réussi contre des Juifs mal armés, mal disciplinés. Auroient-elles le même avantage contre des Romains aguerris ? Quel mo-

ment que celui où il faudroit à son âge, à soixante ans passés, faire avec ses deux fils l'ouverture d'une guerre civile! » Tant qu'un particulier, se dit-il, soit-il à lui-même, reste dans son état, il est le maître de ne risquer précisément que ce qu'il veut. Mais dès qu'il s'est mis sur les rangs pour la souveraineté, il n'y a plus de milieu pour lui, entre le comble des grandeurs & une ruine entière ».

Tandis que Vespasien irrésolu pe-  
soit ainsi les motifs de crainte ou d'espérance, ses amis travailloient à donner aux derniers plus de poids. Ils étoient aidés, s'il en faut croire les Historiens, par des secours surnaturels. Mille prodiges annonçoient à Vespasien sa grandeur future, &, suivant Suetone, il y avoit long-tems qu'il en étoit instruit.

Dans sa jeunesse, Caligula, en passant dans la rue, lui avoit fait couvrir sa robe de boue, & c'étoit un signe évident qu'il deviendrait un jour le sauveur de la République. Une fois pendant son diner, son chien lui apporta sur sa table la main d'un hom-

me. Une autrefois étant en Grèce à la suite de Néron, il rêva que son bonheur & celui de sa famille commenceroient du moment où l'on auroit arraché une dent à l'Empereur. Le lendemain, en entrant au Palais, la première chose qu'il rencontra, ce fut un Chirurgien, qui lui fit voir une très-grosse dent qu'il venoit de tirer à Néron.

Suetone ne conçoit pas que Vespasien put balancer après des présages aussi clairs. Le plus grand & le plus étonnant de tous ces prodiges, aux yeux d'un lecteur sensé, c'est sans contredit l'imbécillité de l'Historien qui les rapporte. Je suis fâché d'en trouver aussi quelques-uns dans Tacite. Par exemple il fait mention d'un grand Ciprès qui ayant été un jour arraché, se retrouva le lendemain droit & plus verd qu'auparavant : ce qui étant arrivé sur une terre de Vespasien encore fort jeune, lui annonçoit, dit l'Historien, de l'aveu de tous les aruspices, un avenir heureux & les plus grands honneurs. Quelle idée faut-il avoir de l'esprit humain, quand

on entend ainsi parler un homme tel que Tacite !

Ces signes avoient précédé de beaucoup le moment où Vespasien en auroit pû faire l'application. Ils redoublèrent , comme on peut le croire , quand il en fut au point de balancer sur le parti qu'il prendroit. Alors les oracles s'expliquèrent ouvertement. Ils lui promirent l'Empire sans détour. Peut-être ce Prince les enhardissoit-il par des ordres secrets : mais sans cela même , ils devoient bien sentir qu'ils ne compromettroient pas leur honneur , en lui annonçant des succès , puisqu'ils ne lui voyoient d'autre rival que Vitellius.

Au nombre des inspirés qui l'encouragerent , on place Joseph le Juif , qui lui fit , dit-on , l'application des Prophéties consignées dans les Ecritures sur le Christ , ou le Messie. Cet abus sacrilege est une preuve que l'accomplissement de ces mystères n'avoit pas encore pénétré loin de Jérusalem , où ils venoient d'être consommés. Mais d'ailleurs on regarde ce Prêtre Israélite , comme une espèce de Philosophe.

*de l'Empire Romain. Liv. IV. 361*  
lofophe. Tout Philofophe qui s'avife  
de prédire l'avenir , eft évidemment  
un impofteur. La baffeffe avec laquelle  
cet Ecrivain oſoit jouer le rôle de  
charlatan , pour flatter miſérablement  
les destructeurs de ſa patrie , doit  
bien décrediter ſon nom & ſon hiſ-  
toire.

Quoi qu'il en ſoit de tous ces pré-  
tendus présages , le plus certain pour  
Veſpaſien c'étoit la connoiſſance de  
ſon mérite & l'indignité de Vitel-  
lius. Ce fut ſans doute ce qui le dé-  
cida. Il ſe rendit aux inſtances de ſes  
amis , & ſe laiffa proclamer Empe-  
reur , d'abord en Egypte & enfuite  
dans tout le reſte de l'Asie.



---

## CHAPITRE VI.

*Préparatifs inutiles de Vespasien pour la guerre. Combien il est étonnant qu'il n'ait pas songé à y commander lui-même , ou à en donner la conduite à son fils Titus. A qui il fut vraiment redevable de la fin de la guerre & de son succès.*

**L**A suite infaillible d'une pareille démarche devoit être la guerre , & il s'y prépara. Il commença par assurer les frontieres de l'Empire par des alliances avec les peuples qui auroient pû les inquiéter. Il chargea son fils Titus d'achever la réduction des Juifs , qui n'ayant plus que la seule ville de Jérusalem , ne paroissoient pas devoir tenir long-tems. Il ordonna à Mucien de passer en Italie avec une partie de ses forces pour combattre Vitellius. Pour lui il se décida à rester en Egypte , sous prétexte de se tenir plus à portée d'affamer l'Italie , à qui



*de l'Empire Romain. Liv. IV. 36;*  
en effet les grains de cette province  
étoient nécessaires.

Il est bien singulier que dans cette  
longue suite de batailles, aucun des  
quatre Princes pour qui elles se livre-  
rent, n'ait osé se mettre à la tête des  
troupes qui agissoient pour eux. Gal-  
ba, Othon & Vitellius pouvoient être  
excusables de confier à des mains plus  
entendues la conduite de leurs armées.  
Cette justice qu'ils se rendoient, au-  
roit été un grand bien pour leurs par-  
tis, s'ils avoient sçu choisir des Gé-  
néraux capables de les remplacer.

Mais que Vespasien, après avoir  
bravé tant de dangers pour parvenir à  
des emplois médiocres, semblât les  
craindre, dans une occasion où il ha-  
sardoit tout ; qu'après avoir fait la  
guerre heureusement toute sa vie, il  
parut se défier de sa capacité & de sa  
fortune ; qu'ayant un fils reconnu pour  
bon Officier, il le chargeât d'une ex-  
pédition indifférente, tandis qu'il con-  
fioit à un étranger peu estimé des trou-  
pes, la seule affaire sérieuse qu'il eut,  
il y a là de quoi surprendre tous les  
Lecteurs qui en feront la réflexion.

Elle est échappée à Tacite. En vain chercherions-nous aujourd'hui les motifs d'une conduite qui doit nous paroître vraiment impénétrable.

Il est vrai que Tacite dit : *On crut que c'étoit assez pour détrôner Vitellius , d'une partie des troupes , sous le commandement de Mucien , avec le nom de Vespasien*. Mais la prétendue sécurité de ce dernier est bien combattue par ce qu'a dit plus haut l'Historien , en parlant de ses inquiétudes. Une des choses qui l'allarmoient le plus , c'étoit la force & la valeur des légions Germaniques , qu'il connoissoit mieux qu'un autre , *notum militari viro*. Vespasien ne pouvoit donc pas les mépriser au point de croire que la terreur de son nom & un détachement de son armée suffiroit pour les vaincre. De deux choses l'une , ou sa conduite en cette occasion est évidemment imprudente , ou ses Historiens n'ont pas sçu nous apprendre les motifs qui auroient pû la justifier.

Mucien , honoré du premier rôle dans cette grande tragédie , en fit l'ouverture , comme on devoit s'y atten-

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 365  
dre. Il s'attacha à faire des levées  
d'hommes considérables , & sur-tout à  
ramasser beaucoup d'argent. Il exerça  
à ce sujet les rapines les plus odieuses.  
Il fit payer cher à l'Asie l'honneur  
qu'elle avoit de donner un Empereur  
à Rome , & c'est assez l'usage dans  
toutes les guerres , qu'on commence  
par opprimer les peuples , pour ac-  
quérir , dit-on , le droit & le pouvoir  
de les rendre heureux.

Ces préparatifs , & sur-tout la façon  
dont on les faisoit , emporterent beau-  
coup de tems , & quand ils furent  
achevés , ils se trouverent inutiles. Vi-  
tellius étoit tombé en Europe , avant  
que les troupes destinées à occasionner  
sa chute , eussent quitté l'Asie.

Il faut se rappeler que ce Prince  
avoit réformé une partie des troupes  
qui s'étoient déclarées pour Othon.  
Celles même dont il avoit cru pouvoir  
accepter les services , avoient eu ordre  
de quitter l'Italie pour se rendre dans  
la Hongrie , pays désagréable par lui-  
même , & dont le séjour devoit le pa-  
roître encore davantage à des soldats  
qui le regardoient comme une puni-

tion. Cet Empereur mal conseillé n'avoit pas pris garde à la situation de cette province.

Elle étoit au milieu du vaste pays que les Romains désignoit sous le nom d'Illyrie. Elle touchoit d'un côté à la Mœsie, & de l'autre à la Dalmatie. Les deux dernières étoient gardées par des légions qui conservoient cherement, les unes la mémoire d'Otthon, pour qui elles avoient combattu, les autres celle de Vespasien qu'elles venoient de quitter. Dès que le premier bruit de ses projets fut venu jusqu'à elle, il s'y fit une fermentation violente. Toutes méprisoient Vitellius, & le haïssoient. Toutes embrasèrent avec joie l'occasion de le détrôner, soit pour se venger, soit pour donner sa place à un homme qui sçauroit mieux la payer.

Malheureusement pour lui, il se trouva parmi ces légions un Officier capable d'appuyer la révolution, & qui trouvoit son intérêt à la faire réussir. Il se nommoit Antonius Primus. C'étoit un homme flétri & déshonoré. Il avoit subi avec justice sous Néron

une condamnation infamante. Mais dans les désordres qui suivirent sa mort, il parvint à se faire réhabiliter & même à s'ouvrir l'entrée du Sénat.

Galba lui avoit confié le commandement d'une légion. On le soupçonnoit d'avoir voulu peu après s'attacher au parti d'Othon qui l'avoit négligé. Il se déclara hautement pour Vespasien, dès qu'il s'aperçut que la fortune de Vitellius commençoit à chanceler, & ce fut un grand avantage pour le premier de ces deux usurpateurs. Par le peu que j'en ai dit, on conçoit aisément qu'il devoit avoir de grands vices & de grandes qualités. En effet il étoit brave, éloquent, adroit : mais encore plus intrigant, avide autant que prodigue. C'étoit un de ces hommes qu'on redoute avec raison pendant la paix, & qu'il faut tâcher d'avoir pour soi pendant la guerre.

Tel que j'ai représenté Primus d'après Tacite, on pense bien qu'il ne resta point oisif, après avoir fait le premier pas. Aucun des Gouverneurs des provinces dont j'ai parlé, n'osoit

se prêter aux vues & aux désirs des soldats. Ce n'est guère quand on a sa fortune faite, qu'on souhaite une révolution. Ceux qui devoient leur place à Vitellius, ne voyant en lui qu'un Prince victorieux & affermi, n'étoient pas disposés à courir de nouveaux risques en faveur de Vespasien.

Primus n'avoit pas les mêmes raisons pour être timide; aussi ne montra-t-il qu'un courage décidé. Il fut soutenu par d'autres esprits ardens, qui entrèrent dans ses vues par les mêmes motifs. Tous ensemble se réunirent pour donner à Vespasien l'Espagne, les Gaules, l'Afrique. Ils écrivirent aux légions qui y étoient restées. Ils remuoient l'Europe entière par leurs négociations, & tout cela se faisoit sans que le Prince, au nom de qui on travailloit, en fut informé. Ces chefs d'un parti qu'il ne connoissoit pas, montroient pour lui plus de chaleur que lui-même.

Ils formerent seuls, & sans aucun ordre, un plan pour aller accabler l'Italie. Primus, avec une partie des troupes, se chargea d'ouvrir les pas-

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 369  
sages, & de marcher du côté de Rome par la Carniole. Le reste de l'armée devoit suivre, pour le rejoindre dans la Lombardie, pays gras, fertile, & où l'on se promettoit de trouver de quoi dédommager les soldats de la fatigue d'une si longue marche. Il partit sur le champ, & le courier qui apporta à Rome la nouvelle de sa révolte, annonça en même tems qu'il étoit en chemin.

---

## CHAPITRE VII.

*Mollesse imprudente de Vitellius. Disposition de ses troupes. Un de ses Généraux songe à le trahir. Il en est puni par l'armée.*

**L**A mollesse & l'indolence de Vitellius céderent un moment à un danger si pressant. Il voulut d'abord prévenir l'impression que pouvoit produire cet événement, s'il avoit été connu. Il se flatta d'en étouffer le bruit. Il en parla publiquement com-

me d'une bagatelle qui ne pouvoit pas l'inquiéter. Il assura qu'il ne s'agissoit que d'une seule légion, dont la fidélité étoit un peu ébranlée. Il affecta de supprimer soigneusement le nom de Vespasien, ou tout ce qui pouvoit y avoir rapport. Il alla même jusqu'à répandre des soldats dans la ville, pour réduire le peuple à un silence entier sur cet objet. Mais ces précautions imprudentes étoient précisément le moyen d'en faire parler.

Aux mesures peu censées qu'il prenoit de ce côté-là, il en joignit d'autres pour se mettre en état de soutenir sérieusement la guerre. Par bonheur toutes les forces qui l'avoient placé sur le trône, se trouvoient encore rassemblées auprès de lui. Les légions qui avoient combattu avec tant de succès contre Othon, lui faisoient espérer une pareille supériorité sur Vespasien. Mais avec les mêmes noms & les mêmes armes, il s'en falloit bien que ce fussent les mêmes hommes.

Le séjour de la capitale leur étoit devenu funeste. Ses délices avoient



*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 371  
énervé leur vigueur & leur courage.  
Les maladies qui suivent la débauche  
dans les armées, les avoient considé-  
rablement affoiblies. La discipline s'é-  
toit relâchée, par la négligence du  
Prince qui n'en sentoît pas la néces-  
sité, & par la complaisance des Offi-  
ciers, à qui plus de sévérité auroit pû  
devenir dangereuse.

Comme cependant ce qui s'appelle  
l'esprit des corps est toujours ce qui  
y meurt le dernier, comme ces légions  
avoient passé de tout tems pour l'élite  
des troupes Romaines, & qu'il s'a-  
gissoit, en combattant pour Vitellius,  
de soutenir leur honneur, autant que  
de justifier leur choix, on vit bien que  
l'opiniâtreté leur tiendrait lieu de va-  
leur. Il n'y eut personne qui ne sentit  
que si elles avoient à être vaincues,  
ce ne seroit qu'après avoir répandu &  
fait répandre bien du sang.

Elles sortirent de Rome sous les or-  
dres de Cécina. Vitellius crut ne pou-  
voir confier le soin de défendre sa  
fortune qu'à celui qui en étoit l'au-  
teur. Le malheureux Prince ne sca-  
voit pas que ce guerrier, devenu son

Ministre , avoit déjà résolu sa perte , & qu'en lui marquant une confiance sans bornes , c'étoit le mettre en état de faire éclater sa révolte plutôt , & avec plus de succès. Valens son collègue au commandement des armées , comme au ministère , étoit malade , & cette circonstance fâcheuse nuisit beaucoup à son parti. Ses talens lui devenoient plus nécessaires que jamais par l'infidélité de Cécina.

On doit être étonné que ce dernier pensât à trahir une cause dont il avoit été si long-tems le soutien , & à détruire un Prince qu'il avoit fait. Tacite ne dit pas au juste les raisons qui purent le déterminer à une si étrange démarche. Il parle de la jalousie contre Valens , des sollicitations du frere de Vespasien. Mais de pareils motifs ne semblent pas suffisans , pour colorer une perfidie aussi dangereuse au moins que déshonorante.

En supposant même que la faveur de Vespasien dût être le prix d'une telle lâcheté , Cécina ne pouvoit pas se flatter d'en jouir sans rivaux. Etoit-il possible de lui promettre dans ce parti

quelque chose qui valut ce qu'il possédoit dans le sien ? Il étoit sûr dans celui-ci de partager la première place : dans l'autre il ne devoit pas se flatter d'obtenir même la seconde.

Cependant, contre toute apparence, il se détermina à le quitter. Il travailla à donner à Vespasien toutes les forces qui faisoient la ressource de son ennemi. Il y avoit à Ravenne une flotte considérable. Une grande partie des troupes qui la montoient, avoit été levée dans les pays qui reconnoissoient Vespasien. Cécina crut par cette raison les trouver plus faciles à séduire. Il vouloit, avant que de proposer une trahison à son armée, pouvoir s'appuyer d'un exemple, & la flotte le donna. Son Commandant, nommé Lucilius Bassus, la fit révolter.

A cette nouvelle Cécina crut pouvoir se déclarer. Il assembla un conseil de guerre, où il fit entrer même un petit nombre de soldats, de ceux sans doute sur qui il comptoit le plus. Là il déploya toute l'éloquence de la perfidie. Il fit voir combien Vitellius étoit foible & Vespasien puissant. Il com-

para les qualités personnelles & les forces extérieures de ces deux Princes. Il appuya sur-tout sur le coup mortel que portoit au parti du premier la défection de la flotte. Il en conclut qu'il étoit prudent & même nécessaire de se soumettre au second.

Aussi-tôt il fait signe à ceux qui étoient du complot. Ils se répandent dans tout le camp. Ils vont par-tout arracher les armes de Vitellius, pour y substituer celles de Vespasien. Personne ne s'y opposa d'abord, parce que personne ne devinoit leurs raisons, & qu'il faut toujours un certain tems à la multitude pour se mettre en mouvement. Mais quand les soldats, rassemblés par pelotons dans les différens endroits où s'étoit passée cette action, eurent bien envisagé à quoi elle les engageoit, il n'y en eut pas un qui ne fut révolté, d'abord de son indignité en elle-même, & ensuite de la honte qui en réjaillissoit sur chacun d'eux.

La perfidie coute presque toujours plus à la grossiereté des hommes obscurs, qu'à la politesse des Grands.

D'ailleurs l'idée de se soumettre sans combats à des troupes qu'ils venoient de vaincre, leur paroissoit flétrissante. L'exemple de la flotte, que Cécina avoit cru efficace, étoit aux yeux de son armée, une raison de plus pour ne pas l'imiter.

Le service de mer, comme on l'a vu, étoit peu estimé chez les Romains, & les corps de l'infanterie se croyoient en général fort supérieurs à ceux qui composoient la marine militaire. Les soldats étoient donc choqués qu'on osât leur proposer pour modèle une troupe qu'ils méprisoient, & qu'on ne parut pas faire de leur honneur plus de cas que du sien.

Ces réflexions se présentoient d'abord à l'esprit de chacun en particulier. Bientôt on se les communiqua : & quand ils trouverent tous dans leurs camarades les sentimens dont ils se sentoient pénétrés eux-mêmes, ils éclatèrent avec fureur contre la trahison & contre les traîtres. Ils courent à Cécina qui s'applaudissoit de son succès. Ils le chargent de chaînes. Ils nomment ensuite pour les comman-

der, deux Officiers qui avoient ~~son~~ leur plaisir, & marchent droit vers Crémone, ville de la Lombardie, où deux de leurs légions s'étoient déjà rendues pour arrêter l'ennemi.

Dans le même tems Bassus essuyoit à-peu-près le même traitement sur la flotte : mais Vitellius n'y gagnoit que la consolation de le sçavoir puni comme Cécina. La flotte ne retourna point à son parti. Elle demanda seulement à celui de Vespasien un autre Général, qui commença l'exercice de son autorité, par resserrer son prédécesseur dans une étroite prison.



## CHAPITRE VIII.

*Conduite méprisable de Vitellius , tandis qu'on s'apprêtoit à décider son sort par une bataille. Défaite de ses troupes. Consternation & ruine presque entière de son parti.*

Cependant les deux principales armées s'approchoient , en traînant à leur suite tous les fléaux qui accompagnent ordinairement les guerres , & sur-tout les guerres civiles. Primus conduisoit la sienne avec autant d'intelligence que d'ardeur. Ses ordres étoient exactement suivis , & l'obéissance du soldat , avec l'habileté du chef , faisoit prévoir l'événement du combat , avant même qu'il fut livré.

Il n'en étoit pas de même du côté de Vitellius. La prison de Cécina faisoit honneur à son armée : mais elle l'avoit affoiblie. Les Généraux qui le remplaçoient , n'osoient se servir de

toute leur autorité , sur des soldats , dont le caprice les avoit faits & pouvoit les défaire. Ceux-ci , malgré leur fidélité apparente , n'en étoient pas plus propres à la soutenir. Ils étoient bien disposés à défendre Vitellius : mais non pas à se soumettre à ceux qui auroient voulu les commander en son nom. Ils consentoient à lui sacrifier tout , hors leur indocilité.

Le seul remede à un si grand mal , auroit été peut-être qu'il se montrât à leur tête , qu'il partageât avec eux les périls où ils couroient pour lui. Mais cette ame molle étoit incapable d'un pareil effort de courage. Il s'enfonçoit de plus en plus dans les délices de Rome. Le droit de rassembler sans opposition tous les plaisirs , étoit à ses yeux le plus beau privilége de la puissance Impériale , & la façon dont il en jouissoit , justifioit les vœux de ceux qui souhaitoient de l'en voir dépouiller.

Sa premiere occupation , dès qu'il s'étoit cru affermi , avoit été d'appeler auprès de lui des Bouffons , des Comédiens , des Cochers , qu'il avoit



connus autrefois , lorsque ces misérables , sous le regne de Néron , faisoient la société de l'Empereur & le destin de l'Empire. Il les combloit d'amitiés. Il ne rougissoit pas de leur prodiguer des caresses qui le déshonoroient.

On commençoit même à lui trouver du penchant à la cruauté. Plusieurs Sénateurs illustres venoient d'être mis à mort par ses ordres. Il avoit condamné à des supplices rigoureux tous ceux qui ayant eu le malheur de lui prêter de l'argent , quand il étoit simple particulier , n'avoient pas cru manquer à la politique , ni à la justice , en se présentant pour le recevoir quand ils le virent Empereur. De ces différens traits réunis , résultoit la haine & le mépris des citoyens en état de réfléchir.

Mais ces impressions étrangères ne passaient pas jusqu'aux soldats qui s'avançoient pour combattre en sa faveur. La licence où il les laissoit vivre , leur paroissoit un mérite essentiel. Peu leur importoit qu'il eut de grands talens , pourvu qu'il ne les gênât point , & qu'il les payât bien. Ils marchaient

donc avec rapidité vers l'ennemi , qui avoit déjà joint les premiers corps de leur armée.

Primus s'étoit hâté de les prévenir en se portant sur Crémone , où il sçavoit que se trouvoient deux de leurs légions. Il les vouloit écraser avant qu'elles pussent être soutenues. Dans ce dessein il étoit parti de Verone. Il avoit campé sur le champ même de *Bedriacum* , devenu fameux par l'infortune d'Othon. Ce Général habile avoit auprès de lui un grand nombre des soldats qui s'y étoient laissés battre. Il vouloit , en les ramenant sur les lieux témoins de leur défaite , leur faire sentir plus vivement la nécessité d'en réparer la honte.

Ils y réussirent dans deux actions consécutives , où les vainqueurs d'Othon éprouverent à leur tour , combien la fortune des armes est journalière. Huit légions qui faisoient la force du parti de Vitellius , y furent entièrement détruites. Crémone , où elles avoient cherché un asyle , fut emportée d'assaut. Elle éprouva toutes les horreurs que le droit de la guerre &

des gens, dit-on, autorisent dans ces tristes momens. Elle paya par bien des larmes la joie criminelle qu'elle avoit osé montrer à l'arrivée de Vitellius. Les cris & l'esclavage de ses habitans, les ruisseaux de leur sang, l'incendie de leurs maisons, vengerent en quelque sorte le genre humain, des outrages que cette malheureuse ville n'avoit pas craint de lui faire.

Tacite s'est permis un récit très-long & très-circonstancié de ces événemens funestes. Sa philosophie semble s'être plû à les retracer avec une espèce de complaisance. Pour moi, je l'avoue, la mienne n'a pû les soutenir. Je n'y ai vu que des traits effrayans de barbarie, des hommes égorgés, des villes mises en cendre. Il n'y a point d'histoire qui n'en offre autant, & je trouve bien peu de mérite à peindre des atrocités qui malheureusement se retrouvent par-tout.

Si elles sont nécessaires pour satisfaire la cruelle ambition des Grands, il me semble que les Historiens devroient s'accorder ensemble pour les ensevelir dans le silence, comme on

cache soigneusement dans une famille les traits honteux de la folie , ou de la scélératesse de ses ancêtres. Il faudroit au moins les désavouer à haute voix. Le seul avantage réel que l'humanité pourroit retirer de l'art d'écrire , d'ailleurs si futile , seroit que ceux qui l'exercent , travaillassent à rendre ou inconnus , ou détestables les horreurs qui la font frémir.

Mais ils en sont bien éloignés. Ils croient donner de l'éclat à leurs livres par ces relations affreuses , & l'histoire , comme les places publiques , devient le théâtre des supplices des hommes , bien plus que celui de leurs réjouissances.

La défaite des légions ouvroit à Primus le chemin de Rome. Le sacagement de Crémone intimidoit les autres villes qui auroient pu être tentées d'imiter sa résistance , & de nouvelles infortunes suivoient , comme il arrive toujours , ces deux premiers revers. D'autres flottes dispersées en différens ports de l'Italie , s'étoient aussi données au vainqueur. Primus , après une marche aussi vive que har-

*de l'Empire Romain* Liv. IV. 333  
die, venoit de prendre prisonnier un  
détachement considérable envoyé, par  
le conseil de Vitellius, pour fermer  
le passage du mont Apennin.

Valens étoit parti de Rome avant  
la perte de la bataille, sur la nou-  
velle des manœuvres de Cécina. Il  
ne put arriver assez à tems pour y ba-  
lancer le sort par son expérience. Il  
en avoit du moins recueilli les débris.  
Il s'étoit même embarqué dans le  
dessein d'aller faire une diversion dans  
les Gaules, où les armées du Rhin  
tenoient encore pour Vitellius. Mais  
mal servi par le vent, trahi peut-être  
par ses matelots, il fut arrêté aux isles  
d'Hieres, après avoir long-tems erré  
sur les côtes, sans avoir pû y des-  
cendre.

On l'amena prisonnier en Italie :  
& sur le bruit que Vitellius se flat-  
toit encore que sa détention n'étoit  
pas réelle, que le peu de troupes qui  
lui restoit, sembloient se rassurer  
par la confiance qu'elles avoient en ce  
Général, on ne tarda pas à lui ôter la  
vie. On envoya même sa tête à Ro-  
me, afin de mieux constater sa mort.

## C H A P I T R E I X.

*Vitellius songe à se démettre volontairement de l'Empire. Il s'y engage par un traité conclu avec le frere de Vespasien. Il veut en effet l'exécuter. Les soldats & le peuple s'y opposent.*

Vitellius jusques-là s'étoit soutenu par les efforts de ses partisans, plutôt que par les siens. Quand il se vit abandonné à lui-même, il songea à se défaire d'une dignité que personne ne vouloit plus défendre. L'Espagne, les Gaules, l'Angleterre s'étoient ouvertement déclarées contre lui. L'Afrique n'offroit que des ressources très-éloignées, & même une fidélité chancelante. Il se détermina pour lors à quitter solennellement l'Empire, à remettre, par une abdication volontaire, le souverain pouvoir à Vespasien, que la victoire lui donnoit pour maître, & à rendre le repos à l'Etat, qu'il ne pouvoit plus se promettre de troubler.

Primus

Primus marchoit à Rome , quand il reçut cette nouvelle. Il l'apprit avec plaisir. Ce n'est pas qu'il ne trouvât plus d'avantage personnel dans la guerre que dans la paix. Mais la crainte d'exposer la capitale de l'Empire à un siège , lui faisoit désirer de trouver un moyen qui pût mettre fin aux troubles d'une façon moins terrible.

Il étoit encore honteux de l'incendie de Crémone , dont on l'accusoit. Il ne vouloit pas donner lieu à ses ennemis de le calomnier auprès de Vespasien , qui souhaitoit sans doute de soumettre Rome , mais non pas de la détruire. Il sçavoit que dans le cœur des Princes , les plus légers prétextes autorisent plus souvent l'ingratitude , que les services les plus essentiels ne produisent la reconnoissance.

D'ailleurs il désiroit avec passion de mettre fin à une guerre qu'il avoit si heureusement conduite jusques-là. Il n'ignoroit pas que Mucien avoit enfin quitté l'Asie. Ce Général chargé de la confiance de son Prince qu'il n'avoit point servi , alloit arriver , étonné ainsi que ses troupes de se trouver

inutile. Les succès obtenus sans lui n'excitoient que sa jalousie. En qualité de courtisan, il n'auroit été guère plus affligé des victoires de Vitellius, qu'il ne l'étoit de celle de Primus. Ce dernier sentoît que le moindre délai lui arracheroit des mains l'honneur de couronner Vespasien. Il voyoit que quoiqu'il eut seul miné l'idole, la gloire seroit toute entière pour celui qui la renverferoit.

Il se hâta donc d'écrire à Vitellius pour le confirmer dans son dessein, & son courier le trouva déjà entré en négociation avec le frere de Vespasien. C'étoit l'aîné, comme nous l'avons dit. Il travailloit avec ardeur pour son heureux cadet. Il étoit Gouverneur de Rome à l'arrivée de Vitellius, qui ne lui avoit point ôté sa place, même après la révolution. Il se trouvoit donc plus à portée que personne de conclure un traité, qui assureroit la fortune de sa maison, & légitimoit par les apparences les plus honorables, l'usurpation de son frere.

Il eut avec le Prince vaincu une conférence, où l'on convint des arti-



*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 387  
cles. Vitellius s'engagea à se démettre  
authentiquement. Il ne se réserva que  
des biens considérables sur la côte dé-  
licieuse de la Campanie, avec dix  
millions de revenu annuel. Il comp-  
toit bien ne pas perdre à cet échange.  
Il n'avoit connu de la grandeur suprê-  
me que l'abondance & les plaisirs, &  
il ne croyoit pas que la pourpre Im-  
périale en fit un assaisonnement néces-  
saire. Cette façon de penser étoit juste.  
Elle auroit pû lui faire honneur, si  
elle n'étoit pas partie de l'abbru-  
tissement, plus que d'une fermeté  
éclairée.

Il ne manquoit pas de Conseillers  
qui tenant à sa fortune, plus qu'à sa  
personne, vouloient lui persuader que  
la sûreté de l'une dépendoit absolument  
de l'éclat de l'autre. Ce qui lui restoit de  
soldats voyoit avec indignation dé-  
truire son ouvrage. Soit attachement  
réel, soit espoir d'obtenir des condi-  
tions meilleures par une longue dé-  
fense, ils auroient voulu que le Prince  
précipitât moins son abdication. Ils  
laissoient échapper contre lui des  
plaintes vives & même des menaces.

Il ne les écouta point. Déterminé à une démarche qu'il croyoit nécessaire au moins pour lui , il se rendit lui-même sur la place publique , pour y accomplir la cérémonie de son désistement. On en avoit été prévenu d'avance , & le jour où elle fut marquée , la curiosité y avoit conduit une prodigieuse foule de spectateurs.

C'étoit en effet un événement bien singulier. Il faut parcourir toute l'histoire jusqu'à nos jours , pour en retrouver dans la Perse moderne un nouvel exemple. Les Aghuans maîtres d'Hispanhan , forcèrent le dernier des Sophis de se démettre aussi publiquement de sa couronne. Mais le foible Schah-Husseïn en se dégradant , étoit à la discrétion de ses Maîtres. Il ne rencontroit par-tout que des yeux ennemis , & les mains qui l'avoient vaincu. Le fier Mahmoud , politique autant que féroce , songeoit bien moins à avilir son captif , qu'à s'assurer une espèce de droit sur sa conquête.

Ici c'étoit un Empereur Romain qui alloit au milieu de son peuple ,

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 389  
entouré de ses soldats, quitter volontairement l'Empire, On le voyoit debout dans la place, couvert d'un habit de deuil, suivi de toute sa famille en larmes. On portoit même derrière lui son fils encore au berceau. Sa garde l'accompagnoit avec un silence d'abattement & de colere.

Cet air de consternation, cet appareil de désespoir faisoit sur tous les cœurs une impression douloureuse. Quand on venoit à penser à l'éclat qui l'avoit précédé, on oublioit combien Vitellius avoit peu mérité la pourpre : on n'étoit occupé que de la résolution funeste qu'il prenoit de s'en dépouiller.

On connoît le peuple : on sçait quel pouvoir ont sur lui les objets qui frappent ses yeux. Il finit presque toujours par s'intéresser vivement en faveur de ceux dont l'infortune ne lui offroit d'abord qu'un spectacle amusant. C'est ce qui arriva ici. On fut ému au premier coup d'œil, & bientôt attendri.

Vitellius déclara en peu de mots ce qui l'amenoit. Il implora la compas-

sion publique pour lui , pour sa famille , pour son fils qu'il prit dans ses bras , & qui partageoit ainsi le désastre de sa maison , avant que d'en avoir connu la grandeur. Jusques-là il n'arracha que des gémissemens & des larmes. Mais quand on le vit baigné de pleurs lui-même , porter la main à son épée & la présenter au Consul , pour consommer sa renonciation , il s'éleva de toute l'assemblée un murmure d'improbation.

Le Consul déconcerté refusa de la recevoir. Des applaudissemens suivirent ce refus. Comme le Prince paroissoit plus embarrassé que satisfait, la place en un moment retentit de mille cris qui l'exhortoient à prendre courage. Il parut vouloir se retirer : mais en lui voyant prendre un autre chemin que celui du Palais , les cris redoublerent. Le peuple lui ferma toutes les rues , & ne laissa de libre que celle par où il étoit venu.

Ce malheureux Prince toujours faible , toujours indécis , se laissa plutôt conduire qu'il ne retourna lui-même. Il arriva au Palais : il y rentra sans

*de l'Empire Romain. LIV. IV. 391*  
songer aux suites qu'alloit avoir son  
manque de foi , ou même se flattant  
peut-être que son sort alloit changer.  
Il jugeoit de la puissance du parti qui  
lui restoit , par la force des cris qu'il  
venoit d'entendre. Il ne pensoit pas  
que le peuple n'a point d'autres ar-  
mes , & que ce ne sont pas celles-là  
qui font le destin de ses Maîtres.

---

## CHAPITRE X.

*Les soldats assiégent & égorgent le  
frere de Vespasien dans le Capitole ,  
qui est brûlé en cette occasion. Primus  
marche à Rome. Il la prend. Frayeur  
& lâcheté de Vitellius. Il est pris &  
tué par des soldats.*

Cependant un dénouement si peu  
attendu , produisoit dans la ville  
une agitation terrible. Les soldats n'a-  
voient vu qu'avec indignation la pre-  
miere démarche de Vitellius : ils ap-  
plaudissoient avec transport à la se-  
conde. Sabinus étonné , inquiet des

bruits qui couroient , vint s'en informer , suivi de ce que Rome avoit de plus distingué. Car on lui faisoit déjà la Cour , comme au représentant du seul & véritable Empereur.

Il est d'abord accablé d'injures par les premiers soldats qui le rencontrent. Bientôt on le charge lui & son cortège. Craignant pour sa vie , il s'enfuit , & pour s'assurer une retraite qui fut capable au moins de quelque résistance , il s'enferma dans le Capitole. C'étoit , comme on sçait , la citadelle de Rome. Mais elle étoit alors plus respectable par son nom que par ses défenses. Une vieille muraille avec un fossé à demi comblé , en faisoit toutes les fortifications.

Les soldats enhardis par la fuite de Sabinus le suivirent , & l'assiégèrent avec fureur. Envain il réclamoit la protection de Vitellius & la sainteté du serment. Ce Prince encore étourdi de ce qui venoit de lui arriver , ne songeoit ni à le défendre ni à l'inquiéter. Les soldats faisoient tout sans son ordre , & quand il l'auroit voulu sauver , il ne l'auroit pas pû. La mu-

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 393  
raille étoit déjà forcée & le Capitole  
en feu.

Tacite déplore avec amertume ce triste événement. Il dit que la guerre civile ne fit rien voir aux Romains de plus douloureux. Il y avoit dans cette place un Temple de Jupiter qui passoit pour avoir été fondé par Romulus lui-même. Les Romains avoient pour cet édifice une vénération profonde. Ils croyoient la destinée de l'Empire attachée à sa durée. Ils pouffoient des cris d'horreur & d'indignation en le voyant dévorer par les flammes.

Mais les soldats n'en poursuivoient pas moins leur entreprise. Ils se répandoient dans la place. Ils la pilloient. Ils égorgeoient Sabinus, & tout ce qu'ils pouvoient joindre de ceux qui l'avoient accompagné. On dit que Vitellius se prêta à cette exécution, faite sans doute de pouvoir l'empêcher. Il devoit sentir qu'elle amenoit inévitablement sa perte, & que le feu du Capitole ne pouvoit éclairer que son tombeau.

En effet on vit en peu de jours arri-

ver Primus aux portes de Rome , avec la fierté d'un vainqueur , & le ressentiment d'un homme qui craignoit qu'on ne le rendit responsable du sort de Sabinus. Sur la premiere nouvelle de l'accommodement il avoit rallenti sa marche. Quand il sçut le Capitole assiégé, il s'étoit hâté pour tâcher de le sauver. Mais quand il en sçut la prise, & la mort funeste du frere de l'Empereur , il ne parla plus que de la venger.

Vitellius effrayé vouloit encore renouer la négociation. Il employa des Sénateurs , & même des Vestales , espèce de Religieuses qui jouissoient , comme on sçait , chez les Romains des plus grands honneurs & de la premiere considération. Primus reçut les Sénateurs avec bonté. Il traita les Vestales avec respect : mais il répondit toujours que le sang de Sabinus demandoit une vengeance , & l'incendie du Capitole une expiation. Tandis qu'il parloit ainsi , ses troupes pénétroient dans le Fauxbourg , & mettoient le feu aux premieres maisons.

Celles de Vitellius résistoient avec



acharnement. Elles n'étoient plus animées que par le désespoir. Elles combattoient sans ordre : car leurs Officiers & tous ceux qui avoient autre chose à perdre que la vie, s'étoient déjà rendus. Mais les simples soldats emportés par une yvresse de fureur, ne faisoient point de quartier & n'en vouloient point recevoir. Ils ne songeoient qu'à tuer & à mourir. Ils étoient dispersés dans le camp, dans la ville, & par-tout ils se battoient jusqu'au dernier soupir.

Ce jour terrible étoit un de ceux des Saturnales, tems consacré chez les Romains, comme le carnaval parmi nous, à la fatigue de certains divertissemens brillans, soutenus par l'usage, plus que par l'amour du plaisir. L'espèce d'affaut donné à la ville, les combats qui se livroient dans ses murs, le sang qui commençoit à y couler, n'interrompirent, s'il en faut croire Tacite, ni les réjouissances, ni la débauche. Il peint avec son énergie ordinaire le contraste affreux qui en résultoit dans Rome. Mais dans cette occasion, comme dans bien d'autres,

peut-être, il est évident qu'il n'a suivi que la fertilité de son imagination ; il a songé à faire un tableau frappant, bien plus qu'un récit vraisemblable.

A qui pourra-t-il persuader que les Romains dans un pareil moment, aient pû s'occuper d'amusemens & de fêtes licentieuses ? Si dans la dernière guerre une armée d'Anglois fut venue à bout de pénétrer jusqu'à Paris, & de mettre le feu à la porte Saint Antoine le jour du Mardi-gras, croit-on qu'il se seroit trouvé beaucoup de masques à la barrière du Trône ? Si le lendemain ces ennemis furieux avoient été piller le quartier Saint Honoré & le Palais-royal, s'imagine-t-on que la foule auroit été grande au bal de l'Opéra ?

Ce que dit ici Tacite, est pourtant précisément la même chose. Défions-nous de ces descriptions éloquentes, qui souvent choquent la raison en flattant l'esprit. Celle-ci, malgré sa beauté, ne paroîtroit sans doute que ridicule, si l'on pouvoit oublier le nom de son Auteur.

Vitellius n'avoit aucune part à la

*de l'Empire Romain.* LIV. IV. 397  
défense opiniâtre de ses soldats. Il se  
cachoit de maison en maison , tandis  
qu'ils se faisoient égorger pour lui. Il  
fut bientôt découvert , pris & massacré  
après avoir essuyé tous les affronts  
qu'une populace en fureur prodigue ,  
dès qu'elle le peut , à ceux dont elle a  
long-tems admiré & envié l'éclat.

Il est difficile de le plaindre. Sa  
naissance , sa conduite , & même sa  
personne , contribuoient également à  
le rendre méprisable. Son principal  
défaut , comme je l'ai dit , étoit d'ai-  
mer la table. Il paroît qu'il s'y livroit  
avec une indécence outrée. Mais il  
faut bien se garder de croire , d'après  
Suétone , qu'il poussât la gourmandise  
jusqu'à dévorer dans les sacrifices des  
morceaux de pâte brulans , ou de la  
viande à demi-cuite & toute couverte  
de cendres , ni qu'en passant dans les  
rues il s'arrêtât à la porte des caba-  
rets , pour y manger avec avidité des  
restes froids & à demi-rongés , qu'on  
y étaloit , comme parmi nous , pour le  
petit peuple. La faim réduit à peine  
l'indigence à en faire usage. Il est évi-  
dent qu'un Empereur Romain qui

faisoit quatre grands repas , n'en pouvoit pas être tenté.

Finissons ce volume à la chute de Vitellius , & au récit des malheurs publics , qui ne se terminerent que par sa mort. Nous avons vû combien ils furent déplorables : mais sans nous arrêter aux infortunes des peuples , qui par les Loix établies sur la terre , sont toujours sacrifiés , rejettons un coup d'œil sur celles des Princes que nous avons vû s'élever & tomber successivement. Elles sont bien plus justes , sans doute , & cependant elles excitent plus de compassion , parce que leur rang sembleroit devoir les en défendre.

Des huit premiers Empereurs Romains , depuis Auguste jusqu'à Vitellius , en voila donc au moins six qui périrent d'une mort violente. Caligula est égorgé par ses Officiers. Claude est empoisonné par sa femme. Néron se tue pour éviter le supplice. Galba est massacré par ses soldats. Othon renonce à la vie par désespoir. Son vainqueur périt à son tour d'une façon aussi funeste & plus ignomi-

*de l'Empire Romain. Liv. IV. 399*  
nieuse. Si quelque chose est capable  
de nous défabufer sur la vanité des  
titres & des honneurs, n'est-ce pas  
de voir le trône des Césars, le com-  
ble des grandeurs humaines, ne pro-  
curer à ses possesseurs qu'une vie in-  
quiete, une mort prématurée, avec  
une réputation flétrissante.

*Fin du premier Volume.*

---

## APPROBATION.

**J'**Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un Manuscrit ayant pour titre *Histoire des Révolutions de l'Empire Romain* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 28 Septembre 1764.

Signé', MARCHAND.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs Sénéchaux , leurs Lieutenans civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le sieur Desaint , Libraire à Paris , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Histoire des Révolutions de l'Empire Romain* , &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter ledit Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de dix années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Im-

primeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraire de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-

ment. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquantième. Par le Roi en son Conseil. LE BÈGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 659. Fcl. 367. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 17 Septembre 1769.*

LEBRETON, Syndic.



## ERRATA DU TOME I.

### AVERTISSEMENT.

Page xxix, ligne 6, est Rheteur, lisez est un Rheteur.

Page liv, ligne 6, obscure, lisez obscur.

### HISTOIRE.

Page 2. ligne 21, les Loix, & les, lisez les Loix, (a) & les.

P. 7, l. 14, relevoient, liz. recevoient.

P. 20, l. 23, étoient, liz. étoit.

P. 24, l. 4, habitée, liz. habités.

P. 42, l. 4, des vœux, liz. des vues.

P. 48, l. 28, es interpréter, liz. les interpréter.

P. 62, l. 12, eux relegués, liz. eux, relegués.

P. 82, l. 19, seul, liz. seule.

P. 108, seconde citation, incedunt mestos, liz. incedunt mæstos.

P. 219, l. 12, qui la, liz. qui le.

P. 224, l. 12, pas passer, liz. point passer.

P. 246, l. 16, ces apparences, liz. les apparences.

P. 257, l. 4, qu'il me semble, liz. qu'il semble.

P. 258, l. 21, de gens, liz. des gens.

P. 259, l. 16, diminue toujours, liz. diminue presque toujours.

P. 267, l. 23 & 24, qu'ils pourroient, liz. qu'ils en pourroient.

P. 292, l. 25, ce qu'il, liz. ce qu'on.

P. 297, l. 15, assez obscurs, liz. assez obscur.

P. 319, l. 21, sembloit encore lui, liz. sembloit lui.

P. 321, l. 18, puisqu'ils n'en devoient, liz. puisqu'il n'en devoit.

P. 324, l. 19, employée autrefois à, liz. employée à.

P. 352, l. 12, dont ils, liz. dont elles.

P. 356, l. 16, la meilleur, liz. la meilleure.

P. 382, l. 9, inconnus, liz. inconnues.







459950

HR   Linguet, Simon Nicolas Henri

L    Histoire des révolutions de l'Empire Romain.  
     vol.1.

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
**LOWE-MARTIN CO. LIMITED**

